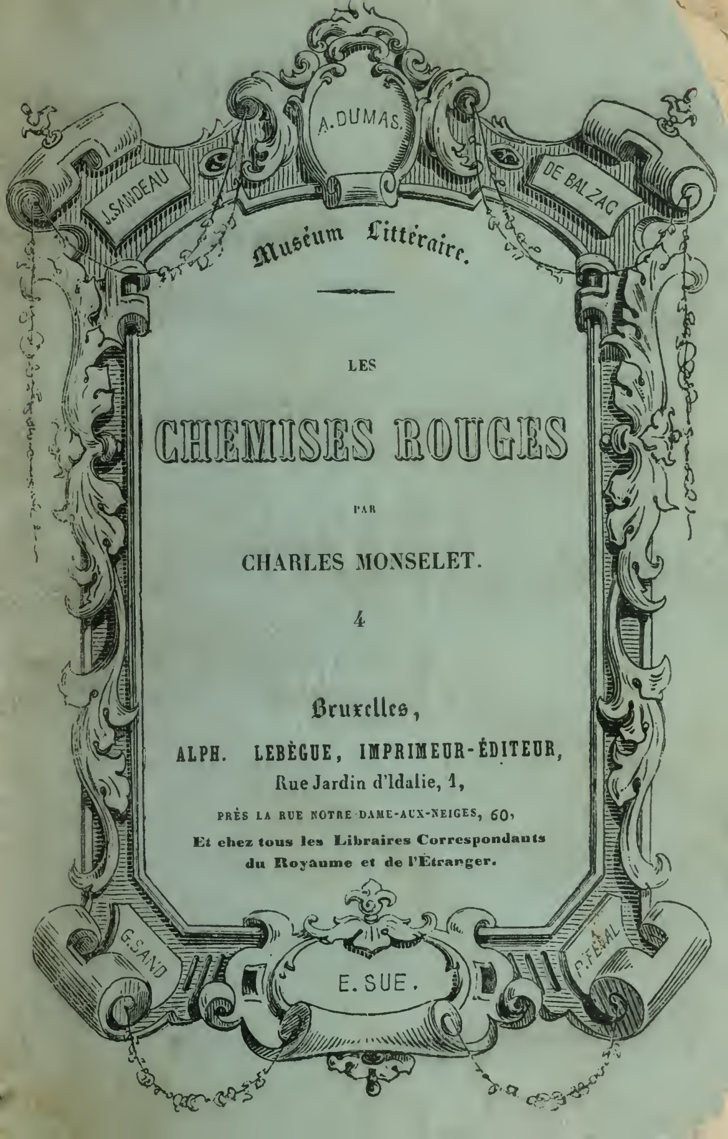


Muséum Littéraire.

LES

CHEMISES ROUGES

PAR

CHARLES MONSELET.

4

Bruxelles,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 1,

PRÈS LA RUE NOTRE-DAME-AUX-NEIGES, 60,

Et chez tous les Libraires Correspondants du Royaume et de l'Étranger.

LES

CHEMISES ROUGES.

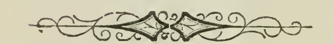
LES

CHEMISES ROUGES

PAR

CHARLES MONSELET.

4



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 1.

Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

—

1850

LES

CHEMISES ROUGES.

Théroigne murmurait :

— La mort a passé par là... Qu'est-ce que cela veut dire?... Emile m'aurait-il vengée? Ah! oui, c'est cela...

Elle encourageait les femmes; mais celles-ci disaient :

— A quoi bon? Nous sommes dans une maison brûlée : il faut chercher un autre asile. — Marchons, voyons encore!...

Et elle les guidait par les escaliers croulants, en répétant tout bas :

— Tout est consumé; c'est bien! Emile a fait son œu-

vre... — Théroigne, retournons sur nos pas, disait une bouchère de la rue Pierre-au-Lard. — Tu vois bien que l'aristocrate a été rôti! ajoutait une blanchisseuse. — Oui... murmurait-elle avec une joie sauvage, oui!...

Tout à coup elle s'approcha d'une fenêtre qui donnait sur le parc et elle promena ses regards au loin.

Mais alors elle poussa un grand cri.

Elle venait d'apercevoir la lumière d'un pavillon.

— Le feu n'a pas tout dévoré! dit-elle sourdement.

Et désignant à sa troupe ce petit point brillant entre les arbres, éloignés d'environ cinq cents pas, elle se mit en devoir d'y marcher.

Les cinquante furies passèrent par la fenêtre, silencieusement, n'osant pas abandonner Théroigne de Méricourt, dont elles subissaient l'ascendant.

Leurs pieds ne rendaient aucun son sur l'herbe mouillée.

L'attention qu'elles portaient à leurs moindres mouvements, l'inquiétude née des ténèbres, tout cela les avait empêchées de remarquer que, depuis plusieurs instants, elles étaient suivies par un individu mystérieux.

— Approchons-nous, demandaient-elles. — Tout à l'heure, répondait la Théroigne, l'œil fixé sur le pavillon.

On distinguait deux ombres qui se dessinaient sur les rideaux : une ombre d'homme et une ombre de femme.

Quelque chose qui remua au cœur de Théroigne de Méricourt lui dit que cette ombre d'homme était le duc de Noyal-Treffléan.

L'autre... peu lui importait!

— Emile aura manqué son coup, pensa-t-elle; à mon tour donc!

Elle arma son fusil, dont elle avait enveloppé la batterie pour la préserver de l'humidité.

Se tournant vers ses femmes, elle leur fit signe de la main qu'elles eussent à s'arrêter, et elle leur fit signe de la bouche qu'elles eussent à garder le silence.

L'homme suivait toujours.

Quand les femmes s'arrêtèrent, il ne s'arrêta pas, lui.

Mais il tourna et se glissa le long du pavillon, qui était octogone.

Théroigne de Méricourt s'avançait, seule, le fusil à la main.

Bientôt elle ne se vit plus qu'à deux pas de la fenêtre, qui était sise à hauteur humaine.

Alors, réprimant son souffle, elle colla son regard à un des interstices du rideau :

— Lui! se dit-elle, c'est bien lui!

D'un bond, elle fut debout sur l'appui de la fenêtre et faisant voler une vitre en éclats :

— A moi, mes femmes! s'écria-t-elle.

XII

Voici ce qui se passait à cette heure de la nuit dans le pavillon.

Ce pavillon, le seul qui eût échappé aux ravages du feu, était assez important et contenait plusieurs pièces. Le duc de Noyal-Treffléan s'y était réfugié avec sa fille le soir de l'incendie, bien que M. de Mortemart et M. de Beauvillers se fussent empressés de mettre leurs hôtels à sa disposition, et que le roi lui-même lui eût fait proposer deux appartements dans son château de Versailles. Mais le duc avait remercié en prétextant son retour à Paris le lendemain.

Cependant, le lendemain soir, le duc de Noyal-Treffléan se trouvait encore à Versailles avec sa fille, et voici pour quelles raisons.

La première c'est qu'il attendait M. Soleil; la seconde c'est que Trois-Mai n'étant pas tout à fait remise des émotions de la veille, peut-être y eût-il eu danger pour elle à tenter ce voyage.

Il était donc en ce moment seul avec cette dernière. Les quelques serviteurs qu'il lui restait, il les avait envoyés s'informer par la ville des progrès de l'invasion, car il ne voulait pas quitter sa fille d'une minute.

Trois-Mai ne regardait plus son père avec effroi, l'action de la veille l'avait absous à ses yeux de tous ses torts antérieurs. Bien qu'elle ne pût, à son approche, se défaire encore complétement d'un reste de timidité, elle lui répondait complaisamment et laissaît reposer volontiers sa main dans la sienne.

— Après m'avoir sauvé la vie, pensait-elle, il est impossible qu'il me veuille du mal...

Une seule idée revenait incessamment troubler la sérénité de cette physionomie gracieuse.

Qu'était devenu Emile?

Pourquoi ne l'avait-elle pas vu pendant la fête, et depuis la fête pourquoi ne l'avait-elle pas vu?

Lui était-il arrivé malheur!

Plusieurs fois elle avait interrogé le duc de Noyal-Treffléan, mais le duc de Noyal-Treffléan avait répondu vaguement, ou bien il n'avait pas répondu.

L'inquiétude de Trois-Mai croissait d'heure en heure.

Quand arriva le soir, elle ne put retenir ses larmes...

— Ma fille, qu'avez-vous? lui demanda le duc.

Elle baissa la tète et murmura le nom d'Emile.

Il sourit.

Et, après l'avoir encore silencieusement regardée, il jugea que le moment des explications était enfin venu.

— Pourquoi, lui dit-il doucement, ce nom se rencontre-t-il si fréquemment sur vos lèvres? — N'est-ce pas celui d'un frère... d'un ami? répondit-elle étonnée. — Ainsi, continua le duc, si vous ne deviez plus revoir Emile... — Si je ne devais plus le revoir? interrogea Trois-Mai palpitante. — Si lui-même devait vous quitter pour toujours... — Oh! ce n'est pas possible! — Qu'en savez-vous? répliqua froidement le duc; connaissez-vous donc la vie? savez-vous ce que valent les serments des

hommes? Pas possible, dites-vous. C'est plutôt le contraire qui ne serait pas possible.

Trois-Mai fixait sur lui des yeux agrandis par l'inquiétude.

— Voyons, ma fille, continua-t-il sur un ton plus affectueux, causons. Vous êtes jeune, vous ignorez bien des choses, vous jugez avec le cœur et conséquemment vous jugez faux. Je ne veux pas vous faire de la peine. Mais il est des sentiments plus durables que ceux de l'amour, je tâcherai que vous ne l'appreniez pas à vos dépens.—Que voulez-vous dire? demanda Trois-Mai. — Je veux dire, ma fille, que la tendresse d'un père est au-dessus de tout et qu'elle tient lieu de tout. Je veux dire qu'à défaut de votre expérience, la mienne saura vous éviter les sentiers trompeurs et glissants... — Je ne vous comprends pas, mon père. — Trois-Mai, dit le duc de Noyal-Treffléan devenu grave, vous ne devez plus aimer que moi à présent. — Que vous, répéta-t-elle interdite. — Moi seul.— Mais... Emile... — Il faut renoncer à Emile. — Pourquoi donc cela, mon père? N'est-ce pas vous qui l'avez introduit dans l'hôtel? — Il est vrai. — N'est-ce pas vous qui avez permis sa présence auprès de moi?—Je l'avoue, répondit le duc.—Enfin, mon père, n'est-ce pas vous encore dont la bonté a souffert qu'un espoir de bonheur trouvât place entre nous deux?

Le duc resta muet.

—Pourquoi donc, continua-t-elle, renoncer à Emile? Pourquoi renoncer à un amour que vous-même avez encouragé?—Et si cet amour n'était pas digne de la fille des Noyal-Treffléan? Si cet Emile ne méritait ni votre tendresse ni votre estime? — Oh! mon père...—Si ce n'était qu'un misérable?... — Cela ne se peut pas! — Un assassin... — Ciel!

Trois-Mai se leva, comme si le tranchant d'un éclair eût plongé dans ses yeux.

Et, souriant ensuite de ce sourire confus des gens qui croient avoir été joués :

— Oh! mon père, quelle cruelle plaisanterie!

Mais elle s'effraya de le voir demeurer sérieux.

Il déploya une lettre qu'il froissait entre ses doigts depuis le commencement de cette conversation.

—Lisez, dit-il d'un ton glacé, qui fit frémir la jeune fille.

Cette lettre était de M. Soleil et voici ce qu'elle contenait.

« M. le duc,

» J'ai reçu la lettre où vous me faites l'honneur de me demander des renseignements sur ce jeune Emile admis aujourd'hui dans votre intérieur. Permettez-moi de repousser en partie les reproches que vous m'adressez au sujet de ma police mise, dites-vous, en défaut. Si je ne vous ai pas instruit plus tôt de l'amour existant entre votre fille et ce jeune homme, c'est que je comptais en tirer tôt ou tard quelque incident susceptible de vous réjouir. Le hasard a cette fois encore pris les devants sur moi et éventé la mèche que je préparais dans l'ombre.

» Je remercie toutefois le hasard qui vous a fait recourir à moi dans cette circonstance.

» Jamais il ne vous aura mieux servi. Cet Emile dont je n'ai cessé de suivre les traces jusqu'à ce jour peut être compté au nombre de vos plus redoutables ennemis. Vous en jugerez, lorsque vous saurez que dans une réunion tenue le quatorze juillet chez Théroigne de Méricourt, il a pris l'engagement de vous immoler au ressentiment de cette fameuse courtisane.

» Voilà ce qu'hier seulement j'ai appris et ce dont j'allais m'empresser de vous informer quand votre lettre m'est parvenue.

» Au reste, je pars demain matin pour Versailles, et j'aurai l'honneur de prendre les instructions de M. le duc au sujet de ce jeune homme et sur ce qu'il convient d'en décider. »

» François Soleil. »

Trois-Mai lut cette lettre jusqu'au bout sans que son vi-

sage en reçût d'autre expression qu'une pâleur livide. Arrivée au bout, elle la recommença avec le même sang-froid, et lorsqu'elle eut fini, bien fini cette fois, elle la remit au duc.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

Trois-Mai ne répondit rien.

— N'avais-je pas raison, ma fille, en vous disant que désormais vous ne deviez plus aimer que moi seul?...

Il croyait être parvenu à l'apogée de son triomphe, il s'imaginait avoir conquis sa fille tout entière? Ce travail dirigé avec une habileté de stratégie luciférienne, il pensait l'avoir terminé, et déjà, levant son front audacieux, il était prêt à s'écrier : « Victoire! »

En ce moment, il lui sembla entendre un bruit au dehors : il ne se trompait pas; c'était la horde de Théroigne de Méricourt qui pénétrait dans son hôtel désert.

Le duc de Noyal-Treffléan écarta le rideau,mais comme il ne vit rien, il le laissa retomber.

Sa fille était assise sur un canapé.

En se retournant vers elle, il fut frappé de son immobilité, et l'attribuant à un excès de douleur, il lui prit la main :

— Cette lettre t'a fait mal, n'est-ce pas? Comme moi, tu es révoltée de tant de duplicité et de tant d'infamie. — Cette lettre ment, répéta-t-elle avec tranquillité.

Le duc de Noyal-Treffléan fit un geste de surprise.

— Ma fille... — Cette lettre ment, répéta-t-elle. — Soleil ne se trompe jamais. — Il s'est trompé, mon père; Emile n'est ni un misérable ni un assassin, vous ne pouvez sérieusement l'avoir cru. — Je crois tout, répondit le duc. — Je réponds du cœur d'Emile comme du mien. — Et moi, je te dis qu'Emile n'est venu à Versailles que pour m'assassiner!

Il n'avait pas achevé ce dernier mot que la fenêtre du pavillon s'ouvrit précipitamment, au bruit de toutes les vitres brisées, et que Théroigne de Méricourt apparut dans l'horreur théâtrale de ses vêtements rouges, l'œil flamboyant, le fusil à la main!...

Derrière elle, au signal qu'elle avait donné, la bande des femmes révolutionnaires s'était groupée rapidement. Elles avançaient leurs têtes curieuses et féroces, pour jouir de la scène qui allait se passer.

Les types les plus ignobles étaient représentés là; il y avait des yeux écarlates, des lèvres blanches, des chevelures exaspérées, chiendent, crin ou filasse. Elles se fussent tous les matins débarbouillées avec du vitriol qu'elles n'en eussent pas paru plus horriblement défigurées. Le fond ténébreux sur lequel elles se détachaient, frappées seulement à la face par un jet de lumière venu du pavillon; les armes qu'elles élevaient, le cri qui avait répondu à l'appel de Théroigne de Méricourt,tout cela leur donnait un relief étrangement sauvage. Qu'on s'imagine une porcherie de Brauwer poussée dans le sens meurtrier.

Le duc de Noyal-Treffléan n'eut pas le temps d'être étonné, il n'eut que le temps de voir.

— Je suis Lambertine, la fille des Théroigne! lui cria la courtisane; reconnais-moi et meurs!

Elle le coucha en joue...

Le coup allait partir, lorsqu'un homme, celui qui depuis quelques instants suivait les femmes dans le parc, s'élança soudainement à son côté et abattit la main sur son fusil.

— Tonnerre! mugit la Théroigne.

Trois-Mai avait poussé un cri de joie.

— Emile! exclama-t-elle, Emile!...

Et, se jetant au cou du duc de Noyal-Treffléan stupéfait :

— Ah! vous voyez bien, mon père, que j'avais raison!

Pendant ce temps-là, une lutte s'était engagée entre Emile et Théroigne de Méricourt. Ecumante, la rage aux lèvres, celle-ci vociférait :

— Fourbe! infâme! vous périrez tous les deux!

En effet, comme les harpies au bec et aux pattes d'airain, les poissardes allaient se jeter sur eux, et rien ne semblait pouvoir les arracher à ce péril. Le duc de Noyal-

Treffléan, enlacé convulsivement par sa fille, cherchait à saisir son épée sur un guéridon, afin d'éventrer au moins cinq ou six de ces femelles, quand un secours inespéré lui arriva. La porte du pavillon, opposée à la fenêtre, s'ouvrit bruyamment, livrant passage à une grosse harengère, pavoisée de rubans et habillée avec folie. D'un coup de poing elle renversa le flambeau qui éclairait tout ce désordre, et l'obscurité régna complète. Alors, profitant d'un premier instant de surprise et de trouble, elle entraîna le duc et Trois-Mai, en leur disant vivement à voix basse :

— Par ici! par ici! je suis François Soleil!

XIII

Sur la table d'un cabaret, les coudes appuyés, l'œil stupide, cette femme qui est assise plusieurs bouteilles devant elle, c'est Théroigne de Méricourt. Elle boit en attendant le jour. Le cabaret est triste et éclairé à peine; l'hôte dort sur un coin de son comptoir, il a la face dans le vin et les bras étendus. La nuit est noire comme du charbon; par la porte restée ouverte toute grande on entend la pluie qui tombe, et ce bruit de pluie a quelque chose de monotone et de navrant. Il faut descendre plusieurs marches pour entrer dans ce bouge, où l'on sent à plein nez l'odeur des brocs. D'autres femmes sont assises à d'autres tables, la plupart sommeillent par terre, attendant comme Théroigne que le jour leur permette de courir au château de Versailles, où l'affaire sera chaude. Il est deux heures du matin, on entend par intervalles les cris qui remplissent la place d'Armes et les chansons dont s'égaye la salle de l'Assemblée. Ces préludes nocturnes d'une émeute sont pénibles; c'est la menace plus affreuse que l'exécution, c'est le geste plus terrible que le coup.

La Théroigne remplit son verre et boit. Le vin coule, épais, dans sa poitrine et dans sa raison. Elle boit souvent; c'est du vin rouge, dont le verre reste teint après qu'il a été vidé. Mais cela lui importe peu. Elle est seule à boire. Ses armes sont déposées à côté d'elle, sur le banc. Par moments elle y jette un regard, et sur ses lèvres humides et rougies flotte un sourire de cruauté.

Brrr... fait le vent noir en s'engouffrant dans la porte du cabaret, des gouttes de pluie s'en viennent tomber jusque sur les pieds de la buveuse. Théroigne prend sa bouteille et verse toujours. Elle a le calme de l'habitude. Les objets extérieurs disparaissent à ses yeux. Cependant, l'ivresse est là autour d'elle, qui désire et qui rôde, semblable à ces oiseaux sinistres qui tournoient longtemps autour de leur proie, attendant pour s'abattre qu'elle ne bouge plus. « Puis-je venir? » semble dire l'ivresse. « Pas encore. » « Allons, j'attendrai la seconde bouteille. » Et la deuxième bouteille égouttée, l'ivresse redemande s'il est temps. « Tout à l'heure, » lui répond-on. L'ivresse s'impatiente, on dirait Barbe-Bleue criant à sa femme : « As-tu bientôt fini tes prières?... »

Mais cette nuit-là, c'est Théroigne de Méricourt qui cherche l'ivresse et qui va au-devant. Elte a besoin de s'étourdir, de se monte, la tête. Elle voudrait prendre sa pensée a deux mains et la noyer par le cou, comme on fait d'un chien. Bois et disparais! Mais la pensée est capricieuse, et elle ne se regimbe jamais tant que lorsqu'on veut l'asservir. La pensée de Théroigne se débat dans les flots du vin rouge et revient incessamment à la surface. Tout bas elle se rappelle les événements de la soirée et par quel incroyable hasard le duc de Noyal-Treffléan a été soustrait à sa vengeance. A ce souvenir, on voit son buste agité par un tremblement. Elle marmotte dans ce pâteux idiome des gens pris de boisson et que leur langue embarrasse à l'égal d'une éponge alourdie :

— Les autres payeront pour lui demain... Oui, demain sera le grand jour. Je serai sans pitié pour les nobles, je

les écraserai tous, tous! tous! Peut-être se trouvera-t-il dans le nombre... J'ai la tête qui me brûle... L'avoir tenu au bout de mon fusil et le savoir encore vivant, et penser qu'il se rit peut-être de moi au moment où je parle!... Pouah! ce vin ne vaut pas le diable, j'aurais mieux fait de demander de l'eau-de-vie... cela agit plus vite...

« Et cet Emile, ce traître, lui aussi ligué contre moi! qui s'y serait attendu?... J'ai soif... »

Théroigne boit encore. Elle rit à son vin qui ne rit pas, lui, mais qui bouillonne sérieux et chaud, comme un vin de révolution. Théroigne se sent serrée dans sa jupe d'amazone, elle fait sauter deux ou trois boutons de son corsage. Comme cela elle respire mieux. Sa tête bat le vide sans contrainte. C'est Erigone affolée de Bacchus, Erigone couronnée de grappes noires, le sein sans voiles et se tordant sous les délires du vin. Un quinquet *filant* l'éclaire en plein, l'éclaire seule; les autres femmes dorment dans une obscurité malpropre, elles ronflent avec un bruit d'océan.

Au dehors la pluie s'est ralentie un peu. Depuis quelques instants un homme s'est arrêté devant le seuil du cabaret, il s'est arrêté et a regardé d'un air timide et curieux. Ses habits sont ruisselants. Il croit que tout le monde dort et il se hasarde enfin à descendre les marches. C'est un homme que nous connaissons, il est vêtu de rose, il a des escarpins ornés de rubans; mais cette nuit-là ses rubans sont couverts de boue, ses escarpins crevés traînent l'eau après eux. Il fait pitié, car il est percé jusqu'aux os, et son habit de satin, qui a la transparence d'une pelure d'oignon, s'est collé sur lui comme un second épiderme. D'où vient-il? Son visage craintif et doux est entièrement bouleversé; son œil droit exprime l'abattement, son œil gauche exprime la terreur. Pauvre Ariodant!

Il tient sa flûte sous le bras. Il entre dans le cabaret. Il marche sur la pointe des pieds et cherche une place pour s'asseoir, une place où il ne gêne personne, car il va tomber de fatigue. Comme Théroigne ne fait aucun

mouvement, il croit qu'elle est endormie, et c'est sur le banc en face de Théroigne qu'il se pose sur le coin et sur le bord de ce banc. Puis il retient sa respiration et regarde tout autour de lui, comme pour se rendre compte de l'endroit où il se trouve; son visage peint l'étonnement, il croit faire un vilain rêve. Mais en relevant sa petite tête dodelinante, voici qu'il aperçoit, dardés sur lui, les deux yeux de la courtisane...

Ariodant s'effraye de cette femme tout de rouge habillée, et qui le regarde comme le soleil regarde un coquelicot. Il ne sait s'il doit rester ou s'en aller. Elle le toise en silence et quand elle l'a toisé, elle se remet à son verre. Lui cependant reprend un peu de confiance, il parvient à rassembler sur ses lèvres les éléments d'un sourire, et après un quart d'heure d'hésitation il s'enhardit à prononcer les mots suivants :

— Madame, qu'est-ce qu'il se passe donc à Versailles?

La Théroigne dit :

— Hein?...

Ce qui l'oblige à répéter sa phrase insolite; mais cette fois avec une voix tremblotante et presque inintelligible.

— Tu demandes ce qui se passe à Versailles, toi, répond la Théroigne; ah çà! tu es donc aveugle et sourd... ou bien tombes-tu de la lune? Ohé, Françoise et Marie, en voilà un qui demande ce qui se passe à Versailles!...

Mais Françoise et Marie dorment comme des bûches.

— Est-ce que tu serais un aristocrate, par hasard? reprend-elle en fronçant ses noirs sourcils. — Je suis un domestique. — Ah! c'est cela... on te laisse dans l'ignorance... on te cache les événements politiques. Voilà bien les nobles! Tiens, bois un coup...

Ariodant n'ose pas refuser.

— Comment le trouves-tu? lui demanda la Théroigne: est-ce que tu en bois de meilleur chez tes maîtres? Vois la belle couleur! ils appellent cela une robe, la robe du vin; comme c'est bien inventé! Prends encore et ne te gêne pas. Bois, pauvre domestique; bois, victime des préjugés;

bois tout ton soûl, pour te venger de la société. Ne me demandais-tu pas ce qui se passe à Versailles? — Oui, dit Ariodant en s'essuyant la bouche. — Eh bien! voilà. Je vais te le dire. Ce qui se passe à Versailles, c'est la justice. Tu comprends. Le peuple veut qu'on l'écoute à son tour, il souffre. Bois donc. Le peuple n'aime pas les nobles parce que les nobles ne l'aiment pas, c'est clair. Le peuple est bon et possède tous les grands instincts. Il va tuer les nobles et raser leurs hôtels, parce que, vois-tu, leurs hôtels sont trop beaux et que c'est honteux. Certainement il ne tiendrait qu'à lui de s'y installer, mais il sait que ce n'est pas sa place, et, comme il ne veut pas que d'autres s'y mettent, alors il préfère les démolir. C'est bien simple. — Comment, murmure Ariodant ébahi; on vient tuer les nobles? — Oui. — Et les ducs aussi? — Parbleu! s'écrie Théroigne de Méricourt. — Mais alors qu'est-ce que je deviendrai, moi? — Ce que tu deviendras? tu deviendras libre, libre comme l'oiseau, libre comme l'air! — Hélas! voilà un jour que je suis libre, soupire Ariodant, et voilà un jour que je suis malheureux. — C'est que tu n'es pas encore accoutumé à la liberté; tu t'y feras. — La liberté, ce n'est donc pas le bonheur? — C'est mieux.

Ariodant se tait, et la Théroigne lui verse à boire. L'ivresse l'a gagnée et la tient tout entière. Elle regarde les murs, elle regarde le plancher; il se fait une musique dans sa tête qu'elle écoute distraitement. Le cabaret, à demi plongé dans l'obscurité, se teint à ses yeux de couleur d'or. Joignez à cela l'homme rose qu'elle a vis-à-vis d'elle. Théroigne est heureuse, Théroigne est belle, elle se mire dans son verre et caresse la bouteille aux flancs sombres; puis elle entonne des chansons, chansons amoureuses, chansons grivoises, chansons politiques et guerrières. Sa voix appelle le jour.

— Qu'as-tu donc à ton côté? C'est une flûte. Joue-moi de la flûte. Tra la, la la la!

Ariodant obéit.

— Plus vivement, plus gaiement! Fi de cet air mélan-

colique! Es-tu un joueur de cimetière? Bois une rasade, le vin donnera des ailes à ta chanson! Ah! quand j'étais jeune, comme j'en savais de belles! Ecoute... Non, ce n'est pas cela... Presto! allegro!

Ariodant mouille sa flûte de ses larmes.

Il joue de la sorte tous ses beaux airs, il les joue pendant une heure au moins et il réveille le cabaret. Les femmes qui dorment le nez en terre se remuent, et ayant l'oreille ouverte, elles ouvrent l'œil. Elles voient par la porte une pâle lueur qui est le jour, elles entendent le son d'un instrument et elles se demandent où elles sont. Peu à peu la connaissance leur revient en s'apercevant les unes les autres. Elles se soulèvent, elles se lèvent, elles bâillent, elles s'étirent, elles se remuent sur le sol comme des larves; ce réveil est horrible à voir. Elles viennent, en s'appuyant aux tables, se poser diversement autour d'Ariodant, les unes assises, les autres debout. Il les examine d'un air effaré, tout en jouant, et malgré lui il compare cette matinée hideuse et fantastique aux matinées du parc, alors que sa flûte résonnait sous les ombrages brillants de rosée et réveillait les oiseaux frissonnants. Au lieu d'ombrages, il n'a que la voûte suintante d'un mauvais gîte; au lieu d'oiseaux, que les masques terreux d'une douzaine d'abruties, qui l'écoutent comme les lices devaient écouter Orphée. Il comprend dès lors que quelque chose d'affreux se trame et que la poésie va se retirer de sa vie. Aussi ce qu'il leur joue est-ce son chant du cygne, son adieu mélancolique. Quand il a fini, elles s'aperçoivent qu'il pleure.

— Voilà son vin qui lui sort par les yeux, dit Théroigne; il a la flûte tendre. — Qu'a-t-il donc, ce perroquet? demande Françoise. — Il ne veut pas qu'on tue les nobles, répond Théroigne; ça lui fait de la peine, à ce chéri. — Voyez-vous pas! — A quoi est-il bon alors? — Hélas! mesdames, répond Ariodant, je ne suis bon qu'à être heureux. Je sais bien que cela ne vous paraît pas suffisant, mais je n'étais pas fait pour être un homme. J'au-

rais dû naître un bel arbre de printemps; j'aurais chanté et brillé toute la journée, voilà ce qu'il m'aurait fallu. Je ne peux vivre qu'à l'ombre des nobles, dans leurs salles et dans leurs parcs. Pourquoi vouloir faire de moi un maître, tandis que je ne suis bon qu'à être un domestique? Je serai un maître affamé et en guenilles, je suis un domestique pansu et couvert de riches étoffes. Je ne veux pas changer. Je n'ai ni esprit, ni génie, ni talent; je ne suis bon absolument qu'à être ce que je suis. J'aime, moi, petit et chétif, à me voir entouré de gracieux visages, de gens magnifiques, de meubles incrustés, de tableaux de prix; du moment où je serai privé de tout cela, je mourrai. Hélas! je vois bien que la révolution que vous faites ne me profitera pas. Pourtant si j'ai pu vous amuser quelques minutes, je vous prie de m'accorder une grâce, ce sera la première et la dernière, ce sera la seule, mesdames.

On avait écouté cet étrange et naïf discours avec un étonnement sans pareil. Quelques-unes n'y avaient rien compris, d'autres y avaient trop compris. Toutes regardent cet individu rose, qui avoue si franchement son amour du beau, du riche et du gai.

— Quelle est cette grâce? demande la Théroigne. — Promettez-moi, dit Ariodant, d'épargner un de ces nobles dont vous parliez. — Ton maître, sans doute? — Oui.

Un brouhaha d'indignation s'élève parmi les femmes. Mais Théroigne les réprime du geste.

— Et... le nom de ce noble? — C'est un digne seigneur, un riche et généreux gentilhomme, c'est le duc de Noyal-Treffléan...

Théroigne blêmit. Tout le sang se retire de ses veines, tout le vin de sa tête. Le duc! le duc! le duc! Ce nom lui apparaît continuellement comme une raillerie insolente, sanglante! Elle rejette les bouteilles d'un revers de bras, et s'appuyant des deux poings sur la table, elle met sa figure éblouissante de rage, à deux lignes de celle d'Ariodant :

— Ah! tu es le laquais du duc de Noyal-Treffléan!

Ah! ah! tu es son esclave, son confident, son espion peut-être! Tu es le laquais du duc de Noyal-Treffléan, et tu oses le dire, ici, tout haut, devant moi! Parbleu, tu es un drôle bien avisé!

Ariodant tremble.

Les femmes se sont resserrées autour de lui. Elles grondent.

Mais Théroigne :

— Non! non! laissez-le-moi; il m'appartient; c'est un émissaire du duc de Noyal-Treffléan. Car tu l'as dit, n'est-ce pas? j'ai bien entendu. Le duc! Qu'est-ce qu'il t'envoie faire ici, le duc?

— Elle le secoue au collet, lui pâle, ahuri, sans résistance.

Le jour est arrivé, le grand jour. Il est entré dans le cabaret, il a réveillé l'hôte. L'hôte s'enquiert du bruit que l'on fait. On ne lui répond pas, on presse Ariodant et on le menace. Avec le jour arrivent les huées de la rue, les cris, l'appel aux armes. Tout Versailles est sens dessus dessous. Deux ou trois coups de feu isolés ont retenti dans la direction du château. On voit passer des groupes ardents, hommes et femmes, des députés. Voilà le jour, le grand jour qui ravive toutes les haines et toutes les fureurs, toutes les ambitions et toutes les folies!

— Théroigne, il est jour, abandonne cet insensé et courons au château. — Qu'il vienne avec nous! dit une autre. — Tiens, prends ce sabre et marche.

On donne un sabre à Ariodant, mais Ariodant laisse choir ce sabre trop lourd pour son bras. Il retombe sur le banc d'où le poignet de Théroigne essaye de l'arracher.

— Non, dit-il.

Le cercle des femmes tombe sur lui, les unes le prennent à la gorge, les autres le tirent par les pieds. Il est à terre. On a vu luire une flamme d'acier. C'est une mêlée sans forme; l'hôte s'esquive et va mettre sa conscience à l'abri dans sa cave. Ariodant pousse des cris inarticulés,

il est enseveli sous une colline de femmes, il appelle au secours. Tout à coup,sur le seuil du cabaret, un homme se montre. C'est l'homme à la hache, c'est Jourdan Coupe-Tête. Il contemple un instant ce tableau qui semble lui faire plaisir, car ses lèvres s'écartent et il sourit. Il descend enfin.

A son aspect, les femmes se détournent. Elles lui désignent du doigt l'infortuné joueur de flûte. Le Coupe-Tête a compris. Il fait entendre un ricanement joyeux, et saisissant sa hache il se dirige vers la victime. Ariodant, dont l'habit de satin n'est plus qu'un lambeau, Ariodant essaye de se relever, lorsqu'il aperçoit Jourdan Coupe-Tête. Il ouvre la bouche pour crier, et reste glacé d'horreur. Jourdan Coupe-Tête n'a plus que deux pas à faire, mais il vient de distinguer une tache sur sa hache et il s'arrête pour l'essuyer avec un pan de sa redingote. Ariodant le regarde, sa situation est atroce, il rampe sous la table et recule tant qu'il peut. Son bourreau ne s'en inquiète pas davantage que d'une araignée qu'il sait pouvoir atteindre en deux enjambées; il nettoie son arme,la rend bien luisante. Quand il a fini, il cherche de l'œil, et voit Ariodant tout contre le mur, qui se blottit et s'efface. Il va à lui. Ariodant, que la peur galvanise, se jette de côté, mais il rencontre les femmes, il court derrière le comptoir, il implore une issue. Jourdan Coupe-Tête le suit impassiblement.

Cette chasse va finir. Ariodant rencontre une porte, il la pousse des genoux, il se croit sauvé. Malheur! c'est un cabinet sans issue. Jourdan le suit et entre derrière lui. La porte se referme.

Un cri affreux...

— A ta santé, coupe-Tête! dit la Théroigne en lui versant à boire. — A ta santé! répond-il en caressant sa barbe. — Et maintenant, au château! crient les femmes, au château!

La tête d'Ariodant est mise au bout d'une pique, et,précédées de cet étendard sanglant, les Parisiennes quittent

le cabaret, sous la conduite de Théroigne de Méricourt.

On sait ce que dura l'assaut et comment la famille royale, mitron et mitronneaux, furent ramenés en triomphe! Quel triomphe! Mais le peuple a de ces caprices étonnants : il hait et il adore dans la même heure. Tout à l'heure il va poser une couronne sur la tête de celui qu'il voulait jeter à l'eau. Versailles, de ce jour-là, fut dépossédé de son prestige immense; Versailles ne fut plus Versailles. Le peuple était entré dans le palais, dans le parc; il était entré partout; il s'était regardé dans les hautes glaces vénitiennes, lui et ses pieds de cuir; il s'était regardé et il s'était trouvé très-laid, ce qui l'avait outré. Aussi, dans son dépit inintelligent, avait-il cassé les glaces et coupé le cou à deux ou trois gardes du corps. Alors il s'était trouvé moins laid.

— C'est égal, murmura Jourdan Coupe-Tête en s'en revenant (et ce mot a été conservé par l'histoire), ce n'était pas la peine de me faire venir à Versailles pour trois têtes seulement!

XIV

— Eh bien! M. Soleil, m'expliquerez-vous tout ce que cela veut dire, enfin?

Telle était la question que posait, huit jours après ces événements, le duc de Noyal-Treffléan à son intendant François Soleil.

Celui-ci souriait, était à son aise, remplissait parfaitement la chaise où il était assis.

— Ce que cela veut dire, monseigneur? — Oui. — Cela veut dire que le peuple français fait une révolution.

— Parbleu! je le vois bien! répondit le duc; mais ce n'est pas cela que je vous demande.—Qu'est-ce que vous

demandez donc, M. le duc? — D'abord, pourquoi étiez-vous déguisé en femme le 5 octobre?

François Soleil toussa, regarda une gravure qui représentait Héro versant un vase d'huile sur la tête de Léandre, et répondit :

— Monseigneur, c'est tout simple; c'est que, dans mes instants de loisir, je fais de la démocratie pour mon compte. — De la démocratie.—Oui, monseigneur, c'est un nouveau mot qui exprime une ancienne chose. — Démocratie! démocratie! je veux bien; mais enfin à quoi cela sert-il mes plaisirs?—Monseigneur, vous allez voir. — Voyons donc.

François Soleil prit un temps, comme font les savants et roués comédiens :

—Monseigneur, est-ce que vous ne trouviez pas, depuis quelque temps, vos plaisirs bien monotones, bien fades, bien usés?— Ma foi! M. Soleil, s'il faut en faire l'aveu... — C'est ce que j'avais prévu, dit l'intendant; aussi depuis huit mois environ m'occupé-je d'introduire un élément nouveau dans vos distractions.— Ah! ah! fit le duc de Noyal-Trefiléan, se frottant les mains. — Oui, l'élément populaire. — Diable! — Cela vous étonne,n'est-ce pas, monseigneur? — Je l'avoue, M. Soleil, je l'avoue. — Ecoutez-moi bien. Un pavé qui vous tombe sur la nuque, froid et fort, vous étonne, n'est-il pas vrai? Eh bien! le peuple arrivant à travers votre fête et soufflant sur vos bougies doit vous produire le même effet. Vous voulez le battre et il vous bat, c'est charmant. C'est une sensation. — En effet, dit le duc. -- Eh bien! le peuple, c'est moi. Ou pour mieux dire,c'est moi qui ai conduit le peuple, c'est moi qui l'ai conseillé, c'est moi qui l'ai poussé. — Toi? — Moi-même, monseigneur. Et il n'y a rien d'étonnant à cela, rien du tout. C'est mon opinion! En servant vos goûts, je sers mes instincts. — Ah! ah! — Oui, monseigneur. — Ainsi, c'est toi qui as conduit les femmes à Versailles? — C'est moi. — Et celui qui les as conduits à la Bastille?— C'est encore moi. — Tu

es un homme étrange. — Monseigneur est bien bon. — Tu me ruines et tu conspires contre moi pour me divertir? — Pour vous divertir, oui, monseigneur.

Le duc de Noyal-Treffléan se mordit les lèvres.

— M. Soleil? — Monseigneur? — Je ne vous savais pas un homme politique. — Je me réservais de vous l'apprendre, monseigneur. — Au fond, c'est plaisant. Je vous approuve en partie. Seulement, gare aux conséquences! — Cela ne nous regarde ni l'un ni l'autre. — C'est vrai. — Et, puisque monseigneur daigne descendre avec moi jusqu'à des explications si intimes, je me permettrai, quelque ridicule que je puisse parìatre, de lui adresser une interrogation. — Quelle interrogation, M. Soleil? — Voici. Pourquoi monseigneur ne s'est-il pas fait démocrate? — Oh! oh!

Le duc de Noyal-Treffléan mit son poing sous son menton et se prit à réfléchir.

— Au fait, pourquoi ne me suis-je pas fait démocrate? Vous avez raison,M. Soleil. Si je ne me suis pas fait démocrate, c'est que probablement je n'y ai pas pensé. — C'est cela. — Mais, permettez. Quel avantage trouverais-je à être démocrate? — Ma foi! l'avantage de ne plus être aristocrate. — Oui, d'abord; mais ensuite? — Ensuite? L'avantage de pouvoir vous ranger dans les rangs de l'agression, au lieu de vous ranger dans les rangs de la défense. — C'est quelque chose. Ensuite? — Ensuite... ma foi, le plaisir de devenir un homme féroce après avoir été un homme charmant, de se couvrir de vêtements grossiers après avoir été toute sa vie habillé de soie et d'or, de parler avec une grosse voix lorsqu'on ne parlait que du bout des lèvres, de marcher en se déhanchant et de rouler des yeux furibonds, de se méfier de tout le monde et de détrousser la rhétorique révolutionnaire,dire : fers, tyrans, esclavage, despotisme,humanité, que sais-je enfin? avoir l'air perpétuellement de cacher un fer homicide, savoir à fond l'histoire romaine afin de pouvoir citer Brutus et Gracchus, mal vivre quand on vivait bien, se faire laid

et brutal à plaisir... Tout cela me paraît joyeux pour qui n'en a pas l'habitude; et à l'époque où nous vivons, monseigneur, je ne vois guère d'autre rôle à prendre pour vous que le rôle de démocrate.

Le duc de Noyal-Treffléan l'écoutait avec une attention très-grande.

— Vous avez peut-être raison, M. Soleil; oui, je n'avais pas songé à ce parti. — D'autant plus que, comme c'est moi qui pousse la démocratie, je puis faire naître des incidents tour à tour burlesques ou tragiques, selon les dispositions d'esprit de M. le duc. — Comment, c'est vous qui poussez la démocratie? — Oui, monseigneur.— Expliquez-vous, dit le duc. — D'abord, j'ai fait prendre la Bastille, ce qui n'est pas déjà mal; ensuite j'ai amené les femmes à Versailles, ce qui est suffisamment plaisant; et demain... — Demain? — Oh! demain, c'est mon secret, ou plutôt c'est le vôtre, monseigneur.—Ainsi, M. Soleil, s'il fallait vous en croire, ce serait vous, vous seul qui feriez en ce moment l'histoire de France? — Oui, monseigneur. — C'est fort ingénieux. — Monseigneur est trop bon, répondit l'intendant. — Et la révolution française serait tout bonnement un épisode que vous auriez imaginé pour mes menus plaisirs? — Précisément. — Vous avez de l'imagination.

François Soleil souriait et se rengorgeait.

— Savez-vous que vous pouvez mener cela très-loin? reprit le duc de Noyal-Treffléan.— Aussi loin qu'il plaira à monseigneur. — Ma foi, allez, mon cher, allez. — Je profiterai de la permission, M. le duc. Toutefois il se peut que, malgré ma volonté, les événements marchent un peu vite, je vous en préviens... — Ah! diable! — Ainsi, prenez vos précautions. — Merci de l'avertissement, dit le duc. Comme cela, c'est maintenant la France qui à votre instigation va me donner le spectacle? — C'est la France, oui, monseigneur. — Eh bien! commencez. Je suis prêt. Tâchez que vos machines soient neuves, que vos personnages agissent curieusement. De l'imprévu, de la couleur.

Soignez les détails, ne reculez devant aucune étrangeté. Je vous attends et je vous écoute. Allez. Vous avez un beau thème, et fertile. Une révolution! c'est heureusement trouvé; il y a là des excès à mettre en lumière,des extravagances, des choses rares.Cela peut devenir intéressant. Le peuple est un grand acteur, il ne s'agit que de bien le souffler et de lui fournir prestement la réplique. Soyez à votre affaire. Le prologue de votre pièce a bien été jusqu'à présent, j'en suis satisfait. Continuez.Je vais essuyer le verre de ma lorgnette. A revoir, M. Soleil.

XV

Ceux qui ont vu la terreur commencent à s'en aller de toutes parts. Il faut se hâter de les interroger, ces livres vivants, édition qui s'épuise d'un ouvrage détestable. Quelques témoins et quelques acteurs encore, les derniers, végètent obscurément, au fond des vieilles maisons, dans les vieilles rues. Ils errent par les temps de soleil dans le Luxembourg et dans les Champs-Elysées. Je rencontre tous les jours l'homme qui promena dans Paris la tête de madame de Lamballe. Tel portier moisi, qui s'est barricadé contre la mort dans une loge du Marais, regardez-le; ce fut autrefois un sans-culotte des plus *agissants*, il avait toujours l'écume à la bouche et ne parlait dans les clubs que pour se plaindre du chômage de Sainte-Guilloinette. Il est de beaux et charmants vieillards, de ceux qui tapent sur la joue des enfants, qui portaient jadis le bonnet rouge. Il est des femmes de faubourg, blanches et paralysées, qui ont tricoté longtemps au tribunal révolutionnaire et dansé dans le palais du roi sur les cadavres

des Suisses. Ces rares-tronçons de la terreur s'agitent silencieusement et passent inconnus jusqu'au jour de leur mort, où les voisins épouvantés apprennent seulement que depuis une trentaine d'années ils habitaient sous le même toit qu'un régicide ou sur le même palier qu'une sœur de Marat.

Après avoir, plus que dans les livres, essayé de lire dans ces débris humains, je vais donc refaire cette prodigieuse histoire du crime, où la réalité se monte jusqu'à la poésie de cauchemar.

La révolution, qu'un de nos derniers représentants de Saône-et-Loire a appelée l'Evangile armé, la révolution avait singulièrement fait son chemin; maintenant, elle venait de changer son nom de république en celui de terreur. Des fous et des bandits se roulaient au faîte du pouvoir; une montagne avait remplacé un trône. Sur la place Louis XV on avait imaginé une machine gouvernementale d'une politique très-simple et très-expéditive, fonctionnant presque toute seule, et que l'on s'habitua bientôt à voir, comme on s'habitue à voir le Louvre et les Tuileries. Elle passa à l'état de monument public. On avait trouvé d'assez gentilles métaphores pour ne pas la nommer par son vrai nom. On l'appelait la petite fenêtre, et, les jours où l'on était bien gai, on dansait autour d'elle. Les plus grands et les plus célèbres personnages de France mirent tour à tour la tête à la petite fenêtre. De nos jours, dit-on, quelques individus ne seraient pas fâchés de se donner encore ce spectacle. Espérons qu'ils en seront pour leurs frais de curiosité.

On ne guillotinait pas continuellement, on déportait pour changer un peu. Voici quelques extraits d'une liste de déportés, signée par Amar, Vadier, Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes. Tout est parfaitement textuel :

Vassan, ex-noble, section de l'Arsenal, maison des Lions-Paul; très-suspect, aristocrate dangereux, ayant conservé le fol espoir de faire reprendre leur livrée à ses gens;

Bergeron, marchand de peaux, suspect, n'ayant rien fait pour la révolution, très-égoïste, blâmant les sans-culottes de ce qu'ils abandonnent leur état pour ne s'occuper que de la chose publique.

Pautier (François). On trouva chez lui des tasses de café à l'effigie du dernier tyran et de son agent Necker; il les avait retirées des mains d'une citoyenne qui voulait les casser. Il était porteur aussi d'un chapelet de forme extraordinaire;

Vachard, artiste typographe, n'ayant pas voulu prêter le serment civique qu'il n'ait vu comment la révolution tournerait;

Deville, section des Piques. Il a eu un frère guillotiné, et il s'est toujours montré insouciant pour la chose publique;

Veuve Delaunay, rue de la Loi, n° 331, aristocrate, *ne voyant que des gens comme il faut;*

Charlotte Vieldebeseng, âgée de 70 ans, section de l'Invisibilité; on a trouvé chez elle des *marques de féodalité;*

Femme Guillemot, rue de la Michaudière, femme très-fanatique, *ne croyant pas aux bienfaits de la révolution;*

Fille Saint-Chamant, âgée de 15 ans, ex-noble, sœur d'émigré, beaucoup prononcée contre la liberté, quoique très-jeune.

J'en saute un grand nombre. Ici le bon sens a tout à fait disparu; on perd pied dans cette cruauté. Encore n'est-ce rien que cela. Nous en verrons de plus étranges.

Ce jour-là, c'était jour de guillotine, comme la veille, comme l'avant-veille. Une charrette allait doucement au pas le long des quais, par un joyeux rayon de messidor. Elle emportait plusieurs malheureux, hommes et femmes, aux yeux fixes. La foule la regardait comme elle eût regardé toute autre charrette; ces promenades étaient si communes!

Le cocher, gros garçon d'une physionomie réjouie et franche, murmurait un bout de chanson, interrompu de

temps en temps par un coup de fouet donné à ses rosses. Comme on passait sur le quai de l'Ecole, il leva la tête vers une fenêtre au cinquième étage, et envoya un baiser à une jeune fille très-jolie, qui se cacha en souriant derrière le rideau. C'était son amante. Ils se voyaient ainsi tous les jours.

— Hue, Maury! cria-t-il à la plus indolente de ses bêtes; hue, carcan! dépêchons-nous, nous avons eu souvent plus lourde charge.

Disant cela, le cocher retourna sa tête sur son épaule et jeta un coup d'œil d'inexprimable dédain aux condamnés, qui n'étaient ce jour-là que de pauvres diables, à peine blasonnés, un savant, quelques menus chevaliers, et des inconnus.

— Hum! petite fournée, dit le conducteur; Fouquier devient paresseux depuis quelque temps... Hé! citoyen, range-toi donc; tu vas te faire écraser, citoyen!

Le personnage auquel s'adressait cette interpellation marchait en tête du convoi comme les commissaires en tête des corbillards. Il se retournait par intervalles pour bien voir les victimes à la figure, et il continuait à marcher. C'était un vieillard habillé d'une redingote olive et coiffé d'un chapeau rond.

— Drôle d'homme! voilà trois semaines qu'il ne manque pas une exécution, tous les matins je suis sûr de le rencontrer à la porte de la Conciergerie. Il paraît que c'est sa manière de s'amuser à lui. C'est égal, ça doit bien flatter M. Sanson tout de même... Hue, Bailly! hue, Maury!

On arriva sur la place de la Révolution et la charrette s'arrêta. Le vieillard paraissait fort inquiet, il se levait sur la pointe des pieds.

Il disait :

— Il y en a un que je n'ai pas bien vu. Quel est-il? Celui d'en face, c'est le chevalier de Clidamant, je le remets fort bien, j'ai dîné plusieurs fois avec lui... Cet autre, c'est le petit Ponthieu, un avocat... Voici la comtesse

de Versin; c'était une femme charmante; comment diable s'y est-elle prise pour être ici?... Elle regarde de mon côté, peut-être va-t-elle me reconnaître... Non. Mais c'est celui du fond que je voudrais bien voir. Il cache sa tête dans ses mains... Impossible de... — Gare donc! citoyen, gare donc!

Et l'on repoussait le vieillard qui ne se décourageait pas et cherchait à se maintenir au premier rang. Lorsqu'il vit le cocher descendre de son siége pour aider aux valets de l'exécuteur, il courut à lui et le saluant d'un courtois sourire, il lui offrit sa tabatière.

— Merci, dit l'autre brusquement, merci!

Le vieillard huma sa prise d'un air aimable, et montrant la charrette :

— Eh bien! dit-il, cela ne va donc plus, l'ouvrage?...

— Dame! tu vois, citoyen; il y a des jours mauvais. Demain ce sera peut-être mieux. — Vraiment?

Le vieillard parut enchanté.

— J'ai vu de fort belles décapitations, ajouta-t-il; mais celle d'aujourd'hui me semble un peu mesquine; j'aurais compté sur un général au moins ou sur un pair. Je suis fâché de ce contre-temps. Voyez, la place est presque déserte. Le tribunal se néglige, cela fait le plus vilain effet dans le peuple.

Un gendarme approuva silencieusement.

— Je voudrais bien voir ce dernier condammé qui se tient courbé... — Mais range-toi donc, citoyen! Es-tu entêté, morbleu! tu vas être confondu avec les condamnés, et l'on va t'empoigner comme tel. — Ah! voilà M. Sanson, continua le vieillard sans faire semblant d'entendre; il monte sur l'échafaud; il paraît soucieux aujourd'hui. Est-ce que la machine n'irait pas? Diable! ce serait contrariant. — C'est un habitué, pensa le gendarme.

Le vieillard se donnait un mouvement infini pour ne perdre aucun détail de l'exécution qui allait avoir lieu.

— Je ne sais pas jusqu'à quel point je ne préférerais pas la place de Grève pour ces cérémonies-là. Vous rap-

pelez-vous, citoyen, la mort du ci-devant marquis de Favras? voilà qui était imposant. Le terrain est trop vaste ici, une foule de nuances vous échappent forcément... Ah! M. Sanson fait signe à la charrette d'avancer.

On a probablement reconnu dans ce vieux le citoyen Noyal-Trefléan, un des meilleurs patriotes d'alors, fort considéré dans son district. Le citoyen Noyal-Trefléan, que l'on désignait aussi sous le nom de *Céthégus*, était fou de républicanisme. Il ne quittait pas la place de la Révolution. Du reste, c'était un homme parfaitement conservé, il avait l'aspect blanc et doux des bourgeois les plus débonnaires.

Le citoyen Noyal-Trefléan prenait un vif intérêt à retrouver ses anciens amis sur les bancs des tombereaux. Il ne faut donc pas s'étonner s'il cherchait tant à voir aujourd'hui ce condamné qui inclinait la tête.

— Je ne suis pas certain que ce soit un homme... attendons... Il faudra bien à la fin qu'il ou qu'elle montre sa figure.

Il savoura une seconde prise.

A un cahot de la voiture, rendue tout à fait au pied de la guillotine, il s'écria :

— Ah! c'est une femme!... la secousse lui a fait lever les yeux... Mais... oui... je connais ces yeux-là... je les ai vus chez moi... Oh! oh!

La femme qu'il regardait était d'une maigreur effrayante, ascétique. Elle promenait un regard froid et tranquille sur la place où elle allait périr.

— Eh! parbleu! dit le citoyen Noyal-Trefléan en frappant dans ses mains, j'y suis tout à fait, c'est cette petite danseuse de l'Opéra, cette Clarendon qui s'est faite religieuse-Carmélite.

L'exécuteur Sanson avait fini d'inspecter la terrible manivelle; tout promettait de bien marcher. Il se mit à son poste.

Le tombereau s'ouvrit.

Au moment où le citoyen Noyal-Trefléan devenait le

plus attentif, il se sentit tirer doucement par sa redingote.

Il se retourna et aperçut une jeune fille vêtue de blanc, agenouillée...

— Monsieur... sauvez ma mère... et je vous aimerai... dit-elle à travers des sanglots.

Il poussa une exclamation d'étonnement.

C'était Trois-Mai, c'était la fille de la Clarendon.

II

Trois-Mai, depuis quelques mois, avait abandonné la demeure du duc de Noyal-Treffléan, parce que, lasse de demander à cet homme l'histoire de sa naissance et le nom de la pauvre délaissée à qui elle devait le jour, son cœur l'avait emportée un beau matin vers la marquise de Perveric, la seule qui pût lui révéler ce secret.

Longtemps elle avait rêvé d'entreprendre ce voyage avec Emile, son ancien compagnon de souffrance, mais elle l'avait attendu en vain.

N'allez pas croire qu'il l'eût oubliée cependant. Il l'aimait, comme on pouvait aimer, alors qu'un vent mouillé de sang soufflait sur la France. Paris, livré aux bouleversements quotidiens de la révolution, avait mis son cœur de côté pour ne garder que son cerveau bouillant. Emile, malgré lui, s'était laissé emporter par la fièvre politique.

Oh! cela est vrai, l'écho du canon et le sifflement du couperet suspendirent les battements amoureux des cœurs de ce temps-là. Les bons jeunes gens qui étaient nés pour respirer en paix la clématite et se mirer dans des yeux fidèles furent forcés de mentir à leurs instincts charmants. Le tourbillon passait sur eux, il éteignit leur sourire. Tous s'armèrent de l'épée, ceux-ci pour la révolution, ceux-là contre elle; chacun croyait mettre la main sur la vérité,

en fourrant son poing dans le sang. Emile fut des premiers; son caractère enthousiaste l'entraîna vers ce vacarme général qui, selon les faiseurs de paradoxes, précédait l'avénement de la liberté.

Liberté! infortunée déesse, tu es belle, sans doute, mais ton piédestal est hideux : c'est un amas de crimes à révolter l'ange du mal lui-même!

Emile, brin d'herbe mis à flot par une inondation, crut à la générosité des idées nouvelles et à la philanthropie de Robespierre. Ce devait être plus tard pour lui un remords et une honte; mais à ses oreilles on criait si fort qu'il ne put entendre sa conscience qui lui disait de ne pas se hâter.

Et alors, au milieu de la mêlée, comment eût-il pris le temps de songer à son amour? Quel est le soldat qui écoute la fanfare, tandis qu'on se bat et qu'on tue à ses côtés. Or, l'amour c'est la musique de la vie; il faut que le ciel soit bien calme et qu'on ait la tête bien reposée pour en savourer les mélodies.

Ne voyant donc plus revenir Emile, Trois-Mai profita de l'indépendance sans bornes que lui laissait le duc, et s'étant renseignée sur le lieu où la marquise de Perverie avait son château, elle partit.

La marquise de Perverie, devenue la *citoyenne Perverie* avait jusqu'à ce jour échappé aux scélératesses des patriotes, grâce à la modestie de son existence et aux nombreux bienfaits qu'elle répandait aux environs de Nantes.

Quand la jeune fille lui eut dit qui elle était et le but de sa visite, la marquise leva sur elle un regard plein de tristesse.

— Mon enfant, répondit-elle, pendant longtemps je vous ai cherchée avec anxiété dans Paris; j'avais pour vous des sentiments de mère, quoique je ne sois que l'amie de celle qui vous a mise au monde. Je ne vous dirai pas combien mes perquisitions furent pénibles et difficultueuses. Lorsque j'appris que vous étiez à Versailles chez M. le duc de Noyal-Treffléan, cette nouvelle me fit autant de mal que si l'on m'eût annoncé votre mort. Vous savoir

avec cet homme... et ne pouvoir vous arracher à lui, car dans les premiers temps il vous gardait presque à vue; vous savoir livrée aux influences de sa redoutable philosophie et peut-être imbue déjà de ses systèmes, tout cela me glaça le cœur, et lorsque votre mère me demanda : « Qu'est-elle devenue? » Je lui répondis : « Priez pour elle, Dieu seul peut la sauver! »

Cet accueil déchira le cœur de Trois-Mai.

— Madame! dit-elle, si j'avais été indigne de ma mère, serais-je venue ici comme je suis venue, seule, presque sans ressource, à travers tous les dangers de notre époque, pour vous supplier à mains jointes de me conduire à ses pieds si elle est vivante, à son tombeau si elle est morte!

La marquise la baisa au front en versant des larmes de joie.

— Pardonnez-moi, mon enfant; oui, je vois maintenant que votre bon ange n'a pas cessé de veiller sur vous. Rassurez-vous donc, votre mère existe. — Ma mère! — Elle est près de nous. — Et vous me la ferez connaître? — Oui. — Quand?... s'écria la jeune fille avec cet accent que l'âme avide de bonheur communique à la voix. — Aujourd'hui même.

Ce mot la fit pâlir.

Elle ne put que se précipiter sur les mains de la marquise de Perverie et les couvrir de baisers.

Il y a sur les bords de la rivière d'Erdre, non loin du château de Perverie, les quatre murs noircis d'un ancien monastère ayant appartenu à l'ordre du Mont-Carmel. Oublié par miracle dans la saulée qui le voilait, ce monastère existait encore au commencement de la terreur. La moitié des religieuses l'avaient deserté, craignant la dénonciation et l'incarcération : il n'y restait que les plus résolues et les plus saintes, des femmes à qui les tourments de ce monde importaient fort peu et qui préféraient aller au-devant du martyre plutôt que de l'éviter. Les paysans qu'elles ne gênaient en rien fermaient les yeux sur leur dévotion clandestine, et au fond ils n'étaient pas fâchés qu'on priât pour eux.

Ce fut dans ce couvent que la marquise de Perverie conduisit Trois-Mai.

L'exiguïté avec laquelle le règlement de Sainte-Thérèse sacrifie aux besoins matériels et aux attachements de famille irrite l'œil profane, parce qu'il faut, avant d'oser sonder cette vie d'ascétisme, s'être agenouillée sur la pierre et l'avoir mouillée de ses larmes.

A la vue de la grille hérissée à travers laquelle sa mère allait lui apparaître, Trois-Mai sentit un frisson douloureux. Tout faisait silence à l'intérieur; on entendait à peine le bruit d'un tabouret remué ou le frôlement d'une robe de laine.

Enfin on s'approcha du parloir, puis de la grille. Une voix qui transperça la jeune fille prononça plaintivement deux ou trois mots latins, pieux salut que doivent également échanger les trépassés s'ils se rencontrent dans les plaines éternelles.

Après quoi, un rideau tiré permit au regard de pénétrer jusqu'à la sœur Élisabeth-des-Anges.

Un combat terrible avait lieu en ce moment dans le cœur de cette femme : la nature poussait des cris déchirants, et les lois de Sainte-Thérèse étouffaient de leur poids lugubre ces derniers mouvements humains.

C'est pourquoi la sœur Isabelle était si pâle.

Il avait été impossible à madame de Perverie de prévenir la religieuse, et de la préparer elle-même à ce coup inattendu. Les moyens intermédiaires offraient alors d'invincibles difficultés, et d'un autre côté, l'impatience filiale se fût avec peine soumise à de nouveaux retards. La sœur tourière en annonçant la marquise et une jeune fille nommée Trois-Mai, avait seule appris à la pécheresse repentante l'épreuve douloureuse à laquelle la Providence venait la soumettre.

Brisée par les battements de son cœur, blanche comme une de ces belles statues de marbre qui décorent les cénotaphes princiers, elle n'osait lever les yeux, craignant d'être emportée par la voix de la nature. Après s'être

recueillie dans un effort surhumain, elle arrêta cependant son regard sur la figure de Trois-Mai inondée de larmes.

Il y avait une certaine ressemblance entre la jeune fille et la carmélite, mais il en eût été autrement qu'elles se fussent reconnues aussi bien. Un lien magnétique unissait leurs âmes et disait la vérité comme eussent pu le faire des registres fouillés ou des témoins attendris.

— Ma mère! s'écria Trois-Mai.

Et ce cri retentit au loin sous les froides voûtes du monastère.

Madame de Perverie sanglotait. Sœur Elisabeth, le souffle suspendu, les traits tourmentés, ne pouvait ni parler ni pleurer.

Troi--Mai se précipita contre la grille, dont les ferrures établissaient entre elle et sa mère une barrière infranchissable. Elle se déchira aux piques de ce cruel instrument de reclusion, mais quelque mignons et effilés que fussent ses doigts, ils ne purent accomplir que la moitié du chemin.

— Oui, dit enfin la carmélite, vous êtes ma fille, et s'il m'était permis d'écouter l'impulsion de mon cœur, j'irais vers vous pour vous presser dans mes bras et ne plus vous quitter; mais j'obéis à mes vœux en enfermant au dedans de moi les pensées qui m'émeuvent si vivement à cette heure. Dieu m'a accordé une grande grâce, en me permettant de vous voir. Souverainement bon envers vous comme envers moi, il vous a faite belle de cette beauté qui dit des vertus; je l'en remercie en m'humiliant devant son ineffable puissance; mais à ces regards que j'échange avec vous, à cet entretien qui est l'instant le plus doux de ma vie, doivent se borner les exigences de mon amour pour vous. La vie corporelle est celle qui n'est réellement rien sur la terre, rien à moins qu'elle ne soit employée à notre purification. Efforcez-vous donc, mon enfant, vous que j'aime, vous n'en doutez pas, efforcez-vous de vous unir à moi dans la vie immaterielle, afin que nos

cœurs s'élèvent ensemble vers Jésus-Christ, et que nos âmes se rencontrent un jour dans la béatitude céleste.

L'accent qui accompagnait ces mots exprimait l'immensité du sacrifice que la carmélite faisait en ce moment, car chacune de ses paroles emportait avec elle un lambeau de son cœur.

— Oh! non, dit Trois-Mai, non, il n'est pas possible que vous vous soyez condamnée à vivre éternellement séparée de moi. Si vous saviez combien j'ai été malheureuse du jour où je me suis aperçue qu'il manquait à ma vie d'enfant les délicieuses caresses d'une mère! Voyez, je vous ai trouvée si tard, c'est bien le moins que nous nous aimions maintenant. Il y a quinze ans que je vous appelle, et au moment où vous pouvez m'entendre, vous resteriez sourde à mes sanglots! — Trois-Mai, au nom de tous mes malheurs que vous ne connaissez pas, au nom de mes souffrances que vous ignorerez toujours, je vous supplie de m'aimer comme si j'étais morte et comme si au travers des barreaux de mon sépulcre il vous était permis de vous entretenir encore avec moi.

Longtemps cette scène navrante se continua en ces termes; la carmélite eut peine à obtenir que Trois-Mai renonçât au fol espoir de l'entraîner hors du couvent.

Madame de Perverie, du reste, vint à son secours, en expliquant à Trois-Mai qu'il n'en était pas d'une vocation déterminée par le repentir comme d'une exagération de piété mise en travers des devoirs de famille.

Et trois-Mai se résigna à ne voir en sa mère qu'un ange gardien présidant à toutes ses pensées.

Cette entrevue solennelle ouvrit des relations fréquentes entre sœur Elisabeth et la jeune fille. Aussi souvent qu'il leur fut possible, madame de Perverie et elle revinrent écouter ses douces et chrétiennes paroles. De Nantes au monastère il n'y avait pas grande distance; elles accomplissaient le trajet à pied, comme une simple promenade, afin de ne pas éveiller l'attention de la police révolutionnaire qui avait étendu sur toute la France son réseau sanglant.

Mais, un jour qu'elles se dirigeaient vers le couvent, elles aperçurent de loin une colonne de fumée, gigantesque panache d'un incendie immense. Effrayées, elles s'arrêtèrent sous le poids d'un même pressentiment. La pauvre Trois-Mai tomba à genoux, en s'écriant :

— Mon Dieu! si c'est le couvent qui est ainsi en flammes, sauvez ma mère, ou permettez-moi de mourir avec elle!

Leur cruelle incertitude ne fut pas de longue durée. Au devant d'elles s'approchait une charrette flanquée de soldats.

C'étaient des royalistes que l'on dirigeait sur Paris. Pauvres royalistes! Triste gouvernement, réduit à craindre de pareils ennemis,trois carmélites et un vieux prêtre!

On avait par le feu détruit leur repaire, c'est-à-dire leur couvent, et parce que la ville de Nantes répugnait à voir guillotiner des gens d'église, on envoyait à Paris ces nouvelles victimes condamnées d'avance.

Parmi elles, Trois-Mai reconnut sa mère.

Je renonce à peindre la terreur de l'enfant et de la marquise de Perverie. Sans hésiter elles s'élancèrent vers la fatale charrette. Cette fois,la carmélite ne put refuser son étreinte maternelle à sa fille. Ce fut un spectacle à navrer les soldats patriotes, ces braves gens qui par ignorance se faisaient les rouages de la grande machine à meurtres.

De Nantes à Paris, elles firent le voyage en mangeant le pain noir qu'on leur distribuait et en chantant des cantiques lorsqu'elles avaient froid ou soif.

Arrivés au lieu de destination, les prétendus royalistes furent enfermés à Lazare, mais aucune supplication ne put faire admettre Trois-Mai ni madame de Perverie parmi eux. C'était ainsi alors : il suffisait de demander la mort pour qu'on vous épargnât.

Le procès des carmélites et du vieux prêtre fut aussitôt fini que commencé; la voix du geôlier vint les appeler à passer par les mains de l'exécuteur des arrêts criminels du

tribunal révolutionnaire. C'est pourquoi M. le duc de Noyal-Treflléan avait reconnu la sœur Elisabeth-des-Anges dans le lugubre tombereau.

III

— Sauvez ma mère, et je vous aimerai!

Ce cri, daus ses émouvantes syllabes, avait enveloppé le cœur du duc de Noyal-Treflléan.

— Tu m'aimeras?... bien sûr?... répéta-t-il. — Oh! oui. — Et pour toujours au moins, cette fois? — Pour toujours, dit Trois-Mai. — Mais commment faire? se demanda-t-il; quel moyen employer?

Il tournait la tête aux quatre coins de la place. Il regardait l'échafaud où Sanson se tenait, coiffé d'un bonnet de fourrure à queue de renard, surmonté d'une cocarde plus large que la main. Il aurait voulu lui crier : Arrête! Mais cette manifestation lui eût coûté la vie, sans sauver celle de la carmélite.

Trois-Mai l'interrogeait des yeux avec angoisse.

— Mon père?... — Oui... attends... attends... je vais trouver...

Mais il ne trouvait pas, et le temps se passait, et dans moins d'un quart d'heure peut-être tout allait être consommé. Le premier condamné était au pied de l'échafaud, un vieillard, à qui l'on avait coupé sa dernière poignée de cheveux, à qui l'on avait lié les mains par derrière. Il marchait lentement (cela se conçoit); le peuple en prenait de l'impatience.

— Allons donc, tas de lambins! est-ce que vous n'en finirez pas aujourd'hui?

Cette apostrophe, qui souleva quelque jovialité dans la foule, partait d'un homme en carmagnole, qui lui aussi

paraissait s'intéresser à l'exécution. Trois-Mai en fut saisie à un tel point qu'elle faillit en perdre connaissance. Au contraire, le duc de Noyal-Treffléan fit un haut-le-corps de contentement, et courut à ce particulier, que sa voix venait si heureusement de trahir. — Soleil! s'écria-t-il. — Eh bien! quoi? qu'est-ce? dit l'intendant, dont le régime républicain avait considérablement modifié les respectueuses allures. — Un mot à l'écart. — Vous choisissez drôlement votre temps, vous! répliqua Soleil; attendez au moins que l'affaire soit bâclée. — Tout de suite! dit le duc. — Allons, soit.

Tous deux prirent du champ, Trois-Mai les suivait, effarée, anxieuse...

Lorsqu'ils furent loin des oreilles indiscrètes, le duc parla ainsi :

— Tu vois cette femme... assise... seule... sur le dernier banc de la charrette? — Oui, c'est la Clarendon. — Comment le sais-tu? — Est-ce que je ne lis pas tous les matins l'affiche de Tisset?

Ce Tisset était un libraire qui avait mis pour enseigne au-dessus de sa porte une guillotine coloriée, entre les montants de laquelle étaient inscrits les noms des personnes qui devaient périr dans la journée sur les quatre places affectées aux exécutions : place de Grève, place du Carrousel, place de la Révolution et place du Palais.

Le duc continua :

— Aujourd'hui ce n'est plus la Clarendon; c'est la mère de Trois-Mai... de ma fille.—Comme vous voudrez, dit François Soleil. — Cent mille francs pour toi si tu la sauves! — M. le duc sait bien que cela m'est impossible. — Deux cent mille francs! — Pour trois cent mille, je ne pourrais vous satisfaire. — Eh bien! reprit le duc qui surprit un regard suppliant de sa fille; eh bien!... toute ma fortune! — Vous tenez donc beaucoup à sauver cette femme? dit Soleil étonné. — Moi particulièrement? non, répondit le duc en baissant la voix; mais c'est ma fille qui y tient.

Et sur un geste de son interlocuteur :

— Que veux-tu, Soleil?... j'ai des cheveux blancs, et personne ne m'aime... C'est une faiblesse, je le sais... empêche qu'on exécute cette religieuse, et ma fortune est à toi.—Votre fortune... votre fortune... Autrefois c'était quelque chose. — Tu refuses? — Non. J'accepte.

Le duc de Noyal-Treffléan contint mal un éclair de joie sous ses cils blanchissants.

— Dépêche-toi, dit-il, car il n'y a pas une minute à perdre. — J'entends, répondit François Soleil, mais auparavant nous avons une petite formalité à remplir. — Quoi encore? — Oh! presque rien... un simple engagement à signer. — Un engagement? moi! — Oui, monseigneur. — Avez-vous donc perdu la raison, M. Soleil? — Non, citoyen, répondit l'intendant avec effronterie.

Le ci-devant duc sentit le chaud de la colère monter à son visage.

Mais sa fille était là, les mains jointes, qui attendait; et il ne pouvait pas décemment lui marchander la vie de sa mère.

— Oh! tu me payeras ton insolence, drôle! grinça-t-il entre ses dents.

Soleil l'entraîna vers une des échoppes qui salissaient la place de la Révolution...

Trois-Mai resta sur le seuil, à genoux, priant Dieu pour sœur Elisabeth-des-Anges.

Mais, malgré elle, ses regards se tournaient toujours vers le chariot de la mort, et malgré elle aussi elle fut témoin d'un affreux spectacle.

C'était l'exécution qui commençait.

Une fois au haut de l'échelle, le premier condamné, le vieillard, se vit empoigné par quatre bras, comme un fardeau, et posé contre la bascule. Puis la bascule fut renversée. Puis elle fut poussée. Un aide s'assura que le cou était bien dans le cintre.

— Bon, dit-il, le pain est sur la pelle, il n'y a plus qu'à l'envoyer cuire.—Abaissez la traverse, cria Sanson;

ôtez le cadenas maintenant. Bien. A présent, lâchez la déclique.

Le couteau fila, la tête disparut...

Trois-Mai avait fermé les yeux et poussé un cri.

Elle frappa vivement contre la porte de l'échoppe.

— Mon père! mon père! hâtez-vous... — Un instant donc! répondit la voix grossière de François Soleil.— O mon Dieu! disait Trois-Mai.

C'était au tour du deuxième condamné, un jeune homme celui-là... Avant de l'envoyer dans l'autre monde la tête la première, le bourreau examinait sa machine et s'assurait qu'elle pouvait suffire à une ample consommation d'hommes, car c'était une machine neuve, une vierge. La précédente s'était rompue après avoir tour à tour servi à madame Dubarry, la courtisane sans courage, qui pleurait, criait, donnait des coups de pieds à l'exécuteur; après avoir servi à Chénier et à Louis XVI, à madame Roland la fière et à mademoiselle de Corday-d'Armans la forte; elle s'était rompue, la digne minotauresse, lasse de donner son coup de dent à tant de monde, et la machoire détraquée par sa dernière indigestion de chair humaine. On l'avait jetée dans un coin, on l'avait reléguée dans un grenier, pourrie et juteuse, et je m'étonne que pas un collectionneur ne se soit empressé de l'acquérir. Elle eût bien figuré pourtant dans un magasin de bric-à-brac; de tous nos meubles historiques, c'eût été le plus horrible et le plus curieux.

Sanson donnait donc un œil de tendresse et de vanité à ce nouveau et cher petit rasoir national, qu'il venait si bien d'étrenner. Il le flattait de la main, l'examinait du haut en bas et le trouvait irréprochable. Il se disait qu'il ne pouvait manquer de lui en revenir beaucoup d'honneur dans le monde.

Ce Sanson aurait pu être surnommé l'homme-guillotine. Il n'avait pas son semblable pour manier un échafaud : il le dressait et l'emmanchait; il posait les jumelles sans fil à plomb. Avec lui, tout était en place, les traverses, les te-

nons, la barre, la déclique, la bascule; rien n'y manquait, et le mouton jouait on ne peut mieux dans sa rainure graissée. A cette époque, on ne suffisait pas à fabriquer ces mécaniques; c'était Sanson qui présidait à leur confection, et qui les expédiait dans les départements, après avoir numéroté lui-même chaque morceau et y avoir joint des instructions complétaires écrites de sa propre main. Les commandes se succédaient avec une telle rapidité que souvent on n'avait pas le temps de les peindre à la belle couleur rouge.

Sombre roi couronné de fer, bourreau, toi qui as si longtemps régné sur la France et qui, après lui avoir mis les menottes, lui as tiré tant de sang! grand dénoueur de tragédies, acteur shakespearien d'une pièce inconcevable, Sanson, vieux Sanson! est-ce que le sommeil de ta tombe (car tu as une tombe et tes victimes n'en ont pas) n'est jamais troublé par des visions de chemises rouges et par des processions de gens décapités? J'ai vu une gravure qui te représente debout sur son trône qui est de pourpre aussi; et dans cette gravure, chaque pavé de la place de la Révotion est une tête montée sur un clou : un million de têtes sur autant de clous! Toutes ces têtes se tournent vers toi pour te maudire; les unes ont les larmes aux yeux, les autres te bravent et te regardent fièrement; elles semblent t'attendre au tribunal de là-haut. Sanson! est-il possible que tu dormes dans un des cimetières de Paris, comme le premier bourgeois quelconque, sans que tes victimes s'en viennent toutes les nuits te tirer par les jambes en te disant : *Rends-nous nos têtes!* Pour moi, il me semble les entendre à travers les plaintes des arbres. Celle-ci te dit :

« J'étais un savant illustre, une des gloires sérieuses du pays, j'avais demandé trois jours à la Convention pour achever un problème utile, on m'a refusé trois heures; *rends-moi ma tête!* » Celle-là te dit : « J'avais seize ans, j'étais une jeune fille, presque une enfant, j'étais chérie et belle; on m'envoya à la mort pour m'avoir surprise toute tremblante dans l'escalier de Robespierre à qui j'allais de-

mander une grâce; *rends-moi ma tête!* » De toutes parts, sous la terre qui se lève,on n'entend que ce cri, sorti de mille troncs sanglants : *Rends-moi ma tête!*

Il se peut que Dieu te pardonne, ô Sanson! car Dieu a la sublimité de la miséricorde. Mais quelle ne devra pas être l'infinité de ton repentir, vieux bourreau de France, tueur de roi, tueur de reine, tueur de princes, tueur de mères et d'enfants! Combien d'éternités il te faudra pour te laver du fleuve de malédictions qui coule sur toi!

Revenons à nos faits.

Au pied de l'échafaud neuf, dansaient et chantaient celles que l'on avait surnommées furies de guillotine et qui s'enorgueillissaient de ce surnom. Elles étaient bien douze au moins, dignes toutes les douze des créations des poëtes les plus forcenés. Autrefois elles avaient été des femmes...

Elles se tenaient par la main et répétaient en chœur, après chaque tête tombée ou après chaque saut de carpe, pour leur emprunter une de leurs expressions, elles répétaient le national refrain :

Ah! ça ira, ça ira!
Les aristocrates, on les pendra;
Par la liberté tout s'établira.

Ces danses et ces chants que Trois-Mai entendait et voyait, augmentaient sa terreur filiale.

Pour la seconde fois elle heurta contre la porte de l'échoppe, en s'écriant :

— Mon père... oh! mon père!... il sera trop tard...

A la fin, le duc de Noyal-Treffléan reparut. Il venait de signer à François Soleil l'entière donation de ses biens, lesquels, quoique fortement écornés par les prodigalités du propriétaire, étaient encore considérables.

— Mais me voilà ruiné! avait-il dit. — Non, monseigneur; jusqu'à la fin de vos jours je m'engage à vous pro-

curer surprises et plaisirs, comme par le passé. — Allons! pensa le duc; ma fille m'aimera...

François Soleil, son acte en poche, s'élança vers l'échafaud qui fonctionnait rapidement. Un, deux, trois, quatre condamnés s'étaient succédé sur la planchette; le cinquième montait à l'échelle, et en montant il criait au nez de la foule :

— Hue! l'aristocrate, hue! criaient les furies indignées; va éternuer dans le sac! va rire dans le panier, mon fifi!

Le condamné, qui avait beaucoup de sang-froid, cracha sur elles, une fois qu'il fut monté.

C'était un charmant garçon.

Un jeune vicomte, je crois.

Mais bien lui en prit d'être poussé promptement sur la bascule par l'aide-bourreau et d'être en une seconde débarrassé de sa tête; car les furies, parmi lesquelles avait couru un frémissement de rage, s'étaient précipitées à la fois sur les degrés de la guillotine. Une seconde plus tard, elles l'eussent égorgé de leurs mains, déchiré, mis en pièces!

Soleil profita avec habileté de ce mouvement pour se glisser parmi les valets de l'exécuteur. Il frappa sur l'épaule de l'un d'eux et lui parla à l'oreille. Celui-ci fit un geste de tête négatif, et lui montra du doigt un autre valet, le maître-valet, qui s'occupait avec Sanson à repousser les femmes.

Près de la statue de la Liberté où ils s'étaient retirés, le duc de Noyal-Treffléan et sa fille suivaient cette scène avec l'intérêt que l'on comprend. Le regard de Trois-Mai se partageait entre l'échafaud, où se débattait une question de vie ou de mort, et le tombereau sur lequel sœur Elisabeth-des-Anges murmurait une suprême oraison dont elle croyait bien que l'*amen* allait être prononcé par le couperet.

Soleil joignit sur l'échelle le maître-valet, qui était un de ses intimes et lui expliqua l'affaire en peu de mots, car

ni l'un ni l'autre n'avaient le temps de causer. Le maître-valet haussa les épaules et voulut remonter; alors Soleil tira le papier signé du duc, il le lui montra. Ce colloque s'échangea entre eux :

— Laisse-moi. — Veux-tu cinquante mille? — Allons donc! c'est risquer ma tête pour sauver celle de ta religieuse; pas si bête. Va-t'en. — Combien donc! — Rien du tout; Sanson est terrible, il me tuerait. Descends.

Soleil descendit.

Pendant ce temps-là, le maître valet réfléchissait.

Il rappela Soleil, alors que le pied de celui-ci abandonnait le dernier échelon.

— Le partage! lui dit-il. — Soit, répondit l'autre.

Sanson pourchassait toujours les furies en lenr disant :

— Vous voyez qu'il est bien mort; est-ce que Sanson manque jamais son coup? Allons, tenez-vous tranquilles, on va vous montrer sa tête...

Tandis que Sanson parlait ainsi, le maître-valet avait prestement remonté le couteau de la guillotine et avait tout mis en œuvre comme pour l'exécution qui allait suivre, lorsque, tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, le couteau mal fixé descendit et s'abattit à faux sur un sac de cuir renfermant une hache de main, des tenailles et plusieurs autres instruments de fer. Il y eut un broiement sourd. Le couperet était ébréché en plusieurs endroits.

Quand il vit Sanson accourir, après avoir lâché le plus tempétueux de ses jurons (un juron de bourreau!), l'imprudent valet eut envie de se précipiter en bas de l'échafaud; mais la première pensée de l'exécuteur n'avait été que pour son couperet. Un si beau couperet! et neuf comme sa guillotine! Voilà qu'il ne pouvait plus servir maintenant.

On imagine bien que, lorsque Sanson se retourna pour châtier l'auteur d'un tel méfait, on imagine bien, dis-je, que celui-ci avait disparu.

— Allons, grommela le bourreau, remettons la partie à demain...

Il ne restait plus dans la charrette que deux condamnés, le vieux prêtre et la carmélite.

Le peuple murmura bien un peu; mais quoi! l'instrument faisait défaut, et Sanson avait donné assez de preuves de civisme pour qu'on ne l'accusât pas de connivence avec le hasard. Quelques furies cependant, qui voyaient à regret leur échapper cette proie, lui conseillèrent de recourir à la pendaison; il leur répondit qu'il devait strictement se conformer aux instructions de comité de salut public. Ah! sans cela...

La charrette se remit donc en route, au grand étonnement des deux condamnés, et à la joie profonde de Trois-Mai.

— Ce Soleil est vraiment un maraud incomparable! pensait le duc de Noyal-Treffléan qui avait apporté à l'examen de cet épisode la triple attention du père, du propriétaire et de l'amateur.

De son côté, François Soleil n'eut pas plutôt vu le tombereau disparaître après avoir tourné les Tuileries, qu'il hâta le pas.

— Tout n'est pas fini; il s'agit maintenant d'obtenir la grâce de la religieuse; courons chez Robespierre.

La place de la Révolution se vida peu à peu. Il n'y resta bientôt plus que le père et la fille. Celle-ci allait se retirer, lorsque le duc lui dit :

— Vous êtes faible et souffrante, laissez-moi vous accompagner.

Après le sacrifice qu'il venait de faire en faveur de sa mère, Trois-Mai aurait eu mauvaise grâce à le refuser. Elle s'appuya donc sur son bras, et silencieusement contraints, tous les deux arrivèrent devant une modeste maison de la rue de Thionvillle. Là, Trois-Mai s'arrêta en baissant les yeux.

— Puis-je entrer? demanda timidement le duc de Noyal-Treffléan.

Elle hésita.

— J'habite avec madame de Perverie, répondit-elle.

Le duc fit une grimace à ce nom qui lui rappelait un de ses crimes.

— Je comprends, murmura-t-il.

Et il ajouta avec quelque amertume :

— Madame de Perverie m'empêchera-t-elle de pénétrer chez ma fille? — Non, dit Trois-Mai avec un angélique sourire; elle et moi nous viendrons vous ouvrir le jour où vous nous ramènerez ma mère.

IV

Robespierre était seul dans son cabinet. Il venait de sortir de la Convention, avec son escorte composée de Nicolas le noir, de Didier, de Girard et de plusieurs juges du tribunal. On voit que ce tyran avait ses *gardes du corps*. Au moment d'arriver chez lui, une partie de l'escorte se séparait, allait ouvrir la porte avec empressement et attendait l'ex-avocat d'Arras qui se présentait toujours avec un air de grande importance.

Il était seul dans son cabinet. Ses traits comme son caractère s'étaient sensiblement assombris depuis ces dernières années. Ses yeux petits et ternes s'étaient rougis de taches sanglantes. Pâle déjà de sa mort future, comme on l'a dit, la terreur qu'il avait portée dans les âmes commençait à retomber dans la sienne.

Un grand nombre de lettres jonchaient son bureau. Il les décachetait avec une curiosité fébrile et les parcourait. C'étaient des rapports de police et des messages d'agents révolutionnaires, datés de tous les coins de la France. L'ombrageux dictateur avait couru d'abord aux espionnages et aux dénonciations. Un de ces papiers suffira pour faire juger de la nature de tous les autres :

« Hier, le député Thuriot, au sortir de la Convention

nationale, est allé rue des Fossés-Saint-Bernard, section des Sans-Culottes, n° 1220, où il est entré pour dîner. Il est sorti de cette maison à sept heures et demie; il a ensuite rencontré un citoyen sur le quai de l'Ecole, section du Muséum, proche le café Manoury, où ils sont entrés et ont bu ensemble une bouteille de bière. Après, il est allé rue d'Orléans-Honoré,maison de la Providence, meublée, n° 16, où il s'est arrêté environ vingt-cinq minutes. Il est sorti à huit heures et demie, avec une citoyenne qui avait une lévite couleur puce et un grand châle à bordure de couleur, jupon blanc, et sur sa tête un mouchoir blanc arrangé de manière qu'il formait un bonnet. Ils sont allés ensemble jardin Egalité où ils ont fait plusieurs tours, après lesquels ils sont allés place Egalité, au n° 165. Ils y sont entrés à neuf heures et demie,ils ont soupé et à onze heures ils n'en étaient pas encore sortis. Je me suis retiré, n'étant pas certain s'ils en sortiraient. »

— Imbéciles agents! niais! murmura-t-il.

Robespierre décacheta encore quelques autres rapports sur Tallien, qui depuis deux ou trois jours avait des conversations mystérieuses, avec *un homme au gros bâton, en veste rouge et blanche à grandes raies*, sur Bourdon (de l'Oise) *qui bâillait à la Convention* pendant que l'on apprenait les nouvelles avantageuses; sur Legendre, sur Barère, sur tout le monde enfin. Il ne vit rien qui l'intéressât.

Quant aux dénonciations, elles ne portaient que sur de pauvres diables indignes de la mort, indignes de la vie; c'étaient des commérages dans le genre de celui-ci, signé par une femme Labesse, rue de l'Egalité : « On peut envoyer chercher la citoyenne Fiot et la nommée Lacroix, qui demeurent même rue que moi, n° 336. Un jour, étant chez moi, je ne me souviens pas du commencement de leur conversation, parce que j'étais occupée à quelque chose; mais ce qui m'a frappée,c'est que la citoyenne Fiot se mit en colère et dit à la Lacroix : Tais-toi donc, à t'entendre il semblerait que Robespierre est un intrigant. » Elle lui

prit la main et lui dit : « Tu as mis le nez dessus, tu mangeras de la bouillie. »

Impatienté, Robespierre déchira plutôt qu'il n'ouvrit cinq ou six lettres encore, toutes d'écriture inconnue, lettres anonymes celles-là, lettres de menace et de fureur.

Une d'entre elles le frappa cependant; voici ce qu'elle disait :

« Tu vis encore, tigre imprégné du plus pur sang de la France! tu vis encore!... Ecoute, lis l'arrêt de ton châtiment. J'ai attendu, j'attends encore que le peuple sonne l'heure de ton trépas,que juste dans sa fureur,il te traîne au supplice. Mais si mon espoir était vain, s'il était différé, écoute, lis, te dis-je : cette main qui trace ta sentence, cette main que tes yeux égarés cherchent à découvrir, cette main qui presse la tienne avec horreur, percera ton cœur inhumain... Tous les jours je suis avec toi, je te vois tous les jours;à toute heure mon bras levé peut chercher ta poitrine... O le plus scélérat des hommes, vis encore quelques jours pour penser à moi! dors pour rêver de moi! Que mon souvenir et ta frayeur soient le premier appareil de ton supplice!.. Adieu, ce jour même en te regardant, je vais jouir de ta terreur. »

Robespierre achevait à peine la lecture de cette effrayante épître, qu'un léger bruit de pas se fit entendre derrière lui.

Il se leva, épouvanté...

Il croyait déjà apercevoir son futur assassin!

Ce n'était que son secrétaire, qui venait prendre ses ordres.

Robespierre se remit avec promptitude, et, rejetant froidement la lettre anonyme sur son pupitre :

— Il me semblait que je t'avais défendu d'entrer dans mon cabinet avant que je t'eusse fait prévenir, citoyen Emile! — Si ma présence te gêne, Robespierre, je suis prêt à me retirer. — Non, demeure. Toute cette corres-

pondance me fatigue. Je ne sais ce que j'éprouve aujourd'hui, mes mains sont moites et j'ai du feu dans la tête. Assieds-toi, et prends cette liasse; ce sont les rapports des départements. Ne me lis que les faits essentiels.

Pendant qu'il parlait, le secrétaire Emile, c'était notre héros, l'examinait avec attention. Il avait été surpris, en entrant, de l'altération des traits de Robespierre. Emile s'assit sans prononcer une parole et commença le dépouillement qu'on lui commandait.

— Eh bien? dit Robespierre après un instant. — C'est d'abord Pilot qui t'écrit de Ville-Affranchie que sa santé se rétablit chaque jour par l'effet de la destruction des aristocrates. La fusillade et la guillotine ne vont pas mal, dit-il; soixante, quatre-vingts, *deux cents à la fois sont fusillés*, et tous les jours on a le plus grand soin d'en mettre de suite en état d'arrestation pour ne pas laisser de vide aux prisons. — Est-ce tout? — Il te prie encore d'abonner au *Journal des Débats* et à celui de la *Montagne* l'administration du district de Ville-Affranchie. — Ceci te regarde, citoyen Emile. Prends-en note. — Je crois, ajouta Pilot, que la présente trouvera ma femme auprès de toi; embrasse-la bien pour moi, *et pour toi si tu veux*. Il dit encore qu'il s'occupe de te faire passer plusieurs paires de bas. — A une autre, fit Robespierre. — Celle-ci est de Payan, contenant sous son pli un rapport du citoyen Benêt, greffier de la commission populaire d'Orange. — Voyons le rapport du citoyen... Benêt.

« Je t'envoie ci-joints, mon cher ami, quelques exemplaires des premiers jugements de la commission; tu les recevras exactement à l'avenir. Je me charge d'autant plus volontiers de cette tâche, qu'ayant été toi-même acteur anti-fédéraliste dans le Midi, tu ne pourras voir qu'avec plaisir tomber les têtes contre-révolutionnaires. Depuis primidi, plus de soixante scélérats ont courbé le front; le peuple a applaudi avec transport à leur chute. Tu connais la position d'Orange; la guillotine est placée devant la montagne. On dirait que toutes les têtes lui rendent en

tombant l'hommage qu'elle mérite; allégorie précieuse pour de vrais amis de la liberté! Cela va, et ça ira. Adieu, mon ami; je t'embrasse. »

— Ce Benêt vaut mieux que son nom, objecta Robespierre en souriant; il faudra lui confier un poste et un emploi de plus d'importance. Continue, citoyen Emile.

Emile continua.

Sa figure était triste et sévère.

— Deux lettres de Julien fils, dit-il, en date de Bordeaux. — Ah! ah! ce jeune homme de dix-neuf ans qui donne de si belles espérances. Qu'est-ce qu'il me mande? — Il dénonce Ysabeau, dont la conduite pacifique tend à discréditer le comité. — En quels termes?

« Le moment est venu de révolutionner Bordeaux; mais celui qui commencera ce travail, surtout après un homme aussi modéré qu'Ysabeau, ne sera pas aimé. Le président de la commission révolutionnaire, Lacombe, m'a rapporté que, se promenant avec lui apres l'exécution de Danton et d'Hébert, Ysabeau lui dit qu'il voyait avec peine qu'on guillotinât un grand nombre de montagnards. Lorsque moi-même j'eus parlé hier contre le fanatisme, qui est encore tout-puissant, Ysabeau soutint qu'il était mort et qu'il n'y avait plus que six prêtres en fonctions dans le département, ce que j'ai vérifié être absolument faux. C'est ainsi qu'il trompe et flatte le peuple... » — Diable! voilà des faits graves, murmura Robespierre. Ensuite?

« Ysabeau a eu le malheur de se laisser approcher par les négociants. Il a eu de superbe pain blanc, tandis que le pauvre trouve à peine des fèves ou un mauvais morceau de pain noir. J'ai vu de mes propres yeux ce spectacle; et le soir, au théâtre, on joue en présence d'Ysabeau un ballet où des bergers forment ces mots, avec des guirlandes de fleurs : *Ysabeau Liberté, Egalité,* associant ainsi le nom d'un homme aux noms des deux divinités qui seules doivent exciter l'enthousiasme et l'idolâtrie du peuple français. »

— Ce jeune Julien s'exprime très-bien. Voyons le reste.

« Ma santé s'est épuisée dans ces derniers travaux...»

— Pauvre garçon!

« J'ai la vue et la poitrine souffrantes. Néanmoins je continuerai à mériter la confiance des patriotes. Adieu, mon bon ami. Papa, maman et Auguste se portent bien.»

— Allons, dit Robespierre, il faudra rappeler cet Ysabeau qui se fait tant aimer.

La correspondance était longue; elle était surtout monotone. De toutes parts on n'informait le tyran que de la grande transpiration révolutionnaire, pour parler comme Collot d'Herbois. Oui, ce devait être fatigant, ainsi que disait tout à l'heure Robespierre. Toujours la guillotine, toujours des têtes, toujours le han! du bûcheron qui met sa cognée dans un arbre. Et ici l'arbre c'était la France. Il y avait de quoi donner des vertiges, même à Robespierre, surtout à Robespierre. Il est des heures où l'optique des événements s'embrouille tout à fait aux yeux des hommes placés sur le pic du pouvoir. Ils regardent encore, mais ils ne voient plus.

Comment Emile était-il devenu le secrétaire de ce monstre? Le comment des existences révolutionnaires sera toujours bien difficile, sinon impossible à expliquer. Comment Henriot, cet épousseteur de guéridons, était-il devenu général de Paris? Comment Danton avait-il dépensé, bu et mangé tant d'argent? Comment tous ceux qui étaient en bas s'étaient-ils trouvés soudainement en haut? Dire cela, c'est dire comment les révolutions se font, c'est vendre le secret de la destinée.

Emile avait roulé dans tous les chemins de la république; il avait suivi chaque idole du jour, depuis Sylvain Bailly jusqu'au Neufchatellois Jean-Paul Marat. Il avait interrogé tous les systèmes et tous les hommes. Il s'était mêlé au peuple d'où il était sorti et où il aurait voulu rentrer; mais le peuple l'avait repoussé comme trop modéré et trop réfléchi dans l'action. De système en sys-

tème il en était venu à la terreur, d'homme en homme il en était arrivé à Robespierre. Pour éclairer sa religion, Emile ne pouvait pas mieux choisir. A l'ombre de ce colosse blême, il vit le vrai et le faux de toute chose, il se promena dans les coulisses de l'histoire, il eut peur, ce jeune homme. Tous ces gens qui marchaient avec un courage affecté vers l'impasse de la mort lui donnèrent de pénibles transes. Il avait espéré longtemps en la Convention, mais que pouvait la Convention dans un tel déchaînement de passions démuselées, et dont la moindre n'était pas la passion du sang? Emile vit le gouffre, au lieu du port qu'il s'attendait à voir. Son âme devint chagrine jusqu'à la misanthropie; et n'ayant plus l'espoir, il eut le regret.

Ce fut l'histoire de bien des jeunes gens d'alors. Lui, bon et sensible, avec quelle répugnance n'accomplissait-il pas ses fonctions auprès de Robespierre! Mais il fallait marcher, marcher comme la révolution; nul ne pouvait impunément se détourner ou s'arrêter en chemin; ils l'eusssent broyé, ceux qui venaient par derrière. D'ailleurs, une rage secrète poussait Emile, il voulait voir la fin de son rêve et assister au dernier soupir de son illusion...

Ce jour-là, Robespierre se retira de bonne heure dans son appartement.

Emile, après avoir mis en ordre tous les papiers de correspondance, allait sortir à son tour lorsqu'il se trouva face à face avec François Soleil.

Emile avait un profond mépris pour ce valet, reflet odieux de son maître.

Aussi ne chercha-t-il pas à dissimuler sa contrariété.

— Vous ici? dit-il en le toisant. — Est-ce que cela vous étonne? répondit François Soleil; vous y êtes bien vous-même. — Que voulez-vous enfin? — Un service, puisqu'il faut parler bref. — De moi? — De vous.

Un sourire ironique passa sur les lèvres d'Emile.

Soleil le laissa passer.

— Savez-vous, reprit-il avec une imperceptible nuance de sarcasme, que vous êtes devenu un homme influent depuis que vous avez l'honneur d'approcher le grand, le sublime, l'incorruptible Robespierre?... — Je suis pressé, dit Emile qui voulait briser cette conversation. — Je comprends, répliqua Soleil; quelques arrestations à ordonner sans doute, des exécutions nouvelles. Ah! vous allez bien en besogne, recevez mes compliments, on vous renomme partout.

Emile frémit.

— Venez au but, dit-il. — Le but, le voilà. Il vous surprendra probablement, n'importe. Je viens vous demander la grâce d'une pauvre femme qui doit être exécutée demain. — La grâce d'une femme? vous venez demander une grâce, vous! — Moi. — En vérité, je ne sais lequel des deux est le plus étrange, ou du mot ou de l'homme qui le prononce. Une grâce! mais le tribunal lui-même ne pourrait vous l'accorder! — Aussi n'est-ce pas au tribunal que je m'adresse. — Mais Robespierre, entendez-vous bien, Robespierre ne saurait l'obtenir qu'à grand'peine! — Aussi n'est-ce pas à Robespierre que je la demande. — A qui donc? — A vous, dit tranquillement François Soleil.

Emile le regarda bien entre les deux yeux, pour voir s'il ne se moquait pas ou s'il n'était pas fou; puis il haussa les épaules.

— Je vous répète que je suis pressé, laissez-moi partir. — Vous ne m'avez pas répondu au sujet de cette grâce? continua Soleil qui ne s'émouvait de rien. — C'est impossible. — Impossible?

Emile fit trois pas vers la porte pour se débarrasser de son interlocuteur.

— Alors, c'est dommage, dit flegmatiquement celui-ci; car la pauvre femme pour qui je venais vous implorer ne vous est pas entièrement inconnue. — Adieu. — C'est la mère de Trois-Mai. — Hein?...

A ce nom, Emile s'était brusquement arrêté.

Il courut au valet et lui saisit le bras.

— Qu'est-ce que vous avez dit?... Quel nom avez-vous laissé échapper? La mère... — La mère de Trois-Mai, oui, citoyen Emile. — Elle doit périr demain sur l'échafaud? — Elle devait même périr aujourd'hui, mais le coup a manqué. Ne le saviez-vous pas? — O mon Dieu! mon Dieu! s'écria le jeune homme au comble du désespoir.

François Soleil le regardait en dessous.

— Eh bien? demanda-t-il après un moment de silence. — Hélas! dit Emile, que voulez-vous que je fasse? je ne suis rien, je ne puis rien. Mon cœur est déchiré, mais ma volonté est impuissante. — Trois-Mai en mourra. — Comment faire? A qui m'adresser? — A Robespierre, parbleu! — Ah! s'écria-t-il, vous ne connaissez pas Robespierre; vous qui venez parler de grâce dans sa maison! — Un blanc-seing de lui suffirait. — Jamais il ne m'en laisse. — Il faut vous en procurer.

Emile réfléchissait.

Tout à coup une résolution énergique s'imprima sur sa physionomie, et se frappant le front :

— Soit, s'écria-t-il; demain la mère de Trois-Mai sera sauvée, ou moi je serai mort!—Mort... mort... murmura Soleil, cela ne ferait pas mes affaires.— Partons! — Mais quel est votre moyen?— C'est mon secret! répondit Emile en l'entraînant.

Paris à vol de Guillotine.

Jetons un coup d'œil sur le Paris de la terreur et essayons de reconstruire avec la plume cette arène de pierre et de bois, qui se renouvelle tous les cinquante ans. Rebâtir une maison, c'est remettre debout une idée. Vivez

dans la rue si vous voulez bien connaître votre siècle. D'autant mieux que la vie en dehors a toujours été la vie des Français, et que s'ils n'habitent pas des maisons de verre, c'est qu'ils sont encore à trouver un architecte.

Tout était peuple dans Paris, sous la terreur, ou du moins tout était peuple par le costume. Plus de fracs à paillettes, plus de soutanes, plus de livrées. La loi du niveau avait surtout été mise en exécution par les tailleurs! Peuple de frères, oui, mais peuple de frères mal habillés. La soie est une corruption, la bure est en progrès. Et le sale capucin Chabot avait fait fureur avec sa veste de sans-culotte, sa chemise ouverte à la poitrine et ses pieds nus dans ses gros souliers. « Ah! voilà un républicain, » s'était-on écrié; « voilà un Spartiate, celui-là! A la bonne heure! »

Ce peuple se contentait donc des maisons vieilles qu'il n'avait pas démolies, et il ne se pressait pas d'en bâtir de nouvelles. Il avait fait son lit dans la ville de Louis XV et de Louis XVI, et il achevait d'user les matelas. Les excès du cynisme avaient remplacé les excès de la coquetterie : Crispin était devenu président de section et Lisette sous-secrétaire de la société des femmes révolutionnaires, qui tenait ses séances dans le charnier de l'église Saint-Eustache.

Du reste, il n'y avait pas un monument que la terreur n'eût souillé, pas une pierre sur laquelle la guillotine n'eût jeté son reflet rouge.

Infamie et parade, telle semble avoir été à cette époque la devise de la république. Prenons le plus admiré, le plus respectable, le plus antique de nos temples; prenons Notre-Dame. Qu'avait-on fait de Notre-Dame? un endroit à boire du vin, où des filles d'Opéra venaient chanter des hymnes à la déesse Raison; un théâtre dont Robespierre et la Harpe s'étaient constitués les principaux acteurs. Saint parvis! n'as-tu pas vu des goujats montés à rebours sur des ânes affublés d'étoles et sur des mulets couverts de chasubles, prendre le menton à des bacchantes cou-

ronnées de chêne qui portaient la croix d'argent!...

Encore était-ce peu de chose, la profanation de Notre-Dame! Mais des autres églises on avait fait pis. Quelques-unes étaient devenues des sérails, des magasins d'épicerie ou des salles de bals champêtres. Le temple André-des-Arcs abritait les plus impossibles orgies. Saint-Eustache, aux jours de fêtes, convertissait ses chapelles en petits restaurants, où la nappe était mise et où femmes, enfants, vieillards, venaient dévorer du jambon, des andouilles, des viandes froides et des pâtisseries. Une décoration représentant des rochers et des arbres avait pris la place du maître-autel et du chœur. Les églises ne pouvaient plus servir à autre chose depuis qu'on en avait chassé les meilleurs prêtres. Un confessionnal était appelé une boîte à tartufe. A Saint-Gervais les femmes du marché Saint-Jean entraient avec leurs éventaires; toute l'église sentait le hareng; il y avait bal dans la chapelle de la Vierge. Sur la place de Grève on brûlait les reliques de Sainte-Geneviève, une vierge du peuple cependant! Mais lorsque le peuple règne, épargne-t-il les siens?

La seule, la grande église d'alors, le Westminster de la France (ô ridicule!), c'était le Panthéon, où les grands hommes sont enfouis dans des caves; le Panthéon, pollué par le cadavre fétide de l'homme à la baignoire, cimetière historique où la Convention, à court de célébrités, envoya un jour les restes d'un général qui s'était brûlé la cervelle. « Gloire au suicide! » *Panthéoniser, dépanthéoniser*, deux mots nouveaux dont s'augmenta le dictionnaire.

Procédons toujours par grands édifices. Nous apercevons les tours du Temple qui élèvent dans les airs leurs formidables flèches. Où donc est le fiacre qui mena au supplice le roi cahoté, en compagnie d'Anaxagoras Chaumette et du gracieux Hébert, cet élégant jeune homme, si différent de l'idée qu'on se fait du père Duchesne?

Le temple! à ce nom il me sembla entendre le bruit douloureux que fait sur l'épaule du dauphin le tire-pied

du cordonnier Simon... Le temple a été chanté par ce pauvre Régnault-Warin dans plusieurs de ses romans, et notamment dans celui qui est intitulé *le Cimetière de la Madeleine.*

Ici l'hôtel de ville où s'est nouée la révolution et où elle sera dénouée; l'hôtel de ville, Capitole et roche Tarpéienne à la fois; palais chef-d'œuvre, dont le bourreau s'est fait concierge et d'où l'on n'a que deux pas à faire pour se rendre à l'échafaud.

Tout auprès, le Palais de justice, menteur à son nom, où siége le tribunal révolutionnaire, dans la grande chambre du parlement. Voyez-vous cette multitude dont le haut escalier est encombré? elle pousse des cris de joie et vomit des insultes; c'est la horde gagée pour applaudir à la condamnation des victimes. Patience! celui qui a créé le tribunal révolutionnaire, Danton, périra bientôt par le tribunal révolutionnaire. L'ouvrier sera tué par son œuvre.

Le Luxembourg! prison et jardin, larmes de détenus et chants d'oiseaux, voilà ce que la terreur avait fait du Luxembourg. Trois mille personnes des deux sexes remplissaient le palais du haut en bas, pêle-mêle, sans pudeur. C'était ce que le gouvernement nommait *notre magasin à guillotine.* Le directeur, un homme qui avait de l'imagination, avait trouvé le moyen de mettre en prison la prison elle-même, en faisant construire tout autour un mur en planches de dix pieds de hauteur, afin d'éviter toute communication entre les prisonniers et le public.

Là-bas, ce sont les Invalides, sur l'esplanade desquels la Convention nationale faisait élever en ce moment un rocher colossal au sommet duquel Hercule, avec sa massue, était représenté foulant aux pieds le *Fédéralisme;* tout cela, d'après les dessins du peintre David, ce grand détestable peintre, ce Romain de carton, cet énergumène citoyen.

Mais on ne perd pas le sens du juste sans perdre également le sens du beau. La terreur humiliait, par tous les moyens possibles, ses monuments. Après avoir balafré les

Tuileries, elle faisait du Palais-Royal quelque chose de dégoûtant et à quoi ni le cardinal Dubois ni la Fillon n'avaient osé songer. De ce brillant jardin où l'esprit et l'amour se promenaient de compagnie, la terreur avait fait une boutique, une tabagie et le reste. *A la débauche!* tel aurait dû être le titre inscrit au fronton de la Maison-Egalité. Les peintres n'auront jamais de couleurs assez crues, les écrivains assez de métaphores égouttières pour dépeindre cette caverne illuminée. Telle arcade renfermait, dans la même maison, une académie de jeu, un armurier et un ancien prêtre; de manière que, sans sortir, on pouvait facilement se ruiner, se confesser et se tuer. Aussi, était-ce une habitude de dire : « Ah! il n'y a qu'un Palais-Egalité au monde! » Ceux qui ont vu les scandales permanents du Cirque et des galeries en ont encore des étincelles dans les yeux; la terreur avait installé là ses délassements; c'était là que les gouvernants venaient faire leurs fredaines, là que Fabre d'Eglantine mangeait avec madame Suzanne de Morency l'argent qu'il avait volé; là que le séduisant Hérault de Séchelles, en culotte gris lilas, donnait ses rendez-vous; là que se tenaient les conférences célèbres entre Journiac de Saint-Méard, le libraire Desenne et un chef de cuisine qui portait un jabot si volumineux, qu'on l'appelait le *représentant des jabots*. Le Palais-Egalité figurait le côté joyeux de la terreur, et le figurait bien.

Le Palais-Egalité n'était pas seulement concentré dans le jardin et dans les galeries, il l'était surtout dans les caves. Par des soupiraux ardents, vous aperceviez des troupeaux de nymphes qui bondissaient au son d'un orchestre d'aveugles. Le feu des cuisines brûlait vos pieds. Dedans, dessous, à l'entour, tout était délire, luxure, lumière, cris, bras nus, souliers crevés à la danse, apostrophes, baisers, bouchons sautants, bouquets à terre. C'était le beau temps du punch qui commençait : tout le monde prenait du punch et sentait le punch.

Vu de haut, la nuit, de la butte Montmartre, par exem-

ple, le Palais-Egalité semblait un incendie dévorant un coin de Paris, une gueule de volcan soufflant la flamme bleue et jaune. Cette grande lueur s'épandait aux alentours et éclairait la rue Honoré jusqu'à la barrière des Sergents, et s'en allait mourir dans les repoussantes petites rues qui avoisinent le Louvre, telles que la rue Froidmanteau, la rue du Chantre, où avait demeuré Crébillon fils, la rue des Poulies et la rue Pierre-Lescot.

On voit que la république avait son fanal, fanal mugissant, qui semblait dire à l'honneur, à la vertu, au talent, au patriotisme: « N'approchez pas! n'approchez pas! »

Ce point excepté, ce n'était dans Paris que tombe, obscurité, tristesse, cruauté nue. Après la Maison-Égalité, il n'y avait plus qu'un monument : la Conciergerie. Une prison et un lupanar, c'était Paris sous la terreur.

Les beaux quartiers étaient déserts. Désert, le faubourg Germain, désert le faubourg Honoré. Toute la population s'était tassée, reculée, dans le Paris dédalien de la Cité, du quartier Latin et de l'hôtel de ville. Même ceux qui menaient la population, les représentants du peuple, la tête du parti, les savants, les écrivains. Voici la petite rue du Paon où demeurait Chaumette, l'étroite cour du Commerce où demeurait Danton, le cloître Benoit, résidence de Lalande, premier athée de France, à qui plus tard le premier consul ordonna d'avoir à croire en Dieu sous un délai de vingt-quatre heures; la rue des Deux-Portes habitée par Anacharsis Clootz, qui s'était intitulé l'orateur du genre humain; la rue de la Perle, laide et obscure, que le beau Tallien avait choisie.

Cet amour du laid, qui s'étendait des maisons aux costumes, et des costumes aux personnes, était entretenu par l'effroi de la classe bourgeoise, restée sans force pour la résistance, et qui, maintenant, en était réduite à se modeler sur le peuple, afin d'être confondue avec lui; de la classe bourgeoise, qui n'osait plus donner signe de richesse, ni même d'aisance, qui ne bâtissait plus, qui se tenait coite et qui se disait tous les matins dans sa glace :

« Il faut mourir! » Du reste, la stupeur était si profonde et si générale, comme le rapporte un chroniqueur, que si l'on eût dit à un particulier : « A telle heure la charrette passera devant ta maison, tu descendras et tu t'y placeras! » le particulier aurait descendu son escalier, aurait attendu la charrette et s'y serait placé.

Tout concourait à justifier cette stupeur. Un bourgeois ne pouvait sortir de chez lui avec sa femme et sa fille sans risquer de se trouver face à face avec les *tape-durs*, qui le rudoyaient pour peu que sa figure leur déplût ou que sa cocarde ne fût pas bien mise. On appelait ainsi une compagnie de scélérats armés de ces bâtons tortus qu'on désignait alors sous le nom de *constitution;* c'étaient les janissaires du comité de sûreté générale; ils étaient chargés de fomenter les troubles dont on avait besoin pour faire passer d'atroces mesures. Les *tape-durs* n'allaient que par bande d'au moins de douze; leur point de réunion était le café de Chrétien, juge au tribunal révolutionnaire.

Si l'on ne rencontrait pas les tape-durs, on se croisait inévitablement avec la charrette mortuaire ou bien avec la voiture du rapporteur qui la précédait et qui était montée par une sorte de bête brute, que l'on a vue pendant dix-huit mois vomir en se retournant des imprécations atroces sur les condamnés. On conçoit que la pluralité des Parisiens se contristât d'un tel spectacle et que le caractère français, réputé sémillant, badin et frivole, en reçût un contre-coup momentané.

Le gouvernement (cela un gouvernement!) ne faisait aucun frais pour égayer la population, il laissait ce soin aux hommes de la rue, aux saltimbanques, aux diseurs de bonne aventure, à ceux qui cassent des noyaux de pêche avec leur derrière, à tous les Galimafrés du pont-Neuf et de la place Germain-l'Auxerrois. De fait, jamais les histrions n'eurent plus d'agrément que sous la terreur; on les laissait danser, jongler, jouer de la trompette, exhiber des phénomènes, prendre des bains de plomb bouillant. Ils étaient heureux, et jamais on ne les paya en assignats.

Il y avait aussi affluence de boutiquières, essaim charmant qui remplissait les boulevards. Elles portaient des jupons rayés et ces grands bonnets ronds qu'on nommait des bonnets à la désespérée. Le procureur de la commune en avait fait ses espionnes de prédilection; elles grimpaient aux voitures, elles forçaient les portes des maisons, elles entraient partout, malgré les valets et malgré les maîtres, même quand on était à table.

Un fameux débitant de tisane au citron se tenait à la place de Grève. Sa fontaine placée à poste fixe était inépuisable, un porteur d'eau le remplissait d'heure en heure. « Le majestueux fontainier, lisons-nous dans un ouvrage du temps, attirait tous les regards par son brillant costume; de larges galons d'or sur toutes les coutures de sa veste écarlate en augmentaient l'éclat; et quand, d'un agile poignet, il tournait d'un même coup trois robinets, pour servir sept à huit buveurs à la fois, le bruissement des grelots qui pendaient à ses manches et qu'il secouait glorieusement en essuyant ses gobelets, s'entendait jusqu'au Pont-au-Change. Les jeunes filles se miraient en souriant dans la glace de son casque dont les diamants multipliaient le soleil. » Tout porte à croire que ce fontainier fut le premier marchand de coco de Paris.

Le café des Comédiens était situé dans la rue des Boucheries-Saint-Germain, la deuxième maison dans cette rue. C'était là que se contractaient les engagements pendant la quinzaine de Pâques. « Vous voyez, dit Prudhomme, sur la porte du café et sur les bornes voisines, des empereurs sans empires, des reines sans royaumes et souvent sans souliers; c'est une espèce de foire où les directeurs se promènent et marchandent pour avoir au plus bas prix. Une reine étique ne veut pas se donner à moins de deux cents francs par mois; un empereur desséché demande trois cents livres.

Pour les théâtres eux-mêmes, jamais ils n'avaient été moins suivis. Vainement se faisaient-ils aussi horribles

et aussi extrêmes que les événements, la foule ne s'y rendait qu'avec répugnance et comme elle se serait rendue dans un club où il aurait fallu payer sa place. C'est que rien n'était moins gai que les pièces allusives de Loaisel-Tréogate, de Sylvain Maréchal, d'Aristide Valcour et même du citoyen Laya, si courageuses que fussent celles-ci; mais le moyen d'amuser avec des héros appelés Durricrânes et Nosophage, comme dans l'Ami des lois; le moyen de rire à gorge déployée en voyant le roi d'Angleterre, le pape et Catherine de Russie se jeter couronnes et tiare à la tête, et se colleter pour dévorer un morceau de biscuit, comme dans le Jugement dernier des rois! Passe encore pour la Sapho de la citoyenne Delthéis Pipelet, devenue plus tard princesse de Salm!

Puis, les acteurs avaient fini par trop s'identifier avec leurs rôles. On sait combien d'acteurs ont pris part au grand drame politique : Dugazon, le spirituel valet du Théâtre-Français, valet qui ne voulait pas de maître; Trial, le confident de Robespierre, Narcisse d'un autre Néron; Collot d'Herbois, dont l'espérance était de faire tomber toutes les têtes dont les bouches l'avaient sifflé; Dorfeuille et Grammont, deux cabotins infimes; Fusil, Bordier et plusieurs autres. Aussi les comédiens ne faisaient-ils pas plus rire que les pièces. Cependant on se serait bien encore laissé aller de temps en temps, mais par malheur il arrivait quelquefois que les représentations étaient troublées par les actes arbitraires de l'inspecteur Marine, membre de la commune et administrateur de police, qui ouvrait les loges et en faisait sortir des femmes honnêtes à grands coups de pied. Ce qui nuisait considérablement à l'illusion et à l'optique théâtrale.

Voyez-vous, il faut tâcher d'oublier le théâtre de la terreur. Cela a pu être pittoresque, mais cela a été barbare, déclamateur, bourbeux. Pigault-Lebrun, qui a cru faire le farceur en mettant en scène des dragons et des bénédictines, n'a été que choquant et brutal. Je lui préfère de beaucoup le cousin Jacques, qui rimait des opéras-

comiques sans sel ni raison, c'est vrai, mais où l'on ne voyait au moins que de braves paysans aux grosses joues et de petites filles en bavolets qui s'évertuaient à chanter : *Gnia pas d'mal à ça, Colinette, gnia pas de mal à ça!* La terreur a encore été bien heureuse de trouver madame Saint-Aubin pour lui faire remplir ces rôles d'innocente et de cueilleuse de noisettes.

Et d'ailleurs, les beaux-arts, les belles-lettres, les belles peintures, qui est-ce qui s'en occupait, je vous le demande! Etait-ce David, dont j'ai prononcé le nom tout à l'heure, ce David qui avait dessiné et fait élever sur le carré du Pont-Neuf des polichinelles de bois à la place de la statue de Henri IV, le seul monarque qui eût rêvé pour son peuple le droit à la poule au pot? Etaient-ce M. de Fontones et M. Joubert, occupés à courir le guilledou dans la rue du Fouarc et dans la rue de la Bucherie, et recherchant tous deux l'amitié de Rétif de la Bretonne? Etait-ce Népomucène Lemercier qui ciselait ses *Quatre métamorphoses,* ou le jeune et bouclé M. de Jouy, qui mettait la dernière main à sa *Galerie* féminine, si heureusement disparue de la librairie à présent.

Laissez donc! La préoccupation de la France avait bien d'autres objets en but, plus actuels et plus horripilants. Autrefois, ce qui occupait Paris à son réveil, c'était un pont-neuf, une *turlutaine,* les amours de Sophie Arnould, le dernier apologue oriental inséré dans le *Mercure,* une façon de corsage ou une couleur de rubans. Mais, alors, qu'est-ce qui faisait, dès le point du jour, sauter les Parisiens hors de leur lit? C'était le tambour, c'était le tocsin, c'était le canon. Le soir, au café, entre un verre d'eau sucrée et une partie de dames, on se demandait : « Qui a-t-on guillotiné aujourd'hui? » ou : « Qui guillotinera-t-on demain? »

On n'osait plus faire de journaux, car chacun savait trop ce qu'il en coûtait. On n'osait plus afficher de placards, depuis qu'Olympe de Gouges avait payé les siens de la mort On n'osait plus prendre la parole à la tribune,

de crainte d'être assommé séance tenante par le boucher Legendre, le même qui voulait que l'on coupât le corps de Louis XVI en quatre-vingt-trois morceaux et qu'on l'envoyât ainsi aux quatre-vingt-trois départements.

— Paris n'était pas un site agréable, on doit en convenir. Le duc de Brancas avait eu raison de le quitter, en sabots et blouse bleue, chassant devant lui un troupeau de deux cents moutons. Ce n'était plus cette *ville de fumée* apostrophée par Rousseau, c'était la ville des fous, des pillards et des assassins.

Bien en avait pris aux hommes intelligents de fuir cette succursale de l'enfer; bien en avait pris à l'abbé Maury et à Choiseul-Gouffier : le premier devait y gagner son chapeau de cardinal, et le second se faisait empereur de toutes les Russies, sous le nom de Paul Ier. Quant à ceux qui n'avaient pas le temps de fuir, ils étaient mangés par les loups comme Pétion, ou ils expiraient comme Condorcet, dans les horreurs de la faim.

Mais la faim, elle était aussi dans Paris! elle menaçait, elle grandissait. On attendait cinq ou six heures à la porte des boulangers, et c'est de là que datent le nom de *queues* donné aux rassemblements. Des placards émanés de la Montagne proposaient un carême patriotique, afin de laisser aux animaux le temps de renouveler leur espèce. La Montagne plaisantait, la Montagne était gaie.

— Qu'est-ce que la génération actuelle devant l'immensité des siècles à venir? répétaient sans cesse les tyrans.

C'est également de cette époque que se propagea dans d'effrayantes proportions l'amour des pauvres pour l'eau-de-vie, ce poison doré auquel eût succombé Mithridate, et qui tue chaque jour la France en détail. Pour beaucoup de malheureux, l'eau-de-vie était une nourriture presque exclusive.

La disette et l'échafaud! C'était bien. L'ange exterminateur n'aurait pas été plus expéditif. Son morceau de pain dévoré en quatre bouchées, le peuple allait faire en-

suite la digestion sur la place de la Révolution, qu'il appelait aussi le *théâtre de la guillotine*, seul théâtre qui ne désemplît jamais. Déjà l'on parlait d'établir un puisard en pierre sous l'instrument de mort, et d'y ménager des couloirs pour le sang humain. Déjà l'architecte avait tracé le plan de cette bâtisse...

Cette fois donc, ils devaient être satisfaits, ceux qui aiment la vie mouvementée et remplie. Pas un jour ne se passait sans apporter sa dose de monstruosités. Leur existence ne s'en allait plus en langueur, comme autrefois. Voilà le bénéfice des révolutions, c'est qu'elles nous débarrassent totalement des *blasés*, des gens qui s'ennuient; car la famine et la guillotine ont de quoi déconcerter les plus oisifs. Qui bâille devant un fer levé?

Cependant, dix-huit mois encore d'un tel régime, et je ne jurerais pas que la satiété ne s'y fût mise.

Voilà, à traits rapides, ce qu'était Paris sous la terreur, ce qu'il n'avait jamais encore été, ce qu'il ne sera jamais plus. Aucun peuple n'offre en un si court espace de temps un tel débordement de crimes et de criminels. Je n'ai dû adoucir aucune teinte. L'heure présente est surtout l'heure de la vérité.

VI

Il faisait nuit. Deux touffes de fleurs embaumaient la chambre à coucher de Robespierre; les croisées étaient restées ouvertes à cause de la chaleur. Aucun luxe ne régnait dans l'ameublement, mais les rideaux de lit étaient d'une finesse et d'une blancheur remarquables.

Une heure sonnait aux horloges de Paris, sentinelles d'airain échangeant leur cri de vigilance, lorsque le dictateur entra dans son antre à tenture de lin.

Il se jeta sur une chaise, comme un homme harassé par un labeur pénible.

— Allons, je n'ai pas perdu ma journée! dit-il.

Pauvre empereur romain! aurais-tu prononcé semblable phrase, si tu avais pu prévoir ce qu'en ferait ce charlatan!

Soudain Robespierre se leva, par un de ces mouvements nerveux qui lui étaient familiers.

— Toujours les fenêtres ouvertes! s'écria-t-il; j'avais pourtant bien recommandé qu'on les fermât à la tombée de la nuit. Quelle imprudence! On pourrait s'introduire ici dans de mauvais desseins, et ma police n'a pas toujours l'œil sur moi.

Il se pencha au dehors.

— Comme la rue est tranquille! comme la ville tout entière dort d'un sommeil profond! C'est mon ouvrage, cependant. On n'entend plus comme autrefois, dans les maisons, le bruit insolent de l'orgie, les rires, le *tintin* des verres. Tout se tait. On dirait un silence de mort...

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un sourire. Robespierre applaudissait à son esprit. Il ferma les fenêtres et fit quelques pas dans sa chambre.

Le parquet rendait de petites plaintes sous l'escarpin qui le pressait.

Robespierre compta longtemps sur ses doigts. J'ignore quelle addition infernale il poursuivait.

Ensuite, il alla sentir les fleurs.

Mais son front s'assombrissait sous des réflexions sinistres.

Et tout en effeuillant une rose, il murmurait :

— Oui, j'ai beau m'efforcer à broyer la réaction, j'ai beau répandre du sang comme un fleuve débordé répand ses eaux, je n'ai d'autre récompense à attendre que la mort. Il y a des gens qui mangeraient mon cœur. Moi, l'homme de bien, moi, le sauveur de la France, moi, le protecteur de tous les arts et de toutes les vertus, je serai probablement assassiné par quelque misérable!

Telles étaient les idées qui l'opprimaient invariable

ment chaque soir, lorsqu'il se retrouvait seul avec lui-même, la plus terrible compagnie qu'il pût souhaiter.

— Couchons-nous, dit-il, peut-être pourrai-je dormir aujourd'hui.

Il quitta son célèbre habit vert qui allait être prochainement remplacé par un habit à la polonaise que David s'occupait à lui dessiner.

Puis, allant se placer devant sa glace, il ajouta :

— Heureusement, la nation jugera mes œuvres quand je ne serai plus; et cette espérance me console. Plus tard on reconnaîtra la douceur de mes instincts et la générosité de mes sentiments. Alors les Français me dresseront des statues ainsi qu'à ce Vincent de Paule qu'ils ont la faiblesse d'aimer parce qu'il a ouvert des asiles aux enfants délaissés, comme si je n'avais pas fait bien davantage! Certes, on réfléchira un jour, l'historien consciencieux pèsera les noms des bienfaiteurs de l'humanité; on s'inclinera devant ma gloire, et les jeunes filles chanteront des cantiques à ma louange, tandis que leurs mères couronneront mon buste de fleurs. Qui sait si les bonnes gens n'iront pas jusqu'à vouloir ma canonisation!

En devisant de la sorte, Robespierre mettait un bonnet de nuit à fontange.

— Pourquoi donc, dit-il tout à coup, ai-je sans cesse le souvenir de cette lettre de tantôt, de cette lettre remplie de folles menaces? *J'ai attendu, j'attends encore que le peuple te traîne au supplice.* L'auteur s'est bien gardé de se nommer. Ah! je l'aurais forcé à se faire la barbe dans un plat de ma façon. Que disait-il donc encore? *Si mon espoir est vain, cette main percera ton cœur.* Le fou!

Une seule lumière brûlait sur la cheminée, éclairant dans la glace le corps maigre et à demi nu de Robespierre.

La peinture ne descend pas assez dans les intimités de l'existence. Certainement un homme qui sort sa cravate et qui se couche n'a rien d'extraordinaire en lui. Mais, appelez cet homme du nom de Robespierre, et l'in-

térêt se hausse immédiatement. Il y a une autre histoire de France à traduire sur la toile et sur le papier, c'est l'histoire de France *à côté*. Un des tableaux de Versailles, que je préfère, c'est *madame la comtesse Dubarry prenant son chocolat*. Il n'y a qu'elle seule qui déjeune dans l'histoire.

Robespierre se déshabillait.

— A l'heure qu'il est, pensait-il, mon envoyé secret doit être auprès de la fille de Louis XVI. Comment aura-t-elle accueilli mon indirecte demande en mariage? Plusieurs fois mon portrait a dû être mis sous ses yeux. Espérons...

Il se rapprocha de la glace et donna un air de coquetterie à sa coiffure nocturne.

Après quoi, il prit la lumière et regarda soigneusement sous son lit.

Il ne vit personne, et après un dernier tour dans sa chambre, il se décida enfin à se coucher.

— Je suis bien bon de m'inquiéter d'un tel chiffon. Cette main percera ton cœur... Tu crois donc qu'il est facile de parvenir jusqu'à moi, vil suppôt du royalisme! Il épie l'instant, dit-il, il cherche ma poitrine...

Robespierre se retournait.

— Qu'est-ce donc qui me gêne ainsi?

Et en s'écriant :

— Serait-ce la feuille de rose du Sybarite?

Il chercha, et ce qu'il trouva, c'était une liste de proscription.

Délicatement il la posa sur sa table de lit.

— J'ai tort de m'occuper de cette lettre. Mais c'est plus fort que ma volonté. Tous les jours je suis avec toi; je te vois tous les jours... C'est singulier!

Robespierre s'endormait.

Sa parole devenait de plus en plus lente.

Ses yeux se fermaient et s'ouvraient.

Il balbutiait :

— *Vis encore... quelques jours... pour penser à moi... dors pour penser à moi...*

Tout à coup il lui sembla que ses rideaux s'écartaient et qu'un homme s'accoudait lentement sur le bois de son lit.

Robespierre allait crier.

Mais une lame de couteau jeta son éclair dans la chambre!

Le dictateur rengaîna dans sa gorge l'appel qu'il allait invoquer et devint plus pâle que ses draps.

— Malheureux! prononça-t-il d'une voix haletante, ne comprends-tu pas que tu joues ta vie en menaçant la mienne?... — Ma vie? répondit l'homme au poignard qui portait un masque à la figure; j'en ai horreur autant que la tienne. Ma vie n'a de force que pour la haine, à présent. Et de tous ceux que je hais, Robespierre, tu es le plus cruel et le plus coupable. Tu as trompé toutes mes convictions et toutes mes croyances, du jour où je me suis aperçu que tu te faisais de la cruauté un piédestal pour dominer la foule et l'asservir. Si je voulais énumérer tes trahisons et tes crimes, ce serait trop long. On n'ôte pas les dents à une vipère, on l'écrase. C'est pourquoi je suis venu t'écraser. — Me tuer! exclama Robespierre; qui donc es-tu pour me parler ainsi? — Je suis l'auteur de la lettre anonyme que tu as reçue ce matin. — Toi!

Robespierre se dressa sur son séant.

Mais du tranchant de son couteau l'homme masqué coupa le cordon de sonnette qui pendait au chevet.

— Tu me hais donc bien? murmura Robespierre. — Je te méprise. — Qui te dit que l'on n'a pas trompé ta religion? On nous calomnie tant, nous autres! — On ne vous calomnie pas, on vous dévoile. — Ton aveuglement m'épouvante. — Ce n'est pas vrai. Rien ne t'épouvante ici, rien, que ce couteau.

Robespierre tremblait.

— Que veux-tu? disait-il; parle, tout ce que tu exigeras de moi te sera accordé.

L'homme masqué réfléchit.

— Tout? répéta-t-il.

Robespierre fit un signe d'assentiment.

— Donne-moi la clef de ton secrétaire. — La clef?... — Oui. Elle est sous votre oreiller. — La voilà. — Maintenant où sont tes blancs seings? — Le premier tiroir à droite.

L'homme se conforma à ces indications.

— Bien! dit-il en enfouissant dans sa poitrine un papier signé.

Robespierre se mourait.

— As-tu fini? demanda-t-il. — Fini! répéta l'autre; oui, peut-être devrais-je en finir maintenant, car l'occasion est belle, et je ne la retrouverai pas sans doute de longtemps...

Il restait indécis, à deux pas de la couche, balançant son couteau.

— Finir, disait cet inconnu; serait-ce bien fini? Toi mort ne restera-t-il pas ton infâme sequelle? Qu'es-tu par toi-même? un intrigant secondaire. Ce n'est qu'entouré de Lebon, de Carrier ou de Fouquier-Tinville que tu apparais comme un géant. Tu résumes. Tu es responsable. Mais que veux-tu personnellement? Vaux-tu ce coup de couteau, dis?

Et le couteau lui effleurait la chair.

— Grâce! murmurait Robespierre.

L'inconnu s'arrêta, et, avec un suprême dégoût :

— Non, tu ne le vaux pas. D'ailleurs, je ne veux pas dérober au bourreau une tête si chère! Tu appartiens à la justice de la France, tu ne m'appartiens pas!

Mais le tyran ne l'entendait plus.

Il s'était évanoui en voyant la pointe de l'acier vaciller à deux pouces de sa poitrine.

L'homme masqué reprit :

— Et puis, si tu mourais, ta signature n'aurait plus le pouvoir que j'en attends. Vis donc, Robespierre, *vis pour penser à moi... dors pour rêver à moi!...*

Terminant par ces derniers mots de sa lettre, il ouvrit une croisée et s'élança dans la rue, en s'accrochant

aux gonds des volets et aux tuyaux des gouttières.

A peine avait-il fait dix pas sur le pavé qu'il se trouva face à face avec un individu qui paraissait l'attendre.

Cet individu était François Soleil.

— J'ai tenu ma promesse! lui dit l'homme masqué en tirant de sa poitrine un papier qu'il lui remit — Merci, dit François Soleil.

VII.

Comme l'avare Achéron, la terreur ne lâchait pas facilement sa proie. Mais la signature de Robespierre était un talisman devant lequel s'ouvraient ou se fermaient toutes portes. Sœur Elisabeth-des-Anges fut donc rendue à la liberté.

La pauvre femme ne pouvait croire à tant de bonheur. Il fallut que François Soleil l'entraînât hors de la prison, car c'était lui qui était venu la chercher au point du jour.

Elle avait tant souffert depuis quelque temps que ses pieds pouvaient à peine la supporter.

— Appuyez-vous sur moi, lui disait Soleil en examinant sur son visage les traces laissées par l'âge et par la pénitence, et en cherchant à retrouver quelque chose de la danseuse d'autrefois sous la carmélite d'aujourd'hui.

Mais il hocha la tête, et il pensa :

— Elle est bien changée, la Clarendon; elle a bien vieilli, la repentante.

Elle, de son côté, attachait ses yeux tremblotants sur cet homme, et elle avait un vague souvenir de sa physionomie.

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-elle enfin. — Un ami, répondit-il.

Le son de cette voix troubla la sœur Elisabeth.

Elle s'arrêta.

— Qu'avez-vous? dit François Soleil, inquiété. — O mon Dieu! mon Dieu! c'est bien étrange! murmura-t-elle en passant sa main sur son front et sur ses yeux.

Soleil devina.

— Marchons, ma sœur, marchons.

Il essayait de cacher une partie de ses traits avec son mouchoir.

Mais elle le regardait toujours.

Et tout son corps avait le frisson.

— Ma sœur, le temps nous presse, marchons, je vous en conjure. — Oh! je vous reconnais! disait-elle d'une voix sourde, je vous reconnais! — Venez! — Vous êtes ce serviteur du duc que j'ai vu autrefois, du temps de mon infamie.

Il hâtait le pas.

— Non, dit-elle, je n'irai pas plus loin, je ne veux pas vous suivre. — Ma sœur... — Non! — Au nom du ciel, venez! — Qui vous envoie? — Votre fille. — Ma fille! Vous connaissez ma fille? Vous!...

Soleil détournait la tête.

— Oh! je fais un mauvais rêve, sans doute, prononçait-elle. — C'est vers elle que je vous mène. — Dites-vous vrai? — Je le jure!

Sœur Elisabeth-des-Anges se tut et se laissa guider. La matinée était sans soleil; on rencontrait peu de monde dans les rues.

Quand ils furent à la hauteur du Pont-Neuf, un homme dont l'impatience se trahissait par des regards chercheurs quitta le parapet où il était appuyé, et s'avança vers eux. C'était le duc de Noyal Treffléan qui attendait la carmélite pour la conduire chez Trois-Mai, ainsi qu'il le lui avait promis la veille.

D'abord, sœur Elisabeth ne le vit pas s'avancer. Ce ne fut que sur un salut de François Soleil qu'elle leva la tête.

— Quel est ce vieillard? demanda-t-elle.

Le duc la regarda à son tour.

Ce fut un moment de silence.

Elle était immobile.

Mais bientôt ses yeux s'agrandirent, sa bouche s'ouvrit, elle étendit les mains au-devant d'elle, et elle poussa nn cri d'effroi.

François Soleil la soutint.

— Qu'a-t-elle donc? fit le duc étonné. — Elle vous a reconnu. — Ce n'est que cela? — Dame! il paraît que cela suffit pour la faire évanouir, et puis, vous vous montrez tout d'un coup, sans dire gare. — Il fallait la prévenir, répliqua le duc avec humeur. — Est-ce que j'ai eu le temps? Ces religieuses sont si impressionnables! un rien les fait palpiter. J'ai vu le moment où elle ne voulait plus me suivre, après m'avoir reconnu, moi aussi.— Attends, la voilà qui revient à elle...

Effectivement, sœur Elisabeth-des-Anges rouvrait les yeux. Mais ses yeux étaient hagards.

— Laissez-moi! disait-elle d'une voix affaiblie; laissez-moi! — Votre fille vous attend! lui soufflait François Soleil. — Lui! c'est lui! il revient me prendre, et cette fois pour toujours! — Elle extravague, dit le duc. — Essayez de marcher, ma sœur; encore quelques pas seulement; et, vous allez revoir votre fille; votre fille, entendez-vous? — Ma fille?... — Oui.

Deux larmes parurent aux paupières de la pauvre femme.

Mais en se voyant entre ces deux hommes, toute son horreur lui revint.

— Monsieur, dit-elle en s'adressant à Soleil, car elle n'osait envisager le duc de Noyal-Treffléan; monsieur, si vous êtes humain, si vous avez quelque pitié, oh! faites-moi ramener en prison.

Le duc haussa les épaules.

— Monsieur! je vous en prie... ramenez-moi! ramenez-moi!... — Mais, votre fille? — Ma fille priera pour sa mère. — Dépêchons, dit le duc, voilà des curieux qui s'attroupent.

Il saisit le bras de la religieuse.

Elle tressaillit comme sous la morsure grésillante d'un fer rouge.

— Allons, madame... — Grâce! balbutia-t-elle. — C'est à l'entrée de la rue, là; un peu de courage. — Je ne puis...

C'était navrant à voir, cette femme suppliante, éplorée, et pour ainsi dire traînée par ces deux individus. Soleil lui-même se sentait affecté désagréablement, et il fronçait le sourcil, ce qui était sa manière d'exprimer sa sensibilité.

Le duc, lui, n'éprouvait que de l'embarras et de l'impatience. Il avait promis à Trois-Mai de lui ramener sa mère, et il voulait tenir sa parole, car c'était à ce prix que son amour devait lui appartenir.

Il pressait donc la carmélite, il la suppliait, mais chacune de ses paroles lui tenaillait le cœur; et chaque fois que son bras la touchait, elle sentait la vie se retirer d'elle.

— Comment faire? se demandait-il.

Soleil était hésitant.

Enfin, le duc se décida.

Il saisit tout à coup la religieuse dans ses bras, et l'emportant comme une proie, il prit son élan vers la rue de Thionville.

La Clarendon ne jeta même pas un cri.

Sa figure, d'un blanc de linceul, flottait, abandonnée, sur l'épaule du duc...

Il précipita sa course.

Il arriva devant la maison habitée par Trois-Mai et par madame de Perverie.

La porte était fermée.

Sous sa main robuste, le marteau résonna plusieurs fois.

— Ma fille! ma fille! appela-t-il.

Trois-Mai descendit, rapide, émue.

— Voici ta mère! exclama le duc dont la figure res-

plendissait de joie; ta mère est libre! — Ma mère!

La jeune fille regarda... et un cri déchirant sortit de ses entrailles.

A son tour, le duc de Noyal-Treffléan jeta les yeux sur la Clarendon.

Ses bras se détendirent.

Il ne tenait plus qu'un cadavre.

La révolution causée en elle par l'aspect imprévu de l'auteur de tous ses maux avait déterminé la mort de sœur Elisabeth-des-Anges.

VIII

Emile ne demeura pas longtemps sous les ordres de Robespierre. Trois-Mai et la marquise de Perverie restées seules et sans ressources avaient besoin d'un appui. Emile était reconnaissant : il se souvint que la première lui avait donné son cœur et que la seconde lui avait ouvert sa maison. Il crut qu'il était de son devoir de leur vouer son existence, au moins pendant les jours orageux que la France traversait.

Ces trois personnes vécurent donc réunies dans une ombre silencieuse. La mort de sœur Elisabeth avait répandu sur elles un voile de tristesse qu'Emile ne cherchait pas à dissiper. Il comprenait cette douleur d'une fille pleurant sa mère, et, disons plus, il l'enviait. Oui, il est des douleurs qu'on envie. Lui n'avait pas de larmes à pleurer, il ne pouvait pas partager avec les autres.

La misère se glissait peu à peu dans cet humble intérieur. Emile s'épuisait en efforts pour empêcher ses invasions, ou pour la soustraire aux yeux des deux femmes. Il n'y réussissait guère que vis-à-vis de madame de Perverie, qui était restée grande dame sans le savoir et parce

que sa nature était telle. Pour Trois-Mai qui avait commencé la vie par la souffrance, pour Trois-Mai dont la splendeur n'avait été que passagère, elle comprenait davantage les embarras d'Emile, elle savait apprécier ses sacrifices.

Quelques bijoux furent vendus par elle, mais on n'osait pas trop se défaire de ses bijoux dans la crainte d'être dénoncé comme aristocrate. Bien des fois l'inquiétude du lendemain se peignit sur le visage du jeune homme. Seul, il eût affronté stoïquement la détresse, ainsi qu'il avait déjà eu maintes fois l'occasion de le faire. Mais entre ces deux anges de beauté et d'infortune, son rôle ne pouvait plus être le même. Il fallait qu'il triplât son imagination pour subvenir aux besoins de deux existences si chères.

Le duc de Noyal-Treffléan n'avait plus reparu depuis la catastrophe fatale qui avait mis à bas toutes ses espérances paternelles. Nulle part on ne l'avait vu. Trois-Mai d'ailleurs n'aurait pas eu assez de force pour supporter sa présence. Elle eût aimé son père à cause de sa mère, mais sa mère expirée ne lui laissait plus dans le cœur pour le duc qu'éloignement et ressentiment.

A défaut de Trois-Mai, Emile, malgré ses justes répugnances, pouvait du moins s'adresser à lui. C'est ce qu'il essaya de faire. Pour cela, il se mit à sa recherche, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à découvrir sa retraite nouvelle. Le duc de Noyal-Treffléan avait abandonné son district et cédé la petite maison proprette qu'il habitait pour s'en aller demeurer dans un taudis de la rue du Chevalier du Guet, une des rues les plus bourbeuses et les plus étroites de Paris.

— Est-ce la peur qui le fait se cacher dans ce trou à rats? demanda Emile; quel autre que moi s'aviserait de venir chercher ici le favori de Louis XV?

Le portier auquel il s'adressa pour demander le citoyen Noyal-Treffléan lui indiqua le quatrième étage avec une expression souveraine de dédain. C'était le plus mauvais appartement de la maison, qui en contenait cependant de bien mauvais.

Emile tâtonna longtemps dans l'escalier qui était sombre, puant, humide et sans rampe. Arrivé à une sorte de palier, sa main errante rencontra une patte de lièvre qu'il agita d'abord discrètement. Personne ne répondant, il sonna un peu plus fort. Enfin, un pas lourd et traînard se fit entendre, et, à travers une porte qui s'entre-bâilla, Emile aperçut un vague amas de linge qui ressemblait à une femme.

Il demanda :

— Le citoyen Noyal-Treffléan, s'il vous plaît?

La vieille femme le regarda sans comprendre ou plutôt sans entendre.

Elle était sourde.

— Vous demandez mademoiselle Sophie Arnould?murmura-t-elle; c'est ici, entrez.

Emile demeura stupéfait devant ce grand nom qui lui partait aux oreilles. Sophie Arnould dans ce grabat! Sophie Arnould rue du Chevalier du Guet! Ce ressouvenir galant dans cette auge à sans-culottes!

Il ne répondit rien, il ne sut que répondre.

La vieille grommela et referma sa porte.

Emile monta encore.

Cette fois, ce fut le citoyen Noyal-Treffléan lui-même qui vint lui ouvrir,dans le simple appareil d'un démocrate en carmagnole et en pantalon rayé rouge.

Il ne fut pas fâché de voir Emile, car il comprit qu'il venait lui parler de sa fille.

— Entrez, lui dit-il avec empressement.

Emile promena un regard triste sur l'ameublement plus que modeste de l'ancien duc : son espoir diminuait.

— Vous voyez,fit le citoyen Noyal-Treffléan,vous voyez l'état où m'a mis la révolution; il ne me reste plus que ce simple mobilier.

Ce début inquiéta notre héros.

— M'avez-vous deviné? dit-il avec mélancolie.—Oui. — Votre fille est pauvre.

Le duc fit un mouvement.

— Pauvre? Trois-Mai? — Elle n'a que moi pour soutien.

Mordu dans son affection et dans son amour-propre, le duc baissa la tête.

Ensuite il regarda Emile.

Sans doute il lui trouva l'air bon et digne, car, par un geste d'où la réflexion était probablement exclue, il lui frappa sur l'épaule en lui disant :

— Merci.

Ce geste émut Emile,car tout ce qui vient du cœur d'un débauché est précieux à recueillir.

— Pauvre! répéta le duc.

Et il répéta :

— Hélas! moi aussi, je suis pauvre.— Comment? M. le duc! — Je n'ai pas une obole; comme Bias, je porte maintenant ma fortune avec moi. — Serait-il possible?— C'est l'interrogation que je me pose souvent à moi-même, et la réalité me force toujours à répondre : Oui.—Vous, ruiné! — Absolument. — Mais cependant vos biens, vos maisons, vos châteaux? — Biens, châteaux et maisons ne m'appartiennent plus. — O ciel! — Ils sont passés à un autre propriétaire, dit le duc avec un soupir. — A qui donc? fit Emile. — A Soleil. — Mais par quel enchaînement de circonstances? — Oh! c'est bien simple, répondit M. de Noyal-Treffléan; Soleil avait promis de soustraire la Clarendon à l'échafaud; en revanche, j'avais promis à Soleil de lui abandonner toute ma fortune; Soleil a tenu sa promesse, j'ai dû tenir la mienne. — Ainsi, vous ne possédez rien? — Plus rien!

Emile demeura anéanti.

— Mais vous? demanda le duc. — Je n'ai ni emploi ni argent. — Diable de temps! murmura-t-il; de quel peuple cette république a-t-il donc fait le bonheur?

Emile allait partir, le cœur noir et désespéré, lorsque M. de Noyal-Treffléan lui dit :

— Un moment encore. Je ne veux pas que le souvenir de ma fille, misérable et sans pain, vienne m'assaillir

dans mes nuits sans sommeil. Je ferai pour elle tout ce qu'un père doit faire et peut faire. Revenez à quatre heures. — Ici! — Ici. Il y a une table d'hôte où quelques-unes de mes connaissances se rendent habituellement. Trouvez-vous-y, je vous invite.

Pour qu'Emile acceptât, il fallut que l'image de Trois-Mai se présentât bien vivement à son esprit.

— Je serai ici à quatre heures, dit-il.

Le duc de Noyal-Treffléan le reconduisit jusqu'au seuil de son réduit, avec l'importance et la solennité qu'il aurait mise à le reconduire sur le perron d'un de ses plus historiques manoirs.

Le duc avait dit vrai. Il n'avait plus en poche un maravédis. François Soleil l'avait inexorablement dépouillé, car François Soleil avait aussi ses représailles à exercer contre lui. De toutes les qualités humaines, le duc de Noyal-Treffléan n'en avait conservé qu'une seule, c'était la fidélité exacte et scrupuleuse à sa parole. Soleil le savait.

Ainsi que cela était convenu, Emile revint l'après-midi dans la rue du Chevalier du Guet. C'était au rez-de-chaussée que se tenait cette table d'hôte, si toutefois on peut accorder ce nom à une chambre d'une horrible simplicité et que décorait seul un buste en plâtre de Marat, épouvantablement ressemblant.

Vingt personnes au plus étaient assises autour d'une table couverte d'une nappe rousse. C'étaient de vieilles têtes aussi, comme celle du duc de Noyal-Treffléan, qui, en voyant entrer Emile, lui indiqua une place auprès de lui. Emile s'assit après avoir salué tout le monde. On se trouva un peu à l'étroit, par l'arrivée de ce nouveau convive.

— Approchez-vous davantage de mon côté, lui dit le duc; vous pourriez gêner M. Greuze.

M. Greuze était le voisin de droite de notre héros. Il était chargé de soixante et dix années, ce dont il ne s'effrayait pas plus qu'il ne fallait. Vieillard charmant, il conservait encore, sur sa physionomie franche et bonne, le sourire de tous ses tableaux.

Emile contempla avec une admiration mêlée de respect le peintre de la famille et de la nature. Puis il se demanda quelle était cette maison étrange où se donnaient rendez-vous ces réputations d'un autre temps : Greuze et Sophie Arnould.

Son étonnement redoubla encore lorsqu'il entendit en face de lui le dialogue suivant :

— Savez-vous quelque chose de nouveau, M. le marquis? — Du nouveau? répondit une sorte de petit squelette poudré; mais je bouche mes oreilles et je ferme mes yeux pour ne rien savoir de nouveau. Oh! quel horrible nouveau que le nouveau d'à présent! — Le fait est que celui qui serait arrivé il y a dix ans dans les coulisses de l'Opéra avec le bulletin d'une journée de ce temps-ci, aurait joliment épouvanté toutes nos dames!

C'était Sophie Arnould qui parlait.

Sa petite tête spirituelle avait encore gardé les étincelles de deux yeux adorables.

— M. de Condé est-il définitivement passé en Russie? demanda quelqu'un à M. de Noyal-Treffléan. — Pas encore, répondit celui-ci. — Pauvre duc! comme il doit regretter son château de Chantilly! — Mais, à propos, vous savez que madame Stéphanie de Bourbon donne en ce moment pour vivre des leçons d'écriture et d'orthographe. — Ah bah! — C'est la vérité pure. Voilà où nous en sommes tombés, messieurs! Une princesse du sang! une Bourbon-Conti!

Un silence suivit ces paroles.

Ce fut Sophie Arnould qui le rompit.

— Dites donc, Laujon, est-il vrai que ce pauvre Chamfort ait été exécuté? — Pas précisément, répondit le chansonnier, il s'est tailladé lui-même à coups de poignard dans sa prison, et il est mort simplement des suites de ses blessures. — Quel dommage, un si aimable jeune homme! Vous souvenez-vous, Laujon, des vers qu'il m'adressa?... Dorat n'eût pas fait mieux... Comment cela commençait-il donc?

Laujon sourit et fut assez galant pour se rappeler les vers de Chamfort :

De mille amants elle fait la folie;
Dans nos jardins c'est à qui la suivra,
Et quand on dit : Mon Dieu! qu'elle est jolie!
On est bien sûr que l'écho répondra.

Si pour son teint, Flore dans sa corbeille
Sut assortir ses bouquets précieux,
L'esprit a fait en faveur de l'oreille
Plus que sa main pour le charme des yeux.

— Assez! assez! murmura Sophie Arnould qui sentit une larme sous sa paupière à ce ressouvenir d'un si beau temps.

Pauvre femme! pauvres gens!

Car c'étaient tous les débris d'une cour volage et d'une époque de sourires, que la rue du Chevalier du Guet abritait en ce moment; c'étaient des barons, des vicomtes, des chevaliers, le reste fleuri du dix-huitième siècle. L'Opéra et le Parnasse avaient émigré de compagnie dans cet endroit hideux, et, tous les jours, à la même heure, ils venaient encore y parler ce langage harmonieux et coquet, dont le couperet de Sanson détachait chaque jour un trope ou deux avec une tête de poëte ou de grand seigneur. C'était toute la France amoureuse et glorieuse recélée dans un petit coin de Paris, un coin infâme, à l'ombre du buste de Marat. Le peintre de la Cruche cassée à côté de l'Ami du peuple! C'était l'esprit, le bel air, la grâce, qui cherchaient un dernier refuge pour s'y endormir doucement, mais qui ne voulaient pas quitter leur ville natale, si ensanglantée qu'elle fût. Tous les partis éteints ou disparus étaient représentés là. Il y avait même un abbé, oui, un abbé, ce qu'on appelait autrefois un petit-collet, cette chose remuante et brillante; et avec l'abbé il

y avait un *Mondor*, autre race qui s'était évanouie!

Là était ce bon vieux Laujon, un Anacréon, un Momus, comme on disait autrefois, Laujon qui dans les bons temps chantait le *Mai*, chantait *O gué!* chantait tout ce qui se boit ou s'embrasse. Laujon était là. Il ne chantait plus; cependant on avait voulu le faire chanter, et le gouvernement lui avait demandé je ne sais quoi, une cantate nationale. Vainement Laujon avait-il répondu : « Je n'ai plus de voix! » Il ne s'agissait pas de sa voix, il s'agissait de sa tête; c'est ce que ses amis essayèrent de lui faire comprendre. Il le comprit, et bien qu'enragé royaliste, il composa la cantate bon gré mal gré, et il l'envoya au gouvernement en écrivant malicieusement au bas de ses vers : *Par le citoyen Laujon, républicain* POUR LA VIE.

Le haut bout de la table, le bout important, était occupé par un couple âgé et silencieux : c'étaient les deux plus anciens pensionnaires de la maison; mais qu'ils étaient loin de leur beauté printanière, ces paisibles conjoints, placés à table ainsi qu'au milieu d'un Sahara! Figurez-vous deux grosses têtes bien épaisses, des yeux éraillés, des paupières couleur de flamme ardente, un trou arrondi sur le modèle d'une tonne. Ils se tenaient immobiles sur leur siége, ne levant leurs regards que sur les plats et les assiettes, mettant à plaisir en branle leurs lourdes mâchoires, portant aux verres une main exercée, aimant le sérieux autant que le silence, et l'eau-de-vie encore plus que le vin. C'étaient deux célébrités aussi, c'étaient M. et madame Ramponneau, de bachique mémoire.

Ramponneau, dont la gloire impérissable rayonne dans tous les cabarets de la Courtille! Ramponneau, que brûlaient d'examiner les ducs, les marquis et les princes; et qui, roi de son bruyant quartier, ne montrait la face de son auguste personne que par une excessive bonté d'âme! ce Ramponneau enfin, que deux seuls tours dans sa grande salle accablaient de *vivat!* Voltaire l'avait immortalisé

dans ses *Facéties* et Palissot l'avait chanté dans sa *Dunciade.*

Voilà les gens avec lesquels Emile se trouvait. Il n'avait ni assez d'yeux pour les voir, ni assez d'oreilles pour les entendre. Il croyait assister à une résurrection, tant un pareil assemblage de grandeurs et d'infortunes confondait son esprit. Comme le pays tout entier, au milieu des luttes intestines de la révolution, il avait complétement perdu la mémoire des gloires anciennes ou peut-être s'imaginait-il qu'elles avaient péri dans la tourmente. Maintenant, il revoyait le passé, le passé vieilli, dépouillé, traînant sa vieille épée, sa vieille dentelle au poignet; le passé n'ayant plus un liard pour s'acheter du rouge et du musc, dînant à la grâce de Dieu, cherchant sa mémoire et ne la retrouvant pas toujours, le passé qui ne veut pas mourir pourtant!

Laujon! Greuze! Ramponneau! Sophie Arnould! le chevalier! le vicomte et monsieur l'abbé! Tout ce monde de boudoirs et de couronnes de roses, attendant un maigre potage qui ne vient pas! Un bruit de madrigaux murmurés à l'oreille, qui se mêle à des paroles d'échafaud!

« Sonate, que me veux-tu? » disait Fontenelle; un vieux mot dont chaque écrivain a abusé. La révolution disait comme Fontenelle : « Comédie, art, littérature, rubans, amours et petits vers, que me voulez-vous? Que venez-vous faire ici? Voulez-vous bien vous sauver! » Et ils se sauvaient ou ils se cachaient. L'auteur de Figaro, proscrit, courait le monde; M. de Bernis allait mourir, M. Claris de Florian aussi; Marmontel attendait pour cela le 31 décembre 1799, exprès pour clore le siècle. Tous laissaient faire les hommes nouveaux et les gloires nouvelles, qui faisaient alors le bel ouvrage que vous savez. Ceux qui étaient restés à Paris, par courage, par curiosité ou par paresse, ceux-là étaient bien pauvres et mangeaient bien peu. L'Institut lui-même ne mangeait plus, car l'Institut était au diable! On était trop heureux de trouver une table d'hôte comme celle où j'ai conduit mon lecteur.

Cependant, tant est grande la conscience de la noblesse et de l'art, grande l'habitude de la distinction, que tous ces personnages renommés gardaient encore, gardaient toujours au sein de leur passager abaissement cette égalité de caractère qui est l'indice des races supérieures. Ils se traitaient mutuellement et se parlaient, comme s'ils eussent été à une table aristocratique, avec des valets derrière eux et des girandoles aveuglantes sortant de chaque panneau au bout d'un bras de bronze. Ils avaient les mêmes attentions et les mêmes raffinements de langage.

Emile n'en revenait pas.

Un autre spectacle plus curieux encore attendait Emile. C'était l'apparition de l'hôte, qui était en même temps le chef de cuisine. A son aspect, toute conversation cessa. Il était effrayant, cet hôte, il avait la chevelure en désordre, la barbe épaisse et longue, le geste brutal, la voix rude; il avait de gros yeux qui roulaient dans leur orbite comme des écureuils dans leur cage. C'était un sans-culotte de la plus belle venue, un bon patriote, enfin, comme le peuple appelle tous ceux qui sont laids, bêtes et robustes.

Il apportait du bouillon dans une vaste soupière, et il l'apportait même avec une certaine solennité malgré ses apparences démocratiques. Les convives déguisaient mal leur satisfaction à l'approche de cette manne fumante, et les époux Ramponneau essuyaient déjà leurs assiettes avec une méticuleuse gloutonnerie, lorsque tout à coup, en apercevant Emile, le chef de cuisine lâcha ensemble une exclamation de surprise et la soupière qu'il tenait.

Vicomtes, ducs, marquis, comédiennes et poëtes laissèrent voir une consternation profonde sur leur visage. Ramponneau poussa un gémissement.

— Ma foi! tant pis, dit l'hôte bourru; vous vous passerez de potage aujourd'hui, il n'en reste plus...

Et il alla poser sa main, large comme une éclanche, sur l'épaule du jeune homme qui avait déjà reconnu

en lui une de ses connaissances d'autrefois, son collègue chez madame de Perverie, le philosophe majordome Turpin.

Tous les deux échangèrent une poignée de main, mais ils durent remettre à plus tard leurs confidences, en présence des nécessités urgentes du service.

Pas de potage!

Le dix-huitième siècle était resté désappointé.

Et les nombreux regards en dessous lancés à Emile semblaient accuser sa malencontreuse venue à la table d'hôte de la rue du Chevalier du Guet.

— Voyons, citoyen Turpin, essaya de dire le duc de Noyal-Treffléan, es-tu bien sûr qu'il ne reste plus une goutte de bouillon au fond de ta cuisine? — Mais quand je vous dis, tas de nobles, que c'est tout! Est-ce que vous n'allez pas en mourir, pour un jour de privation? O les grands! les grands! toujours les mêmes! s'écria Turpin en élevant ses bras au ciel.

Puis il ajouta, d'un ton plus doux :

— Allons, vous vous rattraperez sur le bœuf...

Le dix-huitième siècle se calma.

Malgré les événements qui avaient assuré le triomphe de ses idées, Turpin était toujours resté le même, et ses efforts pour se hisser au pouvoir n'avaient amené aucun résultat sérieux. Jamais personne ne salua plus que lui avec enthousiasme l'avénement des grands principes constitutifs de la révolution; et peu s'en fallut que s'égalant à Jean-Jacques et à Voltaire, il ne se persuadât réellement que c'était lui qui l'avait faite.

Turpin était donc resté Gros-Jean comme devant; car il n'était ni assez intelligent ni assez stupide pour les masses. Pour se venger à la fois des gouvernants et des gouvernés, il avait inventé de tenir une table d'hôte à l'usage des aristocrates. De la sorte il satisfaisait ses doubles instincts, car il frayait avec les grands seigneurs au milieu desquels la moitié de sa vie s'était écoulée, et en même temps il les écrasait, il pesait sur eux de toute sa

faconde révolutionnaire. Il les appelait citoyens gros comme le bras; et dans ses forts jours de gaieté il leur disait *tu*. Puis il leur demandait de l'argent, ce qui est une vengeance facile il est vrai, mais enfin ce qui est une vengeance.

Pourtant, c'était un bon homme, ce Turpin. Dans le fond, il mentait à sa nature. Il n'aurait pas décapité un hanneton. Il faisait souffrir ses pensionnaires, mais il les aimait. Son plaisir, sa joie, son ivresse, étaient de leur faire peur, mais voilà tout; de les effrayer avec sa barbe, avec ses yeux, avec son coutelas, mais voilà tout. Il ne les aurait pas dénoncés pour une dictature. Il les respectait, il les admirait, et son âme saignait bien plus que la leur quand il ne pouvait pas leur donner du bouillon gras.

Quelquefois aussi Turpin ressentait des mouvements d'orgueil, en disant : « Ils ont besoin de moi; je suis leur providence, à ces fiers mortels, si vains de leurs aïeux! C'est moi qui les conserve quelques ans de plus à l'existence; je suis l'embaumeur de la postérité! »

Mais ses pensionnaires le connaissaient mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Ils savaient son bon cœur et ils excusaient ses faiblesses. Ah! si tous les républicains eussent ressemblé à Turpin le majordome! En sa présence cependant nul n'osait plus qualifier son voisin de marquis ou de duc. On se conformait aux usages familiers du temps.

M. de Noyal-Treffléan demandait au baron des Trois-Volets :

— Voulez-vous me faire passer du veau, citoyen?

Et Greuze s'adressant à Sophie Arnould :

— Un peu de vin, citoyenne, disait-il.

Car Marat les regardait tous, par ses yeux de plâtre!

Donc, les convives de Turpin durent se passer de soupe ce jour-là.

En revanche, l'ancien maître d'hôtel de madame la marquise de Perverie leur servit des viandes en abondance, ce qui réussit un peu à calmer le désespoir des

époux Ramponneau. Malgré cela, le dîner ne fut qu'un dîner de gargotte, mais qu'est-ce que pouvait être un dîner sous la terreur? Restait-il un seul dîneur à Paris? Non. Grimod de la Reynière parcourait les provinces, banquetait à Béziers chez sa tante, achalandait les charcutiers de Lyon et de Marseille; M. d'Aigrefeuille mangeait à la sourdine dans des caves, et Cambacérès n'avait pas encore faim.

Ne nous étonnons donc pas si la queue du dix-huitième siècle n'avait pas *son content*, comme disent les gens du peuple.

Le dîner se termina sans incident remarquable, sauf une harangue que crut devoir adresser le majordome Turpin aux assistants :

— *Jusques à quand*, s'écria-t-il, grands de la terre, abuserez-vous de ma patience?... — Oui, oui, murmura le duc de Noyal-Treffléan; donnez-moi du fromage, *citoyen.*

Le majordome le foudroya du regard.

— Il me faut de l'argent! dit-il en revenant à la rhéthorique usuelle des créanciers vulgaires; voilà trois mois que vous me payez en nouvelles de Coblentz, cela ne peut pas m'aller plus longtemps... Voyons, citoyen Greuze, quand est-ce que vous comptez me solder?

Greuze sourit et lui répondit :

— A la *sainte asperge*, ou à la *saint navet*, si vous aimez mieux. — Et vous, citoyen Laujon? — Moi? — Oui, vous; croyez-vous me payer avec des *faridondaine* ou des *faridondé?* — Eh mais! pourquoi pas? répondit le charmant vieillard, j'ai bien payé le gouvernement avec cela. — Le gouvernement! le gouvernement! grommela Turpin; cela le regarde; mais mon boucher n'échange pas des aloyaux contre des rimes. Quant à vous, mademoiselle...

C'était à Sophie Arnould qu'il s'adressait.

— Qu'est-ce que vous me direz à votre tour? lui demanda-t-il. — Que voulez-vous que je vous dise? répon-

dit-elle, je ne sais que chanter; désirez-vous un air d'*Armide?*

Turpin poussa un soupir désolé.

Il courut aux deux Ramponneau, qui dévoraient leurs miettes.

— Hé! leur cria-t-il dans l'oreille.

M. Ramponneau leva la tête.

— Qu'est-ce que vous demandez? balbutia-t-il. — De l'argent! hurla le majordome, joignant le geste à la parole.

M. Ramponneau demeura impassible.

— Mauvais... murmura-t-il; pas de soupe... mauvais... bien mauvais... — De l'argent! répéta Turpin sur la note la plus aiguë de la désespérance. — Merci, je n'en ai pas besoin, repartit l'ex-roi de la Courtille. — Citoyens, je serai obligé de fermer mon établissement! s'écria Turpin, exaspéré.

Emile le calma d'un regard.

Les convives se levèrent.

Puis chacun gagna le mur, les uns pour s'en aller, les autres pour remonter dans leur chambre. Greuze habitait un petit appartement au Louvre; Laujon avait une mansarde dans la rue Honoré; le reste, chevaliers et marquis, perchaient sur la branche du hasard. Il n'y avait que le duc de Noyal-Treffléan, Sophie Arnould et le couple Ramponneau qui occupassent la maison de la rue du Chevalier du Guet.

Le duc fut un des derniers à se retirer. Sa physionomie était sombre et exprimait un abattement général. Il s'approcha d'Emile et lui dit :

— Vous voyez, mon cher, quelles sont nos ressources ici; nous sommes tous logés à la même enseigne. Triste enseigne, n'est-ce pas? Vous êtes plus avancé que nous, puisque vous êtes lié avec notre hôte. Adieu donc.

Mais tout en disant adieu, il restait à la même place, et paraissait embarrassé.

Enfin il se décida à demander :

— Parlerez-vous de moi à ma fille? — Non, répondit Emile.

Le duc se tut un instant et regarda la terre.

— Au moins, reprit-il, accordez-moi un plaisir. — Lequel? — Trois-Mai doit sortir quelquefois; faites-moi savoir un jour... un soir... le lieu où je pourrai l'apercevoir de loin... sans l'accoster. — Et sans vous montrer surtout? — Sans me montrer. — Eh bien! Trois-Mai et madame de Perverie ont l'habitude de se promener tous les dimanches autour de l'île Saint-Louis. — Tous les dimanches? — Entre six et sept heures du soir, après leur dîner... quand elles dînent. — Seules? — C'est moi qui les accompagne.

Le duc de Noyal-Trefiléan remercia le jeune homme par un geste de tête et s'éloigna.

Seuls tous deux, Emile et Turpin se racontèrent mutuellement ce qui leur était avenu depuis leur séparation. Lorsque le premier arriva à la détresse de madame la marquise de Perverie, le brave majordome bondit sur son siége, et jura par tous ses grands dieux qu'il ne souffrirait pas que son ancienne maîtresse eût à gémir des rigueurs du temps.

— Je fermerais plutôt ma table d'hôte, s'écria-t-il, et je mettrais plutôt à la porte pour la recevoir tous ces gueux de ci-devants et d'artistes!

Aussi le fidèle serviteur se promit-il un vrai plaisir en allant le lendemain rue de Thionville porter le dîner de madame la marquise de Perverie.

— Justement j'ai conservé mon ancien costume de maître d'hôtel, le plus beau... le rouge... Je veux le mettre demain et je me ferai suivre par deux marmitons. — Ce sera bien aristocratique, dit Emile en souriant. — Bah! une fois n'est pas coutume; ni elle ni vous ne me dénoncerez, d'ailleurs; et puis, ajouta Turpin en enfonçant son bonnet rouge sur les yeux, je prendrai ma revanche sur mes nobles de ma table d'hôte!

IX

Où se dirigeait le duc de Noyal-Treffléan, en sortant de chez le majordome?

Il allait chez François Soleil.

Ce drôle n'avait pas reparu depuis une semaine, et, par son absence, il laissait le duc en proie à un ennui souverain.

François Soleil demeurait dans une des maisons de son ancien maître.

Lorsque celui-ci vint y frapper, un domestique ou *aide*, suivant la dénomination nouvelle adoptée par la susceptibilité républicaine, se présenta au guichet.

— Tiens, c'est la Brie, s'écria le duc de Noyal-Treffléan en reconnaissant un de ses anciens valets de chambre.

Le domestique ne parut pas charmé de cette familiarité rétrospective.

— Qu'est-ce que tu demandes? dit-il brutalement. — Ah! oui, pensa le duc, c'est vrai, *égalité, fraternité*...— Eh bien! citoyen? — Eh bien! je désire voir mon ancien intendant, le citoyen Soleil.—Je vais m'informer s'il peut te recevoir.

Et le domestique disparut, en laissant M. de Noyal-Treffléan à la porte.

Il reparut après cinq minutes.

— Le citoyen mon maître est à table, en compagnie, dit-il. — En compagnie? — Ou avec des dames, si tu comprends mieux. — Diable! il paraît que mons Soleil aime à s'étourdir sur les événements politiques, murmura le duc.

Il ajouta :

— C'est bien, je l'attendrai.

La Brie ne crut pas devoir lui refuser la porte; il l'introduisit dans une antichambre où il le laissa seul.

Un bruit de verres choqués et d'éclats de rire féminins arrivait de la salle à manger jusqu'aux oreilles du duc de Noyal-Treffléan.

Il se promenait de long en large.

D'abord, il avait trouvé sa situation plaisante.

Mais ensuite il la trouva impatiente.

— Si je m'invitais? se dit-il; c'est bien le moins que je puisse me permettre.

Les idées ne pesaient pas longtemps dans la balance du duc de Noyal-Treffléan. Sitôt conçu, un projet était aussitôt exécuté.

Il poussa donc d'un revers de main les battants de la salle à manger, et il entra.

Un tableau attrayant se présenta à sa vue.

Après le pauvre festin de la rue du Chevalier du Guet, cela constituait un contraste réellement curieux.

Sur un fauteuil exhaussé, dans l'attitude épanouie du *roi de la Fève* du célèbre tableau, François Soleil élevait au-dessus de sa tête une coupe d'or remplie d'un vin tumultueux. Autour de lui, groupés à une table débordant de mets et de flacons, des sans-culottes et des déesses se tenaient enlacés, en chantant l'amour et la guillotine, Cythère et Clamart. Gais comme ces ours ivres de raisin dont parle Chateaubriand, ils offraient sur leurs masques enflammés le resplendissement le plus complet du sensualisme. Leurs coudes étaient nus. La joie repousse les habits. Ils se gorgeaient de viandes dorées, et couvraient la table de taches de toutes couleurs en y imprimant leurs doigts que l'ivresse faisait trembler. Ainsi vautrés dans ce luxe, ils étaient presque beaux de cette terrible beauté qui mit le diable au corps de Rubens quand il peignit sa batailleuse Kermesse du Louvre. La nappe vivement éclairée fumait par-dessus les têtes et les bougies, comme un baquet d'eau où l'on a trempé un fer rouge.

Les femmes étaient de ces malheureuses qui sont de toutes les fêtes et de tous les crimes. Elles avaient la tête renversée sur les épaules de leurs voisins, et leurs lèvres trempaient machinalement au bord de tous les verres...

Le duc de Noyal-Treffléan regarda tout cela en silence pendant quelques secondes.

Beaucoup ne s'étaient pas aperçus de son entrée.

Il compta de l'œil les bouteilles vides, et les rapportant au nombre des convives, il avança la bouche avec mépris.

— De notre temps, c'était mieux, dit-il; le peuple a un mauvais estomac.

Soleil l'aperçut.

Il avait conservé plus de raison que les autres; il put se soulever sur son trône-fauteuil.

— Sois le bienvenu, citoyen, s'écria-t-il, tu nous vois en train de boire à l'affermissement de la république une et indivisible. Veux-tu trinquer avec nous?

Le duc avança son nez sur le verre le plus proche de lui.

— Pouah! vous vous soûlez comme des cuistres; c'est du vin de charretier, cela. Cherchez dans le troisième caveau de droite... les bouteilles appuyées contre le mur et renversées le goulot en terre... vous y trouverez un vin de Bordeaux que je n'ai pas eu le temps de finir...

Les terroristes ouvrirent des yeux rapetissés et des bouches agrandies.

François Soleil leur jeta une clef qu'il prit à sa ceinture.

— Oui, c'est cela, dit-il; allez chercher le bordeaux et laissez-moi seul un instant avec le citoyen qui a besoin de causer avec moi. C'est un agent secret de la Convention et un ami de Fouquier-Tinville. Allez!

Après dix minutes de bousculades, employées à l'évacuation de la salle, le duc de Noyal-Treffléan et François Soleil se trouvèrent libres.

Le duc s'assit et croisa ses jambes.

Il contempla son intendant qui égouttait tranquillement son verre et qui attendait.

— Je ne m'amuse pas, lui dit-il enfin. — Bah! répondit Soleil avec un air d'étonnement légèrement coupé d'ironie. — Je ne m'amuse pas! répéta le duc. — C'est singulier. Quoi! de me voir ici, à votre place, dans votre fauteuil, buvant votre vin et dépensant votre or, cela ne vous amuse pas? — Non. — Cela ne vous amuse pas de me voir moi en haut, et de vous voir vous en bas? — Non. — Vous êtes bien difficile! — Je veux autre chose. Tu m'as promis de l'agrément, et je n'ai pas d'agrément. — Ma foi, je suis au bout de mon rouleau.

Le duc le regarda fixement et sévèrement.

— Tu te calomnies, dit-il. — Non, répondit Soleil. — Cette fois pourtant ce n'est pas l'argent qui te manque; tu en as tout à ton aise, il me semble. — Croyez-vous? Je n'ai pas compté, répliqua l'intendant avec sang-froid.

Une telle impudence laissa le duc muet.

Après s'être donné à boire et avoir passé sa langue sur ses lèvres :

— Voyez-vous, continua François Soleil, vous n'êtes pas aujourd'hui dans votre assiette ordinaire. Je vous assure que vous vous amusez beaucoup. — Coquin, prends garde! — Appelez-moi citoyen, s'il vous plaît. — Je châtierai tes airs impertinents. — Oh! oh! s'écria Soleil avec un rire grossier; vous vous croyez encore chez vous, à ce qu'il paraît. Ce que c'est que l'habitude! Enfin, je vous excuse. Mais où en étais-je?

Le duc tordait un gobelet d'argent dans ses mains.

— Ah! je vous disais que vous vous amusiez beaucoup. C'est cela. Seulement vous vous amusez trop vite. Vous n'êtes pas assez ménager. J'en suis désolé pour vous. Avec la pauvreté que je vous avais faite, avec l'extrême dénûment où je vous avais plongé, vous aviez au moins pour trois mois de plaisir. Vous avez épuisé cela en six semaines. Que voulez-vous que je vous dise? Vous n'êtes pas raisonnable du tout. Laissez donc mon argenterie, et ne la tortillez pas si fort, vous allez me la gâter.

Le duc était stupéfait.

— Maintenant qu'attendez-vous de moi? Que je vous divertisse. Repassez un autre jour, le mois prochain. Jusque-là, eh bien! ennuyez-vous, cela vous paraîtra peut-être nouveau.

Soleil amena à lui une aile de volaille.

— En désirez-vous? demanda-t-il au duc; bah! ne faites pas de façons, si le cœur vous en dit.

M. de Noyal-Treffléan détourna la tête.

— Et après un moment de silence :

— Ainsi, je ne dois plus compter sur vous? ainsi vous m'abandonnez, et les bontés que j'eus pour vous sont aujourd'hui complétement bannies de votre mémoire?

François Soleil se leva sur son fauteuil.

Son regard vague acquit en ce moment une étincelante fixité.

—Qu'est-ce que vous avez dit? Que venez-vous de dire? Répétez donc un peu... — J'ai parlé de mes bienfaits.

Soleil eut un tel rire de rage que le duc de Noyal-Treffléan en fut effrayé.

— Ses bienfaits! s'écria Soleil avec un accent de raillerie avoisinant la démence; il parle de ses bienfaits! Oh! pendant vingt ans il m'a avili, il m'a tué l'âme, il a fait de moi un démon à son image; pendant vingt ans il m'a fermé tout bonheur et toute espérance, et il me parle de ses bienfaits! Oh! oh! oh!

Il frappait sur la table.

— Ses bienfaits! à lui! à moi! ses bontés! Ah! voyez-vous la belle vie qu'il m'a faite à côté de la sienne! Comme je suis heureux! comme je ne désire plus rien! comme j'ai l'air satisfait! Au fait, qu'est-ce que j'aurais été sans lui? un imbécile d'honnête homme; c'était bien la peine! Tout le monde m'aurait aimé et estimé; la belle avance! Tandis que, grâce à ses bienfaits, je vis seul et exécré, seul et maudit! Ses bienfaits! Son or! Mais je ne sais qui me retient de te le jeter à ta figure, ton or d'enfer!...

Les mains crispées de Soleil s'accrochaient aux flambeaux, aux couteaux, aux cristaux, à tout. Il délirait.

Le duc de Noyal-Treffléan était debout aussi.

— Je t'ai sauvé de la misère! lui cria-t-il.—Pour me vendre à la honte! — Je t'ai fait riche! — Oui, riche! voilà ton mot! tu m'as fait riche et tu m'as fait criminel et bas, tu m'as fait riche! — Soleil! — je me venge. Laissez-moi dire. — Niais, c'est de ta faiblesse et de ta débauche que tu te venges! — Mais vous ne savez donc pas tous les maux que vous m'avez fait souffrir? — Pourquoi le saurais-je — Vous ne savez donc pas toute la haine que vous avez tirée de mon cœur? — Non. — Vous ne savez donc pas que vous avez tué ma femme?

Soleil, le corps à demi couché sur la table, les yeux dardés, lui avait jeté ce mot arraché à ses entrailles...

— J'ai tué ta femme? moi! répéta le duc de Noyal-Treffléan. — Oui, ma femme! ma Christine! ma femme! — Allons donc! tu deviens fou! — Ah!vous n'en saviez rien! vous ne vous en doutiez pas seulement! vous ignoriez ce que chacun de vos plaisirs infâmes tuait de bonheur caché et de croyances pures! ce que vos vices, sur leur route, écrasaient de vertus. — Ta femme! tu étais marié! dit le duc ne revenant pas de son étonnement.

Quelque chose comme une larme parut au bord des paupières de François Soleil.

— Oui, répondit-il, j'étais marié; marié comme le sont les braves gens, et je croyais pouvoir partager ma vie en deux parts, de façon à en donner une à vous et l'autre à elle, la moitié à Dieu et l'autre moitié au diable; je me figurais cela.

Il pleurait vraiment.

— Je comptais sans vous. Le ciel m'a frappé dans ce que j'avais de plus cher. Votre ombre a passé sur mon bonheur, et mon bonheur s'est évanoui. Dès que votre nom a retenti dans ma maison conjugale, il n'y a eu place que pour les larmes et que pour la mort. Vous avez tué ma femme. O Christine! Christine! toi seule pouvais m'arracher à cette vie infernale! tu es morte, Christine! morte,

épouvantée par moi! morte en repoussant mon dernier baiser, en te couvrant la figure de tes mains pour ne pas me voir, morte sans oser me pardonner!

Il s'arrêta suffoqué.

Les cris lointains des terroristes montaient de la cave, où leur orgie se continuait, jusqu'à la salle à manger où sanglotait leur hôte.

Le duc de Noyal-Treffléan le regardait sangloter.

Accusé, flétri, haï par son complice, c'était le dernier coup!

Et cependant il demeurait impassible.

Il se roidissait contre une émotion qui n'eût été pour lui qu'un symptôme de décadence morale.

Confusément on entendait sortir de la cave :

Ah! ça ira! ça ira! ça ira!
Par la liberté tout s'établira!

— Vous voyez donc bien, reprit François Soleil, qu'il faut que je m'amuse après vous avoir tant amusé. Chacun son tour, c'est dans l'ordre. Moi je ne vous ai tué personne, au moins; tout au contraire, j'ai sauvé la mère de votre fille. Et il n'y avait que moi en France qui pût faire ce miracle. Laissez-moi donc tranquille, à présent; je me suis usé à ce métier, depuis le temps. Aujourd'hui je vous demande grâce. — Eh bien! encore un plaisir, Soleil, un seul. — Non, je n'en peux plus, mon cerveau est vide, je suis devenu une brute. — Toi! un homme qui a fait la révolution! — J'ai parcouru pour vous tous les cercles des sensations humaines. J'en suis revenu. Je ne pourrais donc que recommencer. Laissez-moi en repos. — Encore un plaisir et se sera le dernier. — Non. C'est assez. Voilà que vous devenez vieux; moi-même je ne suis plus jeune; restons-en là, croyez-moi, il est temps. — Un seul!...

Soleil avança sur lui et le regarda en croisant les bras.

— Oh! mais qu'avez-vous donc dans les veines! s'écria-t-il.

Le duc se mit à rire.

— Comment! continua Soleil, autour de vous tout s'écroule, tout meurt, et au milieu de cette désolation générale qui atteint même les vôtres, vous n'avez à la bouche que votre mot éternel : « Encore un plaisir! encore une émotion! » — Eh! réfléchis donc : je suis logique au moins, et toi tu ne l'es pas. Je vais jusqu'au bout, tandis que tu t'arrêtes à mi-chemin, mauvais serviteur! — Pourquoi ne serait-ce pas vous qui m'amuseriez à votre tour? Je vous donnerais pour cela les gages que vous me donniez autrefois. — Oh! oh! — Vous jugeriez par là de l'agrément que j'ai eu à votre service. — Tu déraisonnes, Soleil. — Dame! voilà tout ce que j'ai à vous proposer, je vous assure. — Allons! fais un effort.

François Soleil haussa les épaules et marcha vivement dans la chambre.

— Quel homme! s'écria-t-il; oh! quel homme!

Une idée lui vint tout à coup.

Et revenant :

— Eh bien! dit-il en montrant un visage teint des plus sataniques lueurs; eh bien! oui! je vous donnerai un dernier plaisir! — Ah! — Oui, je vous procurerai une dernière sensation! — Bravo! — Et vous en serez satisfait, je vous le jure! dit-il, les dents grinçantes. — Tu te réveilles enfin! — Mais après cela, ne me demandez plus rien, entendez-vous? — Rien! prononça le duc de Noyal-Treffléan. — Ce sera mon chef-d'œuvre et ce seront les colonnes d'Hercule de votre existence! Cela fait, j'abdique... — Oui, ajouta le duc en riant, et tu iras faire souche d'honnêtes gens, comme le valet de Turcaret. — Ah! cela est impossible! dit Soleil avec un soupir; je mourrai dans l'abîme où vous m'avez plongé... — A quand ton chef-d'œuvre? — Un mot de moi vous préviendra. — Il suffit, dit le duc de Noyal-Treffléan, en se dirigeant vers la porte.

François Soleil, abîmé dans sa tristesse, ne quitta pas sa place.

Au milieu de l'appartement, le duc s'arrêta et se frappa le front.

Il revint.

— Soleil! dit-il avec un peu d'embarras. — Quoi encore? — Prête-moi un louis. — Non. — Il ne me reste rien, absolument rien. — Tant pis pour vous. — Rien qu'un louis, répéta le duc. — Ah! vous êtes fatigant! s'écria Soleil en fouillant dans sa poche; tenez, voilà un écu de six livres, et laissez-moi!

Le duc prit l'écu en contraignant les mouvements de son courroux.

— Soleil, n'oublie pas ta promesse, dit-il sortant de l'appartement; songe à mon dernier plaisir!...

Trois jours après ce dialogue, l'ex-grand seigneur recevait un billet ainsi conçu :

« Trouvez-vous demain matin, à onze heures, rue de la Mortellerie, devant la maison n° 7, et suivez l'homme qui viendra vous y chercher. »

Nous allons voir quel fut le dernier plaisir procuré au duc de Noyal-Treffléan par François Soleil.

X.

Rue de la Mortellerie, sur le seuil du n° 7 (chiffre funèbre par sa configuration de potence), le duc de Noyal-Treffléan attendait avec une patience et un calme qui prouvaient jusqu'à quel point son fougueux caractère d'autrefois s'était modifié sous la pression d'une ruine complète. Il ressemblait à un bourgeois bénévole qui, ayant perdu sa clef, regarde au loin si le serrurier requis arrive à son secours.

Comme il faisait quelques pas vers le ruisseau, un chariot énorme surchargé de poutres faillit le broyer contre la muraille. Il fut presque tenté de croire que la surprise préparée par François Soleil consistait en ce danger d'une invention puérile.

— Ce Soleil est devenu inepte depuis qu'il est riche, pensa-t-il.

Il regarda avec soin au-dessus de son chef, pour s'assurer que nul pot de fleurs ne menaçait son existence.

Enfin ce prologue cessa.

Un homme, sorti de la maison n° 7, frappa brusquement sur l'épaule du duc.

— Es-tu celui que j'attends? demanda cet homme. — Je m'en doute, dit l'autre. — Alors, suis-moi.

M. de Noyal-Treffléan lui répondit par un geste gracieux qui signifiait : « Vous n'avez qu'à marcher devant. »

L'homme marcha, le duc suivit.

Ce nouveau compagnon était gros taillé du buste; ses mains, larges et velues comme des ventres d'araignées, restaient crochues au bout de ses bras pendants. Plantée sur un cou de veau, sa figure semblait béatement se confier à la garde de deux orgueilleux favoris. A en juger par la mine, ce devait être un drôle propre à tous les métiers, pourvu qu'il ne fussent pas trop honnêtes.

Il s'arrêta dans une maison de la rue des Arcis, maison avenante, que le comité de salut public avait dû purger certainement de plusieurs de ses locataires, rentiers tremblotants, convaincus d'appartenir à l'*aristocratie mercantile.*

— C'est au quatrième étage que tu vas faire ta prise d'habit, prononça le guide. — Ma prise d'habit? — Ne sais-tu pas ce que cela veut dire? — Je dois le savoir, va, monte, je te suivrai toujours.

Les frêles menuiseries de l'escalier gémirent sous leurs pas.

— Où peut donc ainsi m'envoyer Soleil? réfléchissait le duc de Noyal-Treffléan; une prise d'habit? Est-ce que

l'on voudrait faire de moi un prêtre, un conjuré ou un franc-maçon?

Il soufflait.

— Ces étages sont doubles, murmura-t-il. — Nous voici arrivés.

Ce fut dans une chambre modeste, mais légèrement menacée par les envahissements d'une coquetterie ambitieuse, que fut introduit le duc. On se serait cru chez une heureuse modiste de province, à voir ce charmant combat du luxe et de la simplicité. Des chaises en bois blanc, une commode à coins de cuivre poli, des gravures coloriées représentant les badinages de Flore et de Zéphyre, de Cupidon et de Psyché, une glace très-claire, voilà ce qu'était cette chambre.

Sur un tabouret, il y avait un paquet ployé dans un mouchoir de coton.

— C'est ton affaire, dit l'homme. — Ah! — Dépêche-toi, car tu sais que c'est pour midi. — Me dépêcher... à quoi faire? — A revêtir ton costume. Qu'attends-tu encore, puisque je te répète que le voilà? — Mon costume?...

Décidé à entrer, les yeux fermés, dans les combinaisons de Soleil, le duc de Noyal-Treffléan s'empara du paquet que lui montrait son abrupte compagnon. Il l'ouvrit et commença à revêtir les habits qu'il contenait : d'abord un grand gilet à ramages bruyants et de médiocre goût, ensuite un pantalon à raies bleues, puis une lourde carmagnole.

Cette carmagnole, il la retourna et la retourna avant de l'endosser.

De petites taches rougeâtres répandues sur les manches avaient attiré ses regards.

— C'est sans doute un costume de boucher que l'on me donne, supposa-t-il, après avoir reconnu que ces points ternes étaient des gouttes de sang. — Tu n'en finis pas, grommela l'homme.

Le duc endossa la carmagnole.

— Voilà qui est fait, dit-il. — Tu oublies la coiffure.

— Où donc est-elle, la coiffure? — Au fond.

L'homme ayant secoué le mouchoir de coton, un gros bonnet rouge sauta comme un crapaud sur les mains du duc.

— Tiens! dit celui-ci, il a une bien belle cocarde!—Tu peux être fier, car ce sont les propres habits du maître que l'on te confie. — Propres... murmura M. de Noyal-Treffléan; mais de quel maître parles-tu? — De Sanson, parbleu! — Le bourreau! ce sont les habits du bourreau! — Ah çà! te moques-tu de moi avec ton air d'ignorance?

Le duc alla vivement se placer devant le miroir. L'ensemble de sa toilette parut le frapper. — Le bourreau! balbutia-t-il. — Tu lui ressembles presque, dit l'homme en riant; à vingt pas on y serait trompé. — Où suis-je donc ici? — Nous sommes chez lui, chez Sanson! — Chez Sanson! — Mais... où donc croyais-tu être, citoyen?

M. de Noyal-Treffléan ne répondit pas.

— Chez Sanson!

Lorsqu'il eut minutieusement examiné la chambre, les chaises blanches, les gravures coloriées, le plafond enjolivé, le parquet ciré, il se retourna vers son compagnon et il lui dit :

— J'aurais été enchanté de causer avec lui. Est-ce que je ne puis le voir? — Tu sais bien qu'il n'est pas à Paris aujourd'hui. — Et où est-il? — A Montreuil-sous-Bois. — Quelque festin de chauds patriotes aura réclamé son auguste présence. — Tu calomnies l'austérité de ses mœurs par tes suppositions. — Alors dis-moi ce qu'il a été faire à Montreuil. — Il y est allé souhaiter la fête à sa mère. — Vraiment? — Mais tu es curieux comme un agent de la réaction, citoyen. Voici l'heure qui approche; descendons de suite si nous voulons être rendus à midi. — Descendons, dit le duc.

Néanmoins, au moment où, affublé du terrible costume, il sortit de la jolie demeure de Sanson, il éprouva ce trouble qu'il craignait tant d'avoir à jamais perdu. Où le conduisait-on et quelle nouvelle surprise lui était réser-

vée? Cette question commençait à remuer sa cervelle.

Son compagnon hâta le pas en se dirigeant vers les Champs-Elysées.

Le ciel était tendu de guipures blanches qui tamisaient les rayons du soleil. Un vent capricieux et turbulent soulevait les parasols des promeneuses. Il y avait foule, comme toujours, sur la place de la Révolution. Les abonnés attendaient en mangeant des cerises; de temps en temps, le craquement d'un noyau cassé dominait les bavardages des couples amoureux ou des impatients. Les marchandes d'eau-de-vie parcouraient les masses, distribuant leur pernicieuse boisson et étouffant sous leurs criailleries la voix des petites filles qui offraient des cocardes et des bouquets à ce monde étrange. Un peu à l'écart, couché sur le pavé, comme un ivrogne en cuverie, un pauvre diable écrivait au crayon sur du papier à chandelles. C'était quelque auteur à la mode.

Un mouvement s'opéra parmi la foule. Toutes les têtes se retournèrent pour saluer celui qu'on croyait être Sanson. Mais les claqueurs ordinaires reconnurent bientôt que c'était à une doublure et non au chef d'emploi qu'ils avaient affaire. Les gens de province ou les curieux venus pour la première fois furent les seuls qui s'y laissèrent prendre, l'habit étant l'homme pour eux.

— C'est Sanson, disaient-ils en se rangeant à l'approche de M. le duc de Noyal-Treffléan. — Dieu! qu'il a l'air farouche! s'écriait un Gascon. — Il devient vieux, le cher homme! soupirait une femme d'Orléans. — Grand prêtre de la liberté, ton nom sera inscrit au Temple de Mémoire! prononçait avec emphase un exalté de Besançon.

Le duc marchait la tête haute, ne répondant à aucune de ces flagorneries. Du reste, l'émotion commençait à ébranler ce cœur de fer.

Son compagnon, arrivé devant le cercle formé par les gendarmes autour de la machine à supplice, fit un signe, et peu s'en fallut qu'on ne lui présentât les armes à lui et au duc.

Ils pénètrèrent dans l'enceinte réservée.

— Maintenant, dit l'homme en montrant une chaise sur l'échafaud, tu n'as qu'à t'asseoir et à attendre qu'on nous envoie de l'ouvrage.

M. de Noyal-Treffléan eut un tressaillement involontaire.

— De l'ouvrage? répéta-t-il. — Ne crains rien, tu en auras... A moins que ces gredins d'aristocrates ne nous aient joué le tour de se faire acquitter. — Allons, murmura le duc, Soleil a moins vieilli que je ne pensais; ce quart d'heure est assez vif.

D'un pas ferme il gravit l'escalier rouge.

Il alla s'asseoir sur la chaise indiquée.

Que faire en pareil cas, à moins que l'on ne songe? Ses yeux transportèrent son imagination aux Tuileries, dans ce jardin vert et beau que l'on avait respecté, par une fantaisie inconnue. Il alla plus loin, il entra dans le palais même; il crut voir les salons, les Noyal, Bretons sévères, qui lui disaient : « Que fais-tu là-dessus? Est-il vrai que tu sois des nôtres? Se peut-il que tu aies été procréé par un honnête homme et par une sainte? Viens-tu ici pour renverser l'échafaud ou pour lui apporter ta tête? entre ces deux alternatives il n'est pas de probe milieu. »

Cette vision troubla M. de Noyal-Treffléan, il se leva et secoua son front comme pour en chasser ce fantastique tableau. Il cherchait un sujet de distraction, son pied heurta un petit livre relié en veau gaufré, doré sur tranche; il le ramassa et vit que c'étaient les poésies de madame Deshoulières.

— Ah! à la bonne heure, dit-il en se rasseyant pour mieux parcourir son volume.

Charmant petit livre, tu avais bercé les douces rêveries de quelque blond chevalier! Peut-être t'avait-il embelli de la sorte afin de te glisser, porteur d'un billet amoureux, sur la fenêtre de sa fiancée; peut-être étais-tu accoutumé à être lu par deux lecteurs à la fois comme

cela arriva au roman de Lancelot! Peut-être te croyais-tu un gage de bonheur! Et de la poche d'un condamné à mort, voilà que tu es tombé sur ces planches immondes, et de là aux mains de M. le duc de Noyal-Treffléan!

Pendant quelques minutes, il lut, comme on lit pour soi, avec cet égoïsme d'animal au râtelier; mais la populace, impatientée de voir que le bourreau, au lieu de travailler, affichait une nonchalance de clerc, se prit à huer et à siffler.

Le duc ne s'aperçut pas d'abord que ces témoignages de désapprobation s'adressaient à lui.

Dès que les cris redoublèrent et qu'il vit les regards braqués sur lui, d'un geste il réclama le silence.

Quoi qu'on en dise, le peuple n'est pas si mal élevé qu'il refuse d'écouter un orateur qui a pour tribune l'échafaud.

Le duc leur dit :

— Me serait-il permis, puisque vous ne faites absolument rien, ni moi non plus, de vous communiquer une des merveilles de la poésie du grand siècle?

Et à haute voix il lut :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.

Les sans-culottes n'avaient guère entendu son préambule. La lecture de ces quatrains si doux et si laineux leur expliqua quel genre de divertissement on leur proposait.

Lefranc de Pompignan a placé dans certaines bouches noires du désert des clameurs très-sauvages sans doute, mais en mettant de côté la partialité dictée par l'esprit de couleur, je déclare ici que les vociférations de la horde jacobine furent au-dessus de toute comparaison.

Le duc, étonné de leur profonde horreur pour la poésie, persista vainement :

J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais le sort jaloux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous.

Alors il reprit son siége, et continua de lire pour lui seul, ce qui ne tarda pas à l'assoupir.

Turenne avait sommeillé sur un canon, il était juste que M. de Noyal-Treffléan fît la même chose sur l'échafaud. Sans les rumeurs de la foule, il eût longuement savouré la coupe de Morphée. Mais ils se livraient à un vacarme, ces sans-culottes!

Alors le duc, qui n'aimait pas à être troublé dans ses instants de repos, fronça le sourcil, et il allait sans doute injurier cette multitude surnommée alors la *huaille*, lorsque son compagnon monta précipitamment vers lui.

— Voilà la charrette! dit ce dernier. — Que m'importe! — Eh bien! cela t'importe, puisque c'est toi qui...

Un geste précis dévoila au duc l'office horrible qu'il était appelé à remplir.

— Moi! s'écria-t-il. — Sans doute, puisque tu as bien voulu remplacer Sanson pour un jour. — Remplacer Sanson! — Çà, dit un des aides, est-ce qu'il y a longtemps que tu n'as exercé? — Oui, il y a longtemps.

Une petite sueur perlait sur le front de ce formidable personnage. La nature reprenait son empire sur lui. Il était devenu pâle, et il se disposait à abandonner ce piédestal ignoble.

— Où donc vas-tu? C'est à nous à aller recevoir les *paquets;* toi, tu dois attendre, tu es chez toi ici, tu es censé le maître de la maison, quoi! — Je ne puis pas descendre? — Non! — Et si je le voulais? — Mais est-il bizarre, ce citoyen! On lui dit que c'est l'étiquette, et il n'en tient pas compte. — Patience donc! cria un autre, la

besogne ne sera pas longue, il n'y avait qu'un condamné dans la charrette.

Effectivement, ce jour-là, chose phénoménale et incroyable, il n'y avait qu'une tête à couper.

Néanmoins, le duc trouvait que c'était trop, et il s'avançait déjà, résolu à dire :

— Je ne suis pas Sanson, je suis le duc de Noyal-Treffléan.

Mais en levant les yeux sur le condamné, il demeura foudroyé de surprise.

C'était Soleil.

A la suite de son dîner, un des convives qui n'avait pas trouvé le vin bon, s'était empressé d'aller trouver le comité de salut public; et, grâce à une dénonciation bien détaillée, François Soleil avait été arrêté, jugé et condamné en quarante-huit heures.

Le duc ne songeait plus à abdiquer ses fonctions de bourreau.

Il regardait venir son ancien serviteur.

Il le regardait monter.

Soleil l'avait aperçu et reconnu. Il pâlissait, car le duc de Noyal-Treffléan le guillotinait déjà de son sourire.

En mettant le pied sur l'échafaud, le cœur lui manqua.

— Grâce! balbutia-t-il quand il fut à deux pas du duc.

Le duc prit carrément la place du bourreau.

Et lorsque Soleil eut été étendu sur la planche à bascule :

— Ma foi! lui dit-il en se penchant, voilà le meilleur de tes tours!

Et le duc de Noyal-Treffléan tira le cordon, pour ouvrir à François Soleil la porte de l'éternité.

XI.

— Je t'aime!

C'était sous une tonnelle embaumée que résonnait doucement ce mot, murmuré à l'oreille d'une jeune fille et à une portée de lèvres de son cœur. Pour qu'elle l'entendît mieux, ce mot, tout avait fait silence autour d'elle, les insectes dans les herbes, le vent dans les arbres. Il faisait un grand jour blanc et bleu.

— Je t'aime!

On était au mois d'août, mois brûlant et joyeusement vert, mois des raisins. La journée décroissait, et les murs commençaient à allonger leur ombre paresseuse sur les routes, toutes éclatantes d'une poussière fine et reposée. Immobile comme une peinture, le paysage se détachait avec un relief surprenant sur un horizon d'une crudité napolitaine.

Une lourde charrette passait, traînée par une paire de gros bœufs en sueur. Elle mettait une heure à parcourir un quart de lieue. C'était la partie vivante du tableau. Un pâtre dormait, la tête dans du foin. Quelquefois aussi, un oiseau, *bouquet harmonieux*, selon une expression de l'*Encyclopédie*, s'échappait d'une touffe de bruyère, en jetant un seul cri; on le voyait monter rapidement, tourner, puis redescendre et se perdre dans un massif.

Les moulins n'allaient plus. Des gouttes de sueur coulaient de leurs ailes.

— Je t'aime!

Cela se passait au Bas-Meudon, presque au bord de la Seine, à deux pas de la capitale du monde sanguinaire. L'amour n'était pas encore revenu de l'émigration.

Que de bonheur enfermait cette tonnelle! Chastes en-

fants, la poésie descendait sur eux par les épées d'or du soleil, par la vapeur céleste, par les branches vertes entrelacées sur leurs fronts, par les parfums errants! La poésie leur souriait; elle se faisait l'humble servante de leur jeunesse et de leur amour, et pour cela elle ne leur demandait rien, rien qu'un regard d'admiration ou une parole : « Mon Dieu! que c'est beau! »

Comme un filet d'argent incrusté entre des boiseries vertes, la rivière passait, unie et resplendissante, sans faire de bruit et sans vouloir déranger personne.

— Je t'aime!

La tonnelle était bien petite. Tout juste la place de deux amants. Ni l'un ni l'autre ne songeaient à s'en plaindre. Autour d'eux, les feuilles se resserraient pour les cacher au jour trop ardent. Parmi le gazon où posaient leurs pieds, quelques fleurs de pauvre, bleuâtres ou roses, poussées dans des coins, les regardaient avec discrétion.

O le charmant paradis! Est-ce Dieu qui l'avait planté en ressouvenance des bosquets perdus de l'Eden? Il est comme cela sur la terre quelques endroits ombragés où croît, isolée et suave, la fleur du bonheur amoureux. On passe à côté, on s'arrête quelquefois. La campagne est pour les cœurs dévoyés tout regret et toute envie.

Rien de gai comme une tonnelle. Les Allemands le savent bien, eux qui en mettent au bout de tous leurs jardins, pour venir y philosopher et jouer du violon.

Ces fragments de vieux châteaux, ces ruines qui ne sont plus bonnes qu'à fournir des sujets pour la mine de plomb ou la sépia, ces arceaux gothiques valent-ils, dans leur majesté pesante, une seule de ces petites boîtes feuillées contenant un couple d'amoureux, comme un nid contient un couple d'oiseaux, et que je m'étonne souvent de ne pas voir s'envoler toutes seules, pour aller se placer dans le ciel!

— Je t'aime!

Au milieu de cette nature si radieuse dans son calme, ce mot était né tout naturellement sur les lèvres du jeune

homme. La jeune fille n'avait pas répondu; cœur qui approuve, bouche muette. Elle n'avait même pas rougi, ce qui aurait beaucoup étonné Sterne, si le hasard l'eût fait passer par là.

Le jeune homme avait un livre à la main; la jeune fille tenait une fleur. De temps en temps le jeune homme lisait, de temps en temps la jeune fille respirait. Puis vint le moment où le livre glissa par terre et où la fleur ne tarda pas à aller rejoindre le livre. Leurs cœurs battaient à l'unisson, et leurs yeux n'osaient se rencontrer, de peur de s'incendier mutuellement.

Non loin d'eux s'élevait, entre deux peupliers, une maisonnette grisâtre, à deux étages seulement, une oasis encore. L'œil se reposait avec amour sur ces volets, par l'entre-bâillement desquels on voyait flotter une mousseline agitée par un vent frais.

— Je t'aime!

Ai-je dit que ces deux amoureux étaient Emile et Trois-Mai? D'ailleurs, qui cela aurait-il pu être? Il ne reste plus qu'eux seuls dans mon œuvre, pour aimer. Ce sont les deux têtes sympathiques sur lesquelles j'ai placé mon espoir et ma confiance; elles intercéderont auprès du lecteur pour les scènes violentes que j'ai dû évoquer.

Hélas! les murailles de l'histoire se dressant de toutes parts autour d'elles, ont souvent comprimé les mouvements de leur âme. Cela a été une nécessité funeste. La part du cœur est petite dans ce livre, je le sais. Mais qu'on examine quelle fut la part du cœur dans toute cette fin du dix-huitième siècle; qu'on me cite les amants célèbres de ce temps-là, ou si l'on ne peut les citer, du moins qu'on se les imagine!

Heureux les romanciers qui, frétant la barque de Cupidon, peuvent accomplir le long de cinq ou six volumes ce voyage tant de fois recommencé autour des passions amoureuses!

Heureux l'auteur de la *Clarisse* et l'auteur de la *Manon Lescaut!* Heureux ces écrivains qui placent le monde

dans un boudoir ou dans un grenier, à qui il ne faut, pour installer leur drame ou leur roman, qu'un espace de quelques pas, de quoi seulement y traîner les genoux de leurs héros! Ils peuvent s'extasier à leur aise sur le son d'une parole, sur le frisson d'une boucle de cheveux! Ils peuvent, tant qu'ils veulent, suivre une robe à la trace, et s'accouder à deux, le soir, sur des balcons?

Le lecteur les aime ceux-là, et je le conçois : ils sont si bons pour le lecteur, ils ont tant de ménagements pour lui! Après qu'ils l'ont fait larmoyer, ils ne manquent jamais de lui essuyer les yeux. Ils fournissent les larmes et ils fournissent le mouchoir. Ils provoquent l'attendrissement par tous les moyens possibles; ils font appel aux souvenirs d'enfance, aux désirs romanesques, à la générosité. Ce sont de bons auteurs et ce sont des auteurs heureux.

Ils n'empruntent qu'à leur cœur. Peu leur importent Charlemagne et Ptolémée, Caton et Robespierre. Où va ce jeune homme qui pénètre la nuit dans cette chambre où veille une lueur pâle? Pourquoi cette femme, si jeune et si belle, est-elle noyée dans les larmes? Et voilà leur récit entamé; ils n'en demandent pas davantage, l'imagination les prend en croupe.

Ils ne font pas peur aux jeunes filles. Ils ne rappellent rien de fatal aux pères et aux grands-pères. On sait que leurs spectres ne sont pas des spectres historiques.

Ils mettent un nom en tête de leur livre : *Olympe* ou *Pierre*, et ils partent de là. Et que de familles vont pleurer chaque soir sur les infortunes de Pierre! que d'esprits vont s'intéresser aux équipées sentimentales de mademoiselle Olympe!

La part du cœur, romanciers, ne l'oubliez jamais; faites-la toujours la plus large que vous pourrez. Ce ne sont pas des *Iliade* qu'il faut aux multitudes. La note émue de Béranger s'introduit et descend bien mieux dans les caves de l'intelligence que la gramme retentissante d'Homère!

Arrêtons-nous donc un instant sur ce tableau d'amour

et de vertu que ma plume eût désiré rencontrer plus tôt, et que toujours l'action barbare a jusqu'à présent repoussé.

— Je t'aime!

Les mains de Trois-Mai et d'Emile s'étaient réunies.

Depuis plusieurs mois ils habitaient cette petite maison de campagne, avec madame la marquise de Perverie, qui, après le 9 thermidor, était rentrée dans presque tous ses biens.

Jusqu'à cette époque, le dévouement du bon majordome Turpin n'avait pas failli un seul jour à ces trois personnes si dignes d'intérêt. Il avait abandonné sa table d'hôte de la rue du Chevalier du Guet, pour mieux se consacrer à leur service. Mais ce qu'il n'avait pas abandonné, c'étaient ses principes républicains; une teinte de misanthropie s'était glissée dans son caractère du jour où il avait été forcé de quitter le bonnet rouge.

Pour Emile, après avoir essayé de plusieurs métiers il avait pensé à se faire auteur.

Comment s'elever au rang de sa fiancée et de madame de Perverie sinon par l'intelligence, cette fée superbe qui cloue des ailes au dos du malheureux le plus disgracié de fortune et de naissance? Il avait l'exemple d'Amypt et d'Alembert, un autre aussi qui se dressait devant lui avec une irrésistible puissance : celui de Rousseau. Tous ces hommes et tant d'autres qui constellent de grains d'or le firmament de l'histoire étaient sortis de la foule faibles et inconnus, et par leur génie ils avaient forcé la France à retourner la tête pour les admirer et saluer leur marche triomphale.

— Je ferai comme eux! s'écria-t-il.

Il composa un roman et deux ou trois pièces de théâtre. Le roman édité par Tiger, au Pilier littéraire, avait obtenu un succès tranquille, mais honorable. Ses ouvrages dramatiques avaient moins réussi. Toutefois on s'accordait en maints lieux à lui reconnaître de l'imagination, du feu, et de la force dans la pensée.

Avec le caractère qu'on lui sait et après les événements auxquels on l'a vu mêlé, ce jeune homme ne pouvait réellement pas être autre chose qu'un auteur. Le rêve primait l'action en lui, et, par un de ces hasards si déplorables et si communs, toujours l'action l'avait accaparé et tordu. Malgré le trouble des temps, Emile était en droit d'espérer une position suffisante; car il tenait du ciel deux inappréciables dons, l'amour et l'esprit de conduite, qui ont mené si loin tant d'hommes intelligents.

La France commençait à reprendre haleine. Elle était parvenue à se délivrer de son cauchemar terroriste, et, sans voir encore bien clair dans son avenir, du moins y voyait-elle un peu dans son présent. Il n'en fallait pas davantage pour mettre la plume à la main de quelques esprits originaux et pour rendre aux arts leur part modeste dans les préoccupations publiques.

Emile, Trois-Mai et la marquise de Perverie vivaient donc à peu près heureux dans cette retraite du Bas-Meudon.

— Vois, disait le jeune homme à la jeune fille, comme le ciel se montre beau et bon pour nos amours! comme la nature verdoyante semble nous reconnaître pour ses enfants! comme nous faisons bien de nous aimer!

Terrassés par la chaleur, les oiseaux ne chantaient pas. Ils étaient, eux, les seuls oiseaux de ce paysage.

— Oui, répondait la jeune fille, Dieu est revenu sourire au monde. Mais de quels temps horribles n'avons-nous pas été les témoins! Et comme j'ai souffert, car vous n'étiez pas là pour me rassurer!—La révolution m'avait entraîné, disait Emile; je croyais au milieu des idées nouvelles, trouver ma voie et m'élever sans m'avilir. L'espérance me fermait les yeux sur les monstruosités du parti au sein duquel je m'étais jeté. Mais lorsque j'ai vu qu'il me fallait passer dans le crime pour cueillir les lauriers de mes rêves, je me suis enfui en pleurant.—Mais, répliqua Trois-Mai en souriant avec une mélancolie divine, si je ne vous avais plus aimé? — Eh bien! je n'aurais plus vécu. - Tête folle!— Hélas! n'avais-je pas vu

de la vie tout ce qu'il en faut pour la mépriser, et des hommes tout ce qu'il en faut pour les haïr? Quel rôle me restait-il à prendre dans ce monde? Votre amour, Trois-Mai, c'est le seul bien qui me rattache à l'humanité.

Il y avait une demi-heure déjà que durait leur entretien, et il n'était pas près de finir, lorsqu'un bruit de feuilles se fit entendre tout auprès d'eux.

Leurs têtes se levèrent à la fois.

C'était la marquise de Perverie qui arrivait pour les surprendre.

Elle leur sourit et les regarda avec bonté.

Ils ne furent pas confus, car ils n'avaient aucun reproche à se faire.

— Faut-il donc venir vous chercher, mauvais enfants, qui me donnez tant d'inquiétude? Ce soleil vous fera du mal, je vous l'ai dit bien des fois. Rentrez au logis.

Trois-Mai prit le bras d'Emile.

La marquise marchait en avant.

Tous trois arrivèrent ainsi à la maisonnette des peupliers.

Une fois qu'ils furent entrés dans un petit salon décoré avec simplicité et goût, madame de Perverie alla s'asseoir à sa broderie, près de la fenêtre.

La jeune fille se mit à ses genoux sur un tabouret.

Emile, resté debout, examinait ce tableau délicieux.

Après quelques minutes données au silence, la marquise abaissa les yeux sur Trois-Mai.

Et lui prenant une main dans les deux siennes :

— Mes amis, dit-elle, il est temps de vous marier.

Ces paroles firent épanouir deux roses sur les joues de la jeune fille.

Emile en trembla de bonheur.

— Nous marier?... balbutia Trois-Mai. — Oui, continua la marquise, il faut qu'un ministre de Dieu bénisse l'union de vos deux cœurs et sanctifie votre amour. — Madame de Perverie a raison, Trois-Mai, murmura Emile en se rapprochant des deux femmes. — Croyez-vous que

ce ne soit pas mon vœu le plus cher? répondit la jeune fille en lui adressant un regard de reproche; mais vous savez bien que je ne m'appartiens pas? — Que voulez-vous dire? — Ma mère est morte, mais mon père existe. — Votre père? prononça la marquise avec un mouvement de sourcils qui indiquait une juste aversion. — Quels qu'aient été ses torts, reprit Trois-Mai avec un accent ferme, je ne puis ni ne dois disposer de ma main sans son agrément. — Hélas! ma pauvre enfant, votre père ne pense sans doute guère à vous. — Vous oubliez, madame, que sur une prière de moi, il a cependant sacrifié toute sa fortune.

Un silence suivit ces quelques mots.

Il n'appartenait qu'à la marquise de le rompre, ce qu'elle fit avec un mécontentement mal dissimulé.

— Mais votre père, ma chère Trois-Mai, nul ne sait ce qu'il est devenu; deux ans se sont écoulés depuis que vous n'avez eu de ses nouvelles. — C'est vrai. — Qui vous dit qu'il n'a pas été rejoindre votre malheureuse mère au tombeau?

La jeune fille inclina la tête sans répondre.

Mais, en surprenant le regard d'Emile attaché sur elle, une larme parut au bord de ses paupières.

— Trois-Mai? s'écria-t-il. — Non, quelque chose me dit que mon père n'est pas mort; un des noms les plus fameux de France ne s'éteint pas ainsi dans l'obscurité, croyez-moi.

Emile réfléchit un instant.

— Ainsi, demanda-t-il, ce n'est rien que le consentement de votre père qui vous arrête? — Qui pourrait m'arrêter encore. — Ce consentement obtenu, la fille du duc de Noyal-Trefléan accordera sans regret sa main à l'humble enfant de l'hospice? — Ne lui a-t-elle pas déjà donné son cœur? répondit Trois-Mai avec une ineffable expression. — Eh bien! si votre père existe, soyez sûre que je le trouverai. Je pars demain pour Paris. — Vous nous quittez? murmura la marquise de Perverie. — Pour re-

venir bientôt. — Dieu vous conduise alors! soupira-t-elle; mais je doute du succès de votre entreprise. Si le duc eût été vivant, le bruit de ses folies nouvelles fût parvenu depuis longtemps jusqu'à nous. —Madame... supplia Trois-Mai. — Que voulez-vous, chère enfant? vous ne m'ôterez pas mes appréhensions. — Rappelez-vous que le duc a passé soixante et quinze ans, objecta Emile à son tour. — Et vous aussi, dit la marquise en souriant avec amertume, vous le connaissez si peu? Ah! l'on voit bien qu'il ne vous a pas fait autant de mal qu'à moi...

Elle ferma les yeux, mit sa main sur son front et resta quelque temps en rêverie.

Les deux jeunes gens respectèrent cette douleur.

Mais, à la dérobée, Trois-Mai trouva le moyen de serrer la main d'Emile, en témoignage de reconnaissance.

La marquise de Perverie se remit ensuite à sa broderie.

— La belle journée! dit-elle en écartant le rideau de la fenêtre.

XII

Emile partit pour Paris le lendemain matin,après avoir promis à Trois-Mai de lui écrire pour lui faire part du résultat de ses démarches.

Il fut frappé de l'animation singulière et folâtre qui régnait dans les rues, après la tristesse sombre qu'il avait eu tant de fois l'occasion d'observer. La *Jeunesse dorée*, menée par le fils de Fréron et par Barras, remplissait d'extravagance et de gaieté cette ville si longtemps vouée à la décapitation.

Des voitures de toute sorte faisaient voler la poussière des Champs-Elysées, lorsqu'il entra. C'étaient des ca-

briolets-solo avec des sonnettes, des carriks attelés de deux coursiers, des tape-culs nouveaux, des berlines aux stores coloriés, des chars antiques. Un auteur satirique du temps écrivait : « On va chez ses créanciers en *demi-fortune*, chez son mari en *dormeuse*, chez son amant en *diligence*. »

Les dames,qui étaient assez malheureuses pour ne point posséder d'équipages, se promenaient en habit d'amazone, la tête couverte d'une espèce de bonnet à la hussarde et chaussées de brodequins.

Plus Emile avançait dans Paris, plus l'étonnement le gagnait. Il se tâtait pour se persuader qu'il n'était pas transporté dans un monde romanesque, et il interrogeait de temps en temps sa mémoire, afin de bien se convaincre que l'époque du carnaval était passée depuis six mois.

Moi, du reste, qui me passionne aisément pour toutes les excentricités de l'histoire, et qui marche scrupuleusement à leur recherche, c'est à peine si je crois au directoire et à ses pompes. Les estampes fidèles de Carle Vernet et les remarquables gravures de Debucourt me laissent dans un ahurissement voisin de l'incrédulité. Je n'ose pas envisager d'un œil sérieux la réalité de ces personnages vêtus en jockeys, en paillasses et en postillons. Je comprends tous les costumes, excepté le costume des *incroyables*, des *merveilleux*, et des *muscadins*. Cette orgie de rubans de mousseline, de cadenettes, de bâtons noueux, d'habits sans fin, de breloques, de bas rayés, cet abus du fantasque et de l'impossible me précipite dans des stupéfactions que je ne cherche pas à dissimuler. Les hommes et les femmes du directoire ressemblent à tout ce qu'on voudra, excepté, cependant, à des femmes et à des hommes. Leur langage même ne se rattache à aucune tradition.

Je crois voir des pantins, je crois ouïr des vaucansonneries; je cherche la boîte d'où ils ont pu s'élancer.

Emile donna quelques heures à la contemplation de ce

spectacle inouï, ensuite il s'occupa activement du duc de Noyal-Treffléan, et s'en alla demander de ses nouvelles à d'anciens Jacobins qu'il avait connus lors de son emploi chez Robespierre. Ils lui apprirent que le duc avait été condamné par le tribunal terroriste, mais qu'il était parvenu à s'évader de la prison où il avait été renfermé, fait d'autant plus extraordinaire qu'à l'époque de son incarcération il ne possédait pas un sou vaillant.

— Peut-être a-t-il passé à l'étranger, lui dit-on; mais, si contre toutes prévisions, il est resté à Paris, il n'y a qu'un endroit où vous puissiez espérer le voir. — Quel endroit? demanda Emile avec empressement. — Le *bal à la victime.* — Mais qu'est-ce que c'est que le bal à la victime? — C'est le bal des guillotinés, si vous aimez mieux.

Emile regarda son interlocuteur avec surprise et effroi.

Celui-ci lui expliqua alors ce que c'étaient que les bals à la victime.

Croira-t-on dans la postérité que des personnes dont les parents étaient morts sur l'échafaud, avaient institué, non des jours d'affliction solennelle et commune où, rassemblées en habits de deuil, elles eussent témoigné leur douleur sur des pertes aussi cruelles, aussi récentes; mais bien des jours de fêtes où il s'agissait de valser, de boire et de manger à cœur joie. Pour être admis au festin et à la danse, il fallait exhiber un certificat attestant que l'on avait perdu un père, une mère, un mari, une femme, un frère ou une sœur sous le fer de la guillotine. Est-ce la danse des morts de Holbein qui avait inspiré une idée pareille? ajoute Mercier. Pourquoi, au milieu du bruit des violons, ne fit-on pas danser un spectre sans tête?

Emile frémit.

Il résolut cependant de se rendre au bal des victimes, et le jacobin lui promit de lui en faciliter l'entrée.

Jusqu'au soir, Emile erra dans Paris, cherchant en vain la trace du Paris de la terreur, n'apercevant, à tra-

vers les vitres de Méot et de Véry, que gastronomes en fonctions et couples en bonnes fortunes, sablant l'Epernay et savourant à petits coups cette nouvelle liqueur d'Arabie que l'on avait surnommée *velours en bouteilles*.

Le soir venu, il entra chez un fripier pour louer un costume à la mode, composé d'un habit vert long et carré, d'un gilet croisant sur la gorge, d'une culotte descendant jusqu'aux mollets, et d'une paire de souliers à bec-de-canard. Une volumineuse cravate ensevelit son menton, mais il refusa de se mettre des lunettes sur le nez, bien que ce fût le complément de toute toilette muscadine; il se contenta d'un immense lorgnon à deux branches, en forme de fourche. Pour sa coiffure, il n'en fut pas quitte à si bon marché, et il fallut qu'il se laissât accommoder par un officieux *merlan* : les cheveux séparés sur le front, nattés par derrière, et les faces pendantes le long des oreilles.

Un chapeau de forme effroyable, tel que le plus dévergondé caricaturiste n'oserait en rêver pour le général Marlborough, s'enfonça sur ses yeux, tracassés par le perpétuel dandinement d'un gland d'or. Ainsi costumé, Emile pouvait être accepté comme un *inconcevable* ou un *merveilleux*.

Il y avait alors deux cents bals à Paris.

Deux cents!

Ceux de Ruggieri, de Lucquet,de Mauduit, de Wenzel et de Montansier étaient les plus célèbres. Mais les bals à la victime se donnaient seulement dans l'hôtel Richelieu, palais enchanté, décoré par des palettes d'Opéra, et étincelant de lumières du plancher au plafond. Dès qu'on y mettait le pied, c'était une cohue d'aigrettes, de dentelles, de gaze, robes aériennes, châles d'Egypte, sandales romaines, soieries de Turin, diadèmes de brillants, coiffures en anneau de Saturne, chignons à la Nina ou bonnets au *repentir d'Eulalie*, boucles de cheveux morales et sentimentales, houppes *à tempérament*, collets noirs et collets rouges, souliers à la turque, périscélides d'or

aux jambes nues, pantalons féminins couleur de chair, chemises de linon, chevelures blondes empruntées aux têtes des guillotinés, éventails verts et cassolettes, tout un chaos de lumière, de peau, d'étoffes et de métaux, fouetté par un fougueux orchestre.

Lorsque Emile entra, il fut ébloui.

Des chars attelés de colombes et guidés par des Vénus étaient peints au plafond, se dirigeant à travers des nuages qui éblouissaient, percés par des rayons de soleil. C'était l'Aurore aux doigts fleuris, c'était Hébé, une coupe à la main; c'étaient des chœurs de nymphes aux tuniques aériennes.

Sans guide, il marcha au milieu des femmes transparentes et des hommes enharnachés comme des paysans fastueux. Il se fraya un chemin entre les chapeaux à la prussienne, les gilets anglais, les chemises hollandaises et les bottes russes. En passant il défrisa bien quelques coiffures à la Titus, à l'Alcibiade et à la Caracalla; il posa le pied sur quelques chaussures d'Asthley, et accrocha bien quelques basques de Catel, mais il ne s'arrêta pas à si peu.

Il alla, coudoyant danseurs et danseuses, causeurs et causeuses, dans la vapeur rougeâtre où ils se mouvaient, les regardant tous en face, afin de voir s'il ne reconnaîtrait point parmi eux celui qu'il cherchait, le père de Trois-Mai, le duc de Noyal-Treffléan.

Il fallait qu'il le trouvât, car c'étaient tous les gens sans cœur de la France qui s'étaient donné rendez-vous dans cette salle étouffante, tous les cyniques, toutes les courtisanes, tous les égoïstes, tous les Don Juan, toute l'écume éclatante et bruyante de ce pays sans pareil. Le duc devait se trouver là, au milieu, au sommet!

Emile tournait la tête en tous les sens.

On le poussait, il poussait, la musique lui faisait du vent aux oreilles. Mais il ne *le* voyait pas encore.

En revanche il vit quelques-unes des célébrités d'alors; il vit Garat, l'homme-rossignol, personnage arrogant, et

qui poussait jusqu'au ridicule l'amour de lui-même. Garat, pour se singulariser, était venu en habit négligé, en bottes, les cheveux en désordre. Il se donnait les airs d'un homme de cour et se carrait au milieu de cinq ou six fanatiques, mendiants de roulades, qui lui faisaient cortége.

Il vit madame Tallien, l'âme de toutes les fêtes du Directoire. C'était une belle femme qui n'accusait guère plus de vingt-cinq ans, tête espagnole, sourire français. On ne savait ce que l'on devait le mieux admirer en elle, ou de la richesse de sa taille ou de la perfection de son bras, qu'elle n'avait d'autre tort que de faire voir trop souvent. La critique ne pouvait s'attaquer qu'à son nez qui, dans le fait, était assez vilain. Elle était vêtue à l'antique et chaussée de cothurnes, avec des émeraudes aux doigts des pieds. Une tunique diaphane laissait presque toute la gorge à découvert, et du milieu de ses magnifiques cheveux noirs s'échappait un croissant de diamants.

D'autres femmes suivaient madame Tallien, les unes en perruque à la Bérénice, les autres en habit d'amazone avec un bonnet de velours écarlate posé sur le côté de la tête; celles-ci avec un chapeau à lucarne et un châle rouge; celles-là en spencer et en casquette anglaise; quelques-unes avec turbans inondés de perles. C'étaient toutes des merveilleuses émérites; elles marchaient en ramenant les plis de leurs robes sur le bras droit, laissant voir leurs bas à coins rapportés ou leurs bottines à l'écuyère.

Leur bourse était appendue à la ceinture; et comme elles n'avaient pas de poches, elles faisaient porter leur mouchoir et leur éventail par des jeunes gens qui les suivaient en papillonnant autour d'elles à l'instar des sigisbés d'Italie.

La plupart de ces femmes étaient recrutées parmi les parentes et les maîtresses des députés. Ce fut ainsi que l'on cita auprès d'Emile la maîtresse de Raffron, la sœur de Guyomard et la fille cadette d'Isnard, une belle blonde élancée, qui se mariait le lendemain avec cent mille écus de dot.

Tout le monde avait une manière de s'aborder qui surprit Emile et le fit frémir. Voici ce que c'était. On saluait en inclinant la tête, une fois brusquement, comme lorsqu'elle tombe, par allusion au supplice de la guillotine. C'était d'un effet affreux.

Il y avait des femmes qui dansaient en s'accompagnant du tombour de basque; il y en avait d'autres qui jouaient de la harpe sur des estrades ornées de draperies.

Dans les pièces attenantes, des tables étaient dressées et surmontées de fruits à la glace, de cœurs à la fleur d'orange, de perdrix froides. Une population d'agioteurs s'y pressait.

Puis, on causait politique, dans les entr'actes laissés par le violon de Rode.

— *Paole victimée,* cela ne peut pas durer! disaient les incroyables, que l'on appelait aussi des *bêto-crates.*

Emile, emporté par tous les groupes, se hissait vainement sur les banquettes de velours et sur les chaises. Il ne voyait rien venir.

Pas de duc.

Une fois cependant il crut apercevoir dans une galerie supérieure cette figure si désirée; mais lorsqu'au bout d'un quart d'heure il arriva au faîte de l'escalier, la figure avait disparu. Il s'informa, il courut, le tout inutilement. Beaucoup le prirent pour un fou, quelques-uns pour un amoureux; on le bouscula et on lui rit au nez.

Toute la nuit se passa de la sorte pour Emile, car il persista à ne quitter le *bal des victimes* que lorsqu'il fut bien convaincu de l'absence du duc de Noyal-Trefléan.

Alors seulement il quitta l'hôtel Richelieu.

Il était trois heures et demie du matin. La lumière brouillardée descendait sur les toits de Paris; de lointaines rumeurs commençaient. C'était plaisir de marcher sur le pavé blanc et désert. Emile s'en allait droit devant lui, songeant, et les yeux baissés.

Il traversa la Seine.

Il erra sur les quais, regardant les barques s'éveiller.

Il s'engagea dans la Cité, qu'il avait habitée jadis et qu'il trouva dormant.

Un vent frais se dépêchait à souffler avant que le soleil ne vînt l'abattre sur place.

Emile marchait toujours.

Il entrait dans la rue de la Vieille-Draperie, lorsque tout à coup il recula effrayé...

Devant lui, presque sous ses jambes, un homme venait de surgir d'un trou.

Cet homme portait une pelle, un seau et un barillet au côté. Il était couvert de boue. Il avait de hautes bottes.

Cet homme regarda Emile et parut étonné.

Emile poussa un cri de surprise.

Sous ce costume étrange et souillé, il venait de reconnaître le duc de Noyal-Treffléan.

— Tiens! tiens! dit le duc en posant son seau à terre, le petit Emile!

Et il se mit à rire de la rencontre.

Mais Emile se croyait le jouet d'un rêve; il ne se lassait pas de regarder le trou et de regarder l'homme, ses mains noires et mouillées, ses vêtements infects.

— Vous! murmura t-il. — Moi, répondit le duc de Noyal-Treffléan, moi-même!—Oh !— Ah çà! l'on dirait que c'est la première fois que vous voyez sortir quelqu'un d'un égout. — Un égout! répéta Emile sur la figure duquel se peignit l'horreur. — Oh! un petit égout! dit le duc; mais permettez-moi de retirer mon échelle, car avec tous vos étonnements vous me tiendriez là une heure...

Il se pencha, amena à lui une longue échelle, et, avec une barre de fer, il replaça la trappe ferrée qui bouchait l'orifice de l'égout.

— Là!... dit-il quand il eut fini son opération.

Puis, portant son barillet à ses lèvres, il but lentement quelques gorgées d'eau-de-vie.

Emile était pétrifié.

— Parbleu! mon jeune ami, s'écria le duc, vous faites là une drôle de figure; est-ce que vous ne seriez encore

pas bien certain de mon identité? — Ma foi! monsieur, s'il faut l'avouer, répondit Emile, j'hésite, en effet, à retrouver un Noyal-Treffléan sous cet habit. — Est-ce que vous auriez mieux aimé ne pas le retrouver du tout? — Ce serait trop long à vous expliquer en ce moment, et le temps me manque. — Mais il n'est pas cinq heures, dit Emile. — Justement, c'est l'heure de mon travail; il me faut visiter six lieues d'égout de ceinture.

Emile n'entendait rien à ce langage; il ne comprenait qu'une chose, c'est que le duc de Noyal-Treffléan allait encore lui échapper, et il fallait qu'à tout prix Emile l'entretînt à l'instant même de ce qui l'amenait.

— J'avais à vous parler de votre fille, lui dit-il en essayant de le retenir par le cœur. — Ah! ah! de ma fille, de Trois-Mai? Eh bien! parlez-m'en en quatre mots. Comment se porte-t-elle, ma fille? — C'est que... ce que j'avais à vous en dire est un peu long. — Diable! je ne vois pas alors comment faire? dit le duc. — Ne pouvez-vous donc disposer d'une heure? — Impossible, je serais mis à l'amende... et, l'ouvrage avant tout! — Eh bien! une demi-heure seulement. — Non.

Emile ne voulait pas le lâcher.

Le duc de Noyal-Treffléan, frappé de cette obstination, réfléchit.

— Il n'y a qu'un moyen, dit-il, de concilier mon devoir avec votre désir. — Lequel? demanda Emile, empressé. — C'est de me suivre. — Vous suivre... où cela? — Dans l'égout Saint-Michel, où je travaille, répondit le duc. — Soit! prononça le jeune homme qui ne put s'empêcher de faire la grimace. — Venez donc.

Et, se baissant, le duc de Noyal-Treffléan ramassa sa pelle et son seau, mit l'échelle sous son bras, et, sans fléchir sur ses bottes géantes, il se dirigea par la rue de la Harpe vers l'égout Saint-Michel.

Emile le suivait.

XIII

Qu'on se rappelle les élégances des deux premiers livres de cette histoire; qu'on se rappelle les draperies abondantes que j'ai tendues au-dessus de la tête de mes personnages et les tapis moelleux que j'ai souvent cloués pour leurs pieds; et, si faire se peut, que le lecteur me pardonne de le conduire où je vais le conduire, dans l'égout Saint-Michel. N'est-ce pas dans un égout aussi que le dix-huitième siècle est tombé sur la fin de ses jours? N'est-ce pas à l'égout encore que marche en ce moment le dix-neuvième siècle? L'égout nous environne et nous menace, il est partout, il croît sous nos pieds. L'abîme! l'abîme! s'écriait Pascal dans son effroi. Nous nous disons : L'égout! l'égout!

Il faut le voir. Il faut aller au fond. C'est une nécessité. Notre siècle ne veut pas de la demi-science, il doit tout ignorer ou tout savoir. Il saura tout. Ne croyez pas cependant que ce soit un instinct naturel qui me pousse à cette description fétide; vous me connaîtriez mal. Les premiers temps de ma littérature se sont passés dans la soie du style et dans le velours de l'idée; les roses de Pœstum se nouaient sur mon front en couronnes odorantes. J'avais des délicatesses pour tout et pour tous; ma phrase sentait bon comme une cassolette; je célébrais Délie et les Amours, je m'écriais comme le chevalier Bertin :

Elle est à moi, divinités du Pinde!

La révolution de février est venue, elle est tombée dans

mon assiette comme la foudre. Elle m'a fait penser aux cous tranchés d'autrefois, et le lait de ma rhétorique en a tourné immédiatement. Je voyais le ciel, j'ai vu l'égout.

Marchons bravement à l'égout. Ce n'est que passager, d'ailleurs. Ceux qui me connaissent savent bien que je ne puis résider longtemps dans ces endroits privés de lumière, et que j'obéis aux circonstances. Comme sous une machine pneumatique, mes sens palpitent, et je cherche à m'échapper par des crevasses. Je redemande mes charmilles à la Pompadour, mes petits soupers de Choisy. Par où s'en va-t-on de ce roman? demandé-je à mes intimes. Mais l'action brûlante me réclame et m'entoure, il faut aller jusqu'au bout. Je vais.

Paris, semblable à un théâtre, possède son premier dessous, son deuxième dessous et même son troisième dessous. Paris a ses trappes et ses chausse-trappes. Trois grandes administrations, celle du gaz, celle des fontaines et celle des égouts travaillent incessamment ses flancs lignuodes. Nous ne parlons pas des catacombes, chantées par Delille, et plus connues que l'ancien Tivoli.

Je me promenais l'autre jour dans la ville de Batignolles-Monceaux; et au coin de la rue des Dames, je vis sortir d'un trou d'égout, pendant une demi-heure environ, cent cinquante personnes. C'était étrange. Ces cent cinquante personnes allèrent déjeuner chez le père Latuille, cette célébrité qui se classe immédiatement au-dessous de Desnoyers, à la Courtille. Ils étaient tous égouttiers, et c'était leur réunion annuelle qu'ils fêtaient au printemps. Je regrettai de n'être rien qu'homme de lettres, et de n'avoir pas le droit d'assister à cette fête. Donc, je me contentai de les regarder par la fenêtre et de les voir sabler le bourgogne; ce qu'ils faisaient avec beaucoup de conviction.

Toujours je me suis occupé de ce qui se passait sous moi. Les tribunaux secrets d'Allemagne m'ont prédisposé à cette attente nerveuse, à cette inquiétude fantastique développée par la lecture de l'admirable roman de Walter

Scott intitulé : *Anne de Geierstein, ou la Fille du brouillard.* C'est ce qui explique pourquoi je marche toujours sur la pointe des pieds.

Le duc de Noyal-Treffléan conduisit Emile jusqu'à la place Saint-Michel, où s'élève une fontaine insignifiante à laquelle on boit, mais que l'on ne regarde jamais. Un marchand de vin est à côté. Par la cave de ce marchand de vin, à la Treille-d'Or, le duc et Emile, munis de deux torches, s'engagèrent avec précaution. Ils descendirent une trentaine de marches et se trouvèrent dans une galerie fuligineuse qui suait de tristesse, de chaleur et de vieillesse. On y voyait les anciens murs des fortifications de Philippe-Auguste, les barbacanes, les créneaux, les meurtrières. Des limaçons rampaient sur ces ruines respectables et les brodaient d'argent.

Le duc en brûla quelques-uns avec sa torche. Ils étaient dans un des plus vieux égouts de Paris, faisant partie de ce que l'on nomme l'égout de ceinture. Il fallait se tenir courbé pour les traverser et marcher en écartant les jambes afin de ne pas se mouiller. De temps en temps le bruit d'une chute d'eau les avertissait de se ranger pour éviter des éclaboussures immondes.

— Nous voilà sous le jardin du Luxembourg, dit le duc de Noyal-Treffléan; courbez la tête... Est-ce que vous n'entendez pas le chant des oiseaux? — Non, dit Emile.

Mais ce qu'il entendait bien mieux et ce qui l'effrayait bien davantage, c'étaient les voitures qui roulaient au-dessus de sa tête avec un bruit assourdissant.

— Maintenant, dit le duc de Noyal-Treffléan, vous pouvez parler; nous voilà parfaitement tranquilles.

Emile cherchait à s'assurer sur ses pieds.

— Qu'est-ce que vous me voulez? demanda le duc.

On se trouvait alors sous l'abattoir Saint-Germain. Une bande de rats s'élança sur la torche d'Emile et l'éteignit. Il la ralluma à celle de M. de Noyal-Treffléan.

— C'est bien pis, lui dit celui-ci, lorsque nous nous trouvons sous une fabrique d'où se dégagent des acides

meurtriers, à Passy, par exemple; les torches s'éteignent et nos ouvriers n'ont pas toujours le temps de regagner les *regards* par où ils sont descendus. — Les *regards?* demanda Emile. — Oui; ce sont les trous par où nous descendons dans les égouts, et les *tampons* sont les noms des trappes qui les recouvrent. — Ah! murmura Emile avec satisfaction, voici que la galerie s'agrandit; je puis avancer sans baisser la tête. — Oui; mais que me parliez-vous de ma fille? dit le duc. — Votre fille veut se marier, dit le jeune homme. — Attendez!... fit M. de Noyal-Treffléan en étendant le bras. — Quoi donc? — N'entendez-vous pas? — Non. — Ce bruit? — En effet, dit Emile, prêtant l'oreille. — C'est l'orage, murmura le duc. — Vous croyez? dit Emile. — Oh! il n'aura pas le temps de nous atteindre; marchez vite, nous allons prendre l'embranchement de la rue Soufflot.

Mais, à la rue Soufflot, le duc de Noyal-Treffléan lâcha un blasphème.

Un tuyau de fontaine laissait échapper l'eau dans les galeries de l'égout.

— Retournons, dit le duc.

Ils retournèrent.

Mais par malheur ils se trompèrent d'embranchement.

Ils se dirigèrent vers la rue Clovis.

Emile s'arrêta, portant la main à son cœur.

— Qu'avez-vous? lui dit le duc. — Cette odeur me suffoque. — Bah! — Je voudrais sortir. — Impossible! répondit le grand seigneur, nous sommes sous la montagne Sainte-Geneviève; attendons que l'orage soit passé. — Non, balbutia Emile, je vais me trouver mal. — Bien vrai? — Oui. — Alors, montez sur mes épaules, et passez votre torche à travers l'ouverture du *regard*; elle sera aperçue des passants.

Mais Emile, défaillant, se laissa tomber sur les pierres.

— J'ai eu tort de l'amener ici, pensa le duc de Noyal-Treffléan; ses poumons ne sont pas assez forts.

La pluie d'orage montait.

Mais le duc ne s'en inquiétait pas.

Il se savait sur un des plus hauts points de Paris.

Il attendit qu'Emile reprît ses sens.

Quand il le vit revenir à lui, il l'aida à se remettre sur ses jambes.

— Où diable sommes-nous, se demanda-t-il, et de quel côté prendre?

Les égouts sont des labyrinthes pour les égouttiers eux-mêmes. Il faut une grande lucidité d'esprit et de nombreuses précautions pour s'y engager; il faut des allumettes, il faut du pain, il faut de la boisson. En cas d'orage, leurs ciseaux leur servent à se cramponner aux pierres des voûtes, et ils s'y suspendent à l'aide de leurs bretelles, jusqu'à ce que les eaux se soient retirées.

Pareil événement arriva l'année dernière à l'ouvrier Maillard, qui, se ressouvenant d'avoir oublié ses outils dans l'égout de la Porte-Saint-Martin, alla les chercher malgré la pluie, et passa vingt minutes dans cette position suspendue.

L'orage et l'asphyxie sont les deux seuls inconvénients que comportent les égouts. Quant aux rats, disons que l'on en a singulièrement exagéré le nombre en ces derniers temps, et que les nouvellistes souterrains se sont joués tout à fait de la crédulité parisienne, en rapportant cette fameuse chasse qui n'a jamais eu lieu que dans leur imagination. Beaucoup de personnes se sont laissé prendre à l'air véridique de ce compte rendu, qui donnait le total des victimes et le prix de chaque tête, sans oublier la teneur d'un soi-disant traité passé entre l'administration et deux marchands de gants de Norwége. Cette plaisanterie s'est continuée par la relation d'un banquet dont le caprice d'une plume spirituelle a seul fait les frais. Quelques journaux ont même reproduit le *speach* en vers d'un égouttier-poëte. Comme on le voit, rien n'a manqué à la mystification.

Il est des égouts navigables, tel que le grand égout de ceinture. S'embarquant à Passy, on peut voguer en bate-

let trois ou quatre lieues durant et s'en aller déboucher au quai de la Tournelle par exemple, après avoir passé sous la Villette. Par endroits l'égout s'agrandit et prend dix ou douze pieds de haut. Quelques-uns ont des trottoirs.

Des hommes passent là dedans des journées entières, et même des nuits. Ils n'en sont pas plus tristes pour cela, et pas plus malheureux. Ils ont chaud en hiver et frais en été, au rebours de tout le monde. Ce sont d'aimables drilles, ces égouttiers. Ils font des repas joyeux au fond de leur antre, car le gouvernement, dans sa sollicitude, leur a fait construire de charmants cabinets où *ils* peuvent déjeuner et dîner, quand l'ouvrage les talon*ne*. J'ai vu dans l'égout des Filles-du-Calvaire un de ces cabinets dont la décoration a bien coûté quatre à cinq mille francs. Une table de vingt couverts y tient à l'aise.

Les égouts vivent en assez mauvaise intelligence avec le gaz et les fontaines. Ils ont souvent des mots et des coups de pelle entre eux. Tantôt c'est un tuyau qu'ils cassent par imprudence, ou un robinet qu'ils faussent.

Voici les causes qui avaient déterminé le duc de Noyal-Treffléan à embrasser une profession si bizarre et si repoussante. Jeté dans les cachots de Saint-Lazare, à la suite de l'exécution de François Soleil, il était parvenu à s'évader par l'égout du faubourg Saint-Denis, où l'hospitalité la plus cordiale lui avait été accordée. Nulle cachette n'offrait plus de sûreté que celle-ci, et il n'était pas supposable que le comité de salut public vînt l'y relancer. Jusqu'au dénoûment de la terreur, le duc resta donc dans l'égout, payant par son travail l'hospitalité qu'on lui donnait; il se rendit utile tout en faisant son apprentissage, et peu à peu il finit par mordre au métier, comme on dit. Aussi après le 9 thermidor continua-t-il tranquillement à curer les égouts de la capitale, comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie. Que pouvait-il faire, en effet? il était plus ruiné que Job; la révolution avait décapité tous ses amis e la plupart de ses maî-

tresses; Soleil n'était plus auprès de lui pour lui créer des plaisirs. Et d'ailleurs, il avait tant vécu sur Paris qu'il pouvait bien vivre dessous pendant quelques années. Un duc égoutlier! cela avait quelque chose qui le séduisait et flattait son imagination, car c'était bien lui qui avait eu cette idée, lui seul cette fois!

Ce fut ce qu'il raconta à Emile, tout en cherchant à retrouver son chemin. L'orage avait épaissi les ténèbres autour d'eux, et souvent le duc interrompait son récit pour interroger avec sa chandelle les embranchements qui s'offraient béants et noirs. Emile marchait derrière lui d'un pas mal assuré à travers ces dédales immondes, tandis que son esprit se reportait vers les délicieuses campagnes qu'il avait quittées. Il frémissait en appuyant ses mains à ces murs mouillés qui avaient si peu d'analogie avec l'écorce des hêtres, en trébuchant sur ces pavés gras et en les comparant aux monticules gazonnés de Meudon.

Le duc de Noyal Treffléan était inquiet; après encore une demi-heure de va-et-vient, il murmura :

— Nous aurons plus vite fait de sortir par le premier regard venu; autrement, nous risquerions d'aller jusqu'à Arcueil. — Mais, comment sortir? demanda Emile; vous avez laissé votre échelle dans la boutique du marchand de vin. — Vous allez voir, répliqua le duc; prenez ma pelle... Maintenant, montez sur mes épaules.

Emile hésita.

— Oh! ne craignez pas de me faire du mal, dit le grand seigneur en souriant; je suis encore robuste pour mon âge.

Le jeune homme obéit, et s'appuyant aux pierres, il se hissa sur M. de Noyal-Treffléan.

Dans cette position ce dernier lui dit :

— A propos, qu'est-ce que vous me contiez donc tout à l'heure... que ma fille veut se marier?

Emile faillit tomber, tant cette question faite en un moment pareil l'abasourdit.

Il ne répondit pas, il demanda :

— Que faut-il faire maintenant? — Levez les yeux. La trappe ronde qui ferme le regard est juste au-dessus de votre tête. Il faut la soulever à l'aide de la pelle.

Le jeune homme obéit et engagea le fer de l'instrument entre la pierre et le tampon. D'abord ses efforts furent inutiles, mais, excité par le vieillard, il s'acharna. La trappe, à demi soulevée, l'allait être tout à fait, lorsque, par un hasard infernal, une voiture arrivant la referma avec un bruit de tonnerre et fit tomber la pelle des mains d'Emile. Peu s'en fallut que lui-même ne fût renversé, mais l'étroitesse des murs le préserva d'une chute qui l'eût fracassé.

Pour sa part, le duc de Noyal-Treffléan s'en tira avec une forte contusion aux reins, produite par le fer de la pelle.

Ils renoncèrent à leur projet, qui présentait trop de danger, et de nouveau ils marchèrent dans le ruisseau fangeux jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à une espèce de carrefour. Là, le duc fit entendre un cri de satisfaction. Il se reconnaissait. Il était entre la rue de l'Arbalète et la rue de l'Epée-de-Bois, dans le quartier Saint-Marceau.

Ce fut dans un de ces cabinets dont il vient d'être question, rendez-vous de chasse des égouttiers, que M. de Noyal-Treffléan fit entrer Emile. Il lui indiqua du geste une chaise de bois.

— Nous voilà dans un endroit tranquille, dit le duc; nous ne saurions mieux être pour causer. Causons donc.

Cet homme avait conservé même dans son infamie tant de noblesse et de simplicité, que notre héros ne pouvait se défendre encore d'un reste de respect envers lui. Emile demeura donc debout.

— M. le duc, dit-il d'une voix presque solennelle, je viens vous demander la main de votre fille.

Une telle demande, dans un tel lieu, avait je ne sais quoi d'extraordinaire et de grave.

Le duc de Noyal-Treffléan, bien que rompu à toutes les excentricités, fut frappé de celle-ci.

Il regarda fixement le jeune homme, dont la figure restait sereine et l'attitude irréprochable, au point de vue de l'étiquette. Il parut satisfait, et pour quelques minutes il put se croire dans un de ses salons d'autrefois. L'égouttier disparut pour rendre sa place au grand seigneur.

— La main de Trois-Mai? répéta-t-il lentement.

Emile s'inclina.

— C'eût été une démarche bien téméraire il y a quelque dix ans, prononça le duc en hochant la tête; mais, aujourd'hui, toutes les classes de la société sont confondues; une égalité funeste règne entre les personnes, et, pour peu que cela continue, Dieu sait où cela nous mènera! Hélas!

En achevant ces paroles, si étranges dans sa bouche, il fouetta du bout de ses doigts les dentelles absentes d'un jabot imaginaire.

Emile l'écoutait et le regardait avec surprise.

— La démocratie nous a perdus, reprit le duc en soupirant; elle a chassé toute élégance et toute délicatesse; oui, palsembleu! votre Paris est devenu inhabitable, du moins en dessus. On y est exposé à se faire marcher sur le pied par un tas de gens sans aveu et sans titre. Plus rien de grand ni même de joli! L'absurde remplaçant tout! L'anarchie du haut en bas! Et pour quelqu'un qui, comme moi, a les nerfs très-sensibles, avouez que je ne pouvais me commettre dans une semblable pétaudière!

M. le duc de Noyal-Treffléan, emporté par un suprême mouvement de dédain aristocratique, épouvanta un rat, qui partit d'entre ses jambes et se sauva éperdu.

— Gardons toujours les saines traditions du bon goût, continua-t-il; opposons-nous au torrent dévastateur des barbares. La France doit éternellement rester l'asile des grâces, de l'esprit et de la coquetterie. Tant qu'il y aura en nous un souffle de vie, ne souffrons pas qu'elle devienne la proie des faux dieux. Soyons Athéniens jusqu'au bout, jusqu'au manteau de pourpre inclusivement. Chantons Aspasie et versons à boire aux philosophes; le monde est

fait pour périr par la philosophie. Monsieur, je vous accorde la main de ma fille.

Ayant dit, le duc se leva, majestueux comme si le cordon rouge eût encore sillonné sa poitrine.

C'était bien évidemment la première fois que de pareilles phrases retentissaient dans un égout, et que la rhétorique faisait invasion sous les pavés du quartier Mouffetard. Aussi ne chercherai-je pas à expliquer l'effet hallucinant que ce discours produisit sur Emile. Il cherchait à concilier cette méprisante sortie contre les mœurs républicaines avec ce métier dégradant et horrible. Il crut que l'âge et les plaisirs avaient affaibli cette tête, encore si vigoureuse d'aspect.

On eût dit que le duc lisait dans la pensée d'Emile, car il ajouta :

— Vous êtes surpris de la facilité avec laquelle je couronne en ce jour votre plus chère espérance? Il est vrai que c'est le plus grand sacrifice que je puisse faire aux idées modernes. Vous n'avez pas de nom à donner à ma fille, Condé et Montmorency s'en irriteront peut-être; mais je sais que vous l'aimerez de tout votre cœur et que par vous elle sera heureuse. Cela me suffit, car je m'intéresse à cette petite. Par malheur je n'ai, comme vous le voyez, ni le temps ni les moyens de m'occuper moi-même de son bonheur. D'ailleurs, jusqu'à présent, mes efforts pour arriver à ce but ont médiocrement réussi. Je préfère donc vous laisser ce soin. Aimez-la deux fois, pour vous d'abord et pour moi ensuite. Adieu.

Le duc de Noyal-Treffléan était attendri en prononçant ces derniers mots.

Il saisit sa chandelle qu'il avait laissée sur une pierre, et il dit à Emile :

— Suivez-moi.

Alors, après une marche silencieuse d'un quart d'heure il arriva à la fontaine de la rue Clovis, dont il ouvrit la porte à l'aide du passe-partout que chaque égouttier porte sur soi.

Emile gravit les marches.

Lorsqu'il mit le pied sur la dernière :

— A quand la noce? demanda le duc avec une hésitation cachée derrière un sourire.

Le jeune homme s'arrêta.

— Trouvez-vous dans l'église de Meudon, le premier dimanche de septembre, lui dit-il.

Le duc de Noyal-Treffléan lui fit un dernier salut de la main et disparut dans son égout...

IV

O ma vieillesse! pardonne à ma jeunesse!
BEAUMARCHAIS.

Le premier dimanche de septembre, l'avenue de l'église de Meudon était jonchée de fleurs et d'herbes odoriférantes. De beaux jupons rouges passaient entre les arbres, et des sons de cornemuses arrivaient à l'oreille. Le temps était ce qu'il doit être pour un jour de dimanche et pour un jour de noces, c'est-à-dire que le soleil avait ajouté quelques rayons de plus à sa face bouffie et qu'une légère pluie, le matin, avait essuyé les buissons poudreux. La nature était donc parfaitement en mesure de figurer à la cérémonie qui allait avoir lieu. Elle avait ramené les plis de ses prairies comme une camériste ramène les plis de son tablier; elle tenait ses peupliers droits et ses saules en dehors; enfin elle était sous les armes.

Les cloches sonnaient à toute volée, mises en branle par un sacristain satisfait de lui-même et du vin blanc du coin. Ces cloches célébraient la joie et le bon Dieu; elles se balançaient comme en dansant et elles faisaient ce joli tapage qui est si agréable à entendre lorsqu'on se fait la

barbe devant le miroir de sa fenêtre. *Din, don, din, don, din, don!*

L'église de Meudon était une de ces naïves petites églises de campagne qui sont aux cathédrales ce que les bonnes femmes sont aux grandes dames. Elle portait son clocher comme une bonne femme porte son bonnet. Un architecte ne lui avait pas pris mesure de robe brodée, chamarrée de hiboux et de dégueuleux fantasques. Elle mettait son orgueil dans la blancheur de son plâtre, dans le bois verni de sa grande porte et dans sa croix de cuivre étincelante. C'était une heureuse église de première communion, qui semblait attendre une kyrielle de petits jeunes gens en habit noir et les mains jointes, et une théorie de demoiselles de douze ans avec des robes de gaze et des souliers de satin.

Mais ce que l'église de Meudon attendait ce jour-là, c'était une noce. Le village le savait et s'était mis en l'air à cette occasion; car Trois-Mai était en odeur de sainteté dans le pays et tout le monde faisait des vœux pour son bonheur. Fermiers et fermières avaient donc revêtu leurs habits les plus éclatants, leurs vestes les plus bleues, leurs robes les plus fleuries, leurs souliers à boucles, leurs chapeaux à rubans; ils avaient mis leur montre où pendaient des breloques sonnantes et ils faisaient le moulinet avec leur grosse canne le long des chemins. Les marchands à bannes, qui suivent les foires, s'étaient eux aussi donné rendez-vous sur la place de l'église.

Les époux arrivèrent entre une heure et deux heures de l'après-midi, après messes et avant vêpres. Ils étaient accompagés de la marquise de Perverie et de quelques voisins. C'était un cortége modeste, tranquillement heureux, marchant en causant à demi-voix. La jeune fille s'appuyait doucement sur le bras d'Emile, les yeux rasant la terre et l'âme recueillie; la branche d'oranger consacrée ornait son front limpide, et de longs voiles blancs partis de sa tête allaient aboutir à ses pieds.

— Qu'elle est belle! murmurait-on sur son passage.

Elle se taisait, de même qu'Emile, qui n'osait la regarder mais qui regardait l'église. Il était vêtu avec simplicité, sa bonne mine suppléant à la richesse et à l'élégance qui lui manquait. Pour lui, ce jour dont on s'est tant moqué était réellement le plus beau jour de sa vie, et on le voyait bien sur sa figure radieuse.

La marquise de Perverie, qui plaçait sa joie dans la leur, avait fait trève à sa mélancolie habituelle; et son regard qui ne les quittait pas d'un seul instant exprimait une sensibilité satisfaite qui effaçait bien des années de souffrance.

Mais celui qui était beau, qui rayonnait, qui avait accaparé à sa boutonnière tous les rubans de la noce, celui qui contemplait les paysans de cet air triomphal qui veut dire : Hein?... celui qui faisait l'empressé et soufflait de tous ses poumons : c'était le majordome Turpin, c'était le précepteur philosophique d'Emile. Il remplissait à lui seul toute l'avenue de l'église par ses écarts de poitrine et par la largeur de ses enjambées. Les petits enfants et les villageoises innocentes le prenaient pour le mari.

La noce fit son entrée dans l'église, qui était pleine aux trois quarts; et, précédée du suisse qui avait tiré du grenier un vieux chapeau galonné et qui faisait résonner sa pique sur chaque dalle, elle alla se ranger devant l'autel, paré comme les autels de campagne et doré à outrance.

Au-dessus du tabernacle, une vierge couronnée de roses étalait la splendeur de sa robe d'or, large comme une robe à paniers et ronde comme un cercle à barrique. Elle tenait entre ses bras l'enfant divin, que l'on avait affublé d'une tunique d'azur et dans les mains duquel on avait placé un laurier vert. A droite et à gauche se dressaient des cierges plus jaunes que des vieilles filles et reposant dans des chandeliers d'argent. Au-dessous, une rangée de pots de fleurs véritables, dus chaque semaine à la dévotion des fidèles. Puis, la sainte nappe, éblouissante et brodée, table frugale où les plus célestes délices sont offertes sous la plus humaine des allégories.

Les deux jeunes gens allèrent s'agenouiller à dix pas de l'autel. Le curé qui bénit leur union était un vieillard à cheveux blancs, dont un bon sourire animait la physionomie évangélique. il leur fit un de ces petits sermons qu'on aime à se rappeler plus tard, et où il leur vanta les charmes d'une vie reposée et cachée. Ensuite, Emile et Trois-Mai traversèrent l'église pour se rendre à la sacristie.

Une table ronde était au milieu. Quelques tableaux de piété décoraient les murailles, où une suave odeur d'encens semblait s'être imprégnée. Deux enfants de chœur en barrette rouge et en petits bas rouges les avaient suivis; il furent presque immédiatement rejoints par le curé de Meudon.

Emile et Trois-Mai, debout l'un et l'autre, écoutaient leur cœur palpiter.

C'était là que les attendait l'événement le plus important de leur vie.

Car au milieu du bonheur qui remplissait leur âme, disons-le, il se glissait néanmoins un regret et un désir. L'un et l'autre étaient sans famille ou à peu près; ils se mariaient comme des enfants perdus, sous l'œil de Dieu seulement; leur bonheur ne se déversait ni sur un père ni sur une mère; il fallait qu'ils le renfermassent en eux comme des égoïstes. C'était ce qui faisait leur peine, peine non avouée, mais ressentie mutuellement.

Avant la signature, le curé demanda, comme cela se pratique, les noms des deux époux.

La jeune fille murmura :

— Trois-Mai...

La dernière syllabe de ce nom expirait à peine sur ses lèvres, qu'une voix retentissante s'éleva derrière elle, et prononça :

— Trois-Mai de Noyal-Treffléan!

Tout le monde se retourna, et l'on aperçut le duc, vêtu avec dignité.

Il ouvrit les bras à sa fille, qui s'y jeta en pleurant de bonheur...

Alors on vit cet étrange spectacle du duc de Noyal-Treffléan ému jusqu'au silence et jusqu'au frémissement.

La marquise de Perverie en sentit fondre presque toute sa haine, et ses regards purent se lever sur cet homme si grandiosement coupable.

Tous les spectateurs étaient attendris.

Il n'y en avait qu'un, un seul, dont le visage était demeuré triste et dont l'âme était demeurée sombre; un seul qui ne partageât pas l'allégresse générale. On a deviné que c'était Emile. Il regardait ce tableau d'un œil humecté de larmes amères, car il trouvait Trois-Mai bien heureuse et il l'enviait autant qu'on peut envier quelqu'un que l'on aime. Cette impression fut si vive qu'il fut obligé de s'appuyer à la table pour ne pas chanceler.

Personne ne s'en aperçut; on l'avait oublié tout à fait.

Le premier moment donné à l'effusion filiale, la cérémonie reprit son cours, au milieu de l'attention distraite.

— Votre nom? demanda le curé à Emile.

Il n'entendit pas d'abord, et le curé fut obligé de répéter sa question. Alors Trois-Mai s'aperçut seulement de la pâleur de son amant, et elle courut à lui en lui tendant la main.

— Emile, répondit-il bien bas. — Père et mère?...

Le curé allait ajouter : inconnus; mais une voix s'éleva derrière Emile, comme une voix s'était élevée tout à l'heure derrière Trois-Mai, et prononça :

— JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET THÉRÈSE LEVASSEUR!

Un cri partit de la poitrine du jeune homme.

Il vit une bonne vieille femme appuyée sur le bras d'un vieillard aussi âgé qu'elle, mais de haute taille et maigre à faire l'ornement d'un cabinet de dissection. A sa perruque un peu de travers, à son sourire effaré et à sa haute canne, Emile ne put méconnaître le bienfaiteur de son enfance, le docteur Palmézeaux.

Mais cette femme? cette femme?

Le bon docteur lut dans les regards d'Emile, car il lui dit ce seul mot :

— Ta mère!

Cette fois, l'émotion des assistants atteignit un degré imposant de solennité, et un silence plein de respect se fit autour de ces deux reconnaissances.

Emile n'avait plus sa tête à lui, et les yeux hagards, les traits bouleversés, il balbutiait :

—Fils de Jean-Jacques Rousseau... moi... cela se peut-il?... Répétez-le-moi bien, ma mère! ma mère! ma mère!

La vieille Thérèse Levasseur le regardait avec tendresse et promenait sur lui ses mains tremblantes. Elle lui écarta les cheveux, et posant le doigt à l'endroit de cette cicatrice singulière qui formait sur son front un accent circonflexe :

— La blessure... dit-elle, voilà la blessure!

Et lui passant ses bras autour du cou :

— Oui, tu es bien mon fils, tu es bien le fils de Rousseau, le dernier et le plus pleuré. Voilà bien le visage de ton père, cet air d'inquiétude et de grandeur. Oui, tu es Rousseau, tu es mon fils!

Thérèse se tourna vers le docteur :

— Examinez-le donc, docteur Palmézeaux; est-ce que cet enfant ne porte pas son extrait de baptême dans les yeux? Il demande s'il est bien le fils de Rousseau. Mais il n'a donc jamais vu nulle part le portrait de mon mari? Tiens, regarde, enfant.

Elle fouilla dans la poche de sa robe et en tira une petite miniature qu'elle lui mit sous les yeux.

Le jeune homme considéra en silence ce médaillon, qui avait été fait dans l'âge mûr de l'auteur de la Nouvelle Héloïse; et, tout en le considérant, sa figure prenait une expression grave et tendre. Au milieu du silence qui l'environnait, il posa lentement ses lèvres sur la peinture et dit :

— O mon père! vous qui dans votre vie n'avez voulu ni de mon amour ni de mon respect, en voudrez-vous au moins après votre mort? Souffrez que le culte pieux d'un fils descende dans votre tombeau et que je m'agenouille auprès de votre mémoire illustre. Je n'importunerai

pas vos cendres de mes regrets, je n'élèverai pas vers vous un reproche injurieux. Vous avez fait votre volonté, mon père; votre volonté soit bénie! Ce n'est pas à moi, chétif, de chercher à sonder les mystères de votre immense intelligence. Peut-être le détachement de toutes les tendresses, comme le détachement de tous les biens, est-il une nécessité, une condition même du génie. Si mon abandon vous a fait faire un pas de plus vers la lumière, je remercie le ciel de mon abandon. J'ai bien souffert, c'est vrai, mais si mes souffrances ont été utiles et nécessaires, je les offre à Dieu qui voit votre gloire et qui voit mon obscurité. N'est-ce pas déjà beaucoup pour moi de savoir que je vous dois le jour et que c'est votre sang qui coule dans mes veines? Quel autre patrimoine pouvais-je ambitionner, plus noble, plus magnifique et plus grand que celui-là? Fils de Rousseau! Je peux marcher la tête triste, mais haute, dans tous les cas. N'attendez donc de moi, mon père, ni plaintes ni récriminations; au contraire : je mêlerai ma faible voix aux voix de toutes les mères qni vous bénissent, de tous les enfants qui célèbrent vos louanges. Car vous êtes grand, mon père, et vous fûtes bon. Et dans votre existence toute consacrée au triomphe des idées justes et saines, vous n'avez pas oublié entièrement vos enfants, car vous les compreniez dans le bonheur universel que votre pensée rêvait pour l'humanité!

Emile imprima une seconde fois ses lèvres sur le portrait de Jean-Jacques Rousseau, et ensuite il le rendit à sa mère.

Ces paroles prononcées d'un accent ému et vibrant avaient fait couler des larmes de tous les yeux. Chacun admirait ce noble jeune homme pardonnant à son père dénaturé et cherchant une sublime excuse à une inexcusable infamie. Dans ce moment-là, en effet, Emile était beau, il était grand, il était chrétien!

Nous ne nous appesantirons pas davantage sur les détails de cette scène. La cérémonie s'acheva enfin, et les deux jeunes époux purent signer avec orgueil, l'un *Emile*

Rousseau et l'autre *Trois-Mai de Noyal-Treffléan,* en attendant la prochaine légitimation de leur naissance.

Il était trois heures lorsqu'ils sortirent de l'église de Meudon par la porte de la sacristie. Néanmoins ils ne purent se dérober à l'empressement des villageois, parmi lesquels s'était répandue la nouvelle de ces événements presque miraculeux. Les chapeaux furent agités, le tambour battit aux champs et les cris de *Vive la mariée! Vive la mariée!* retentirent mille fois dans les airs, mêlés aux détonations de quelques boîtes d'artifice.

Tout en marchant, Thérèse expliqua à Emile comment, depuis 1789, elle ne l'avait presque jamais perdu complétement de vue. C'était d'elle qu'il tenait ce papier et ces cinquante écus que lui avait remis son hôtelier le lendemain de la prise de la Bastille. Si elle ne s'était pas fait connaître plus tôt à lui, c'est que la pauvre femme avait peur de l'ombre de Jean-Jacques; et puis lorsque l'on n'a pas bercé l'enfance de son fils, on redoute de se présenter à ses regards, on se demande quel droit on a de venir lui demander son amour : la honte empêche les mouvements du cœur. C'est ce qui était arrivé pour Thérèse Levasseur; elle s'était contentée de veiller de loin sur son enfant, sans oser venir lui dire : Je suis ta mère! dans la crainte qu'il ne lui répondît : Je ne vous crois pas!

Il fallut la nouvelle du mariage d'Emile pour qu'elle se décidât à le reconnaître. Sur ces entrefaites, Thérèse avait fait la rencontre de son ancien accoucheur, du docteur Palmézeaux. Il connaissait Emile, lui aussi, car il avait surpris Jean-Jacques consommant son odieux abandon sur la place du Parvis-Notre-Dame, et il avait servi de père à l'enfant exposé jusqu'à sa sortie de l'hospice. Son témoignage était donc irrécusable; et, grâce à lui, grâce à Thérèse, notre héros allait enfin retrouver une famille.

Il regardait sa mère plutôt qu'il ne l'écoutait. Elle était bien vieille, la Thérèse; elle marchait courbée et tremblante. Toute lueur s'était éteinte dans son œil gris. Bien qu'elle jouît de quatre pensions sur le gouvernement, elle était

habillée avec une simplicité qui ressemblait trop à l'indigence pour qu'on ne s'y méprît point. Et cependant, à l'occasion du mariage de son fils, Thérèse avait cru faire merveille en tirant de ses coffres une robe du temps de sa jeunesse, robe qui avait été rose, puis jaune, puis blanche, et qui n'était d'aucune couleur maintenant.

Le repas de noce eut lieu sous une treille, au bord de la Seine.

Trois-Mai, à côté du duc de Noyal-Treffléan, Emile à côté de Thérèse, la marquise de Perverie entre le docteur Palmézeaux et deux ou trois invités, gentilshommes campagnards; tel était le coup d'œil de la table. Turpin n'avait voulu céder à aucun autre l'honneur de servir, et il avait préparé pour cette fête un plat nouveau de sa composition qu'il appelait du miroton aux noisettes.

Un temps magnifique se prêta à la circonstance; la chaleur était tempérée par les brises venues de la rivière.

Le repas fut d'abord grave et silencieux. Trop d'agitations s'étaient succédé en peu d'instants dans les esprits. Mais, au bout d'une demi-heure, la glace rompit et la conversation s'élança, enjouée et rebondissante, comme la balle d'un jeu de paume. Le duc de Noyal-Treffléan en prit sa bonne part et devint peu à peu jovial comme un menuisier qui a quitté sa veste. Il se contint assez cependant pour ne pas chanter de chanson au dessert.

Mais, du coin de l'œil il regardait Thérèse Levasseur, qui s'animait de son côté, et qui souriait, et qui remuait la tête, et qui trempait souvent dans son verre ses lèvres flétries. On sait quel était le vice dominant de la femme de Rousseau, et mon premier livre l'a montrée cachant des bouteilles de liqueur sous son oreiller. Jusqu'à la fin de ses jours, elle conserva ce goût funeste.

C'est pourquoi le duc de Noyal-Treffléan la regardait avec ce malin contentement du démon qui trouve une âme damnée là où il ne comptait trouver que des âmes saintes.

Il est vrai que lui aussi, Emile, avait l'œil sur la mère. Il s'affligeait secrètement et cherchait un moyen pour l'em-

pêcher de boire. Il crut l'avoir trouvé. Au moment où Thérèse avançait la main pour saisir une bouteille qui était à sa portée, Emile porta mélancoliquement le doigt à son front, en montrant la cicatrice.

A ce signe qui lui rappelait un épisode honteux, Thérèse abandonna la bouteille...

Cette scène rapide, réprimande touchante d'un fils à sa mère, n'avait été vue de personne.

Une autre version générale et malheureusement trop répandue est que la veuve de Jean-Jacques a convolé à de secondes noces avec un valet de chambre ou palefrenier de M. Girardin. Rien ne prouve cependant qu'elle ait épousé ce valet de chambre; bien au contraire, Thérèse et lui étaient déjà très-âgés lorsqu'ils firent connaissance, et cette connaissance n'eut lieu qu'après la mort de Jean-Jacques Rousseau. Une lettre du maire du Plessis-Belleville, où Thérèse Levasseur est décédée, affirme positivement qu'elle ne s'est jamais remariée. La mémoire de cette femme n'est déjà pas tellement entourée d'estime, qu'il faille encore l'accuser d'une faute pour le moins douteuse.

Ne voyant plus Thérèse en état de lui tenir tête, le duc de Noyal-Tretfléan essaya de se rejeter sur le bonhomme Palmézeaux. Mais, comme tous les vieux savants, le docteur avait ses idées arrêtées sur l'hygiène, et il repoussa constamment toutes les rasades offertes par le duc, qui regretta sincèrement de n'avoir pas amené un égouttier de ses camarades, afin de pouvoir boire avec lui tout à son aise.

Cela jeta un nuage sur sa satisfaction.

Aussi, quand le festin fut terminé, et quand il se retrouva seul avec les jeunes mariés, il leur dit :

— Adieu, mes enfants... à présent que vous voilà heureux, je vous quitte...

Emile et Trois-Mai voulurent se récrier.

— Non, reprit le duc en souriant, c'est inutile; il ne faut pas que je reste plus longtemps. Vous me gâteriez et je

finirais peut-être par devenir vertueux. Laissez-moi donc partir.

La nuit n'était pas tout à fait venue, il régnait dans l'air une fraîcheur et une suavité sans pareilles.

Ces trois personnes marchaient dans une allée touffue.

Trois-Mai et Emile, livrés à leurs réflexions, baissaient la tête.

On entendait le bruit des violons qui s'accordaient là-bas pour la danse.

— Vivez longtemps, dit le duc de Noyal-Treffléan; aimez-vous bien. Moi, je suis ma destinée... je retourne à Paris. — Mon père! s'écria Trois-Mai en pleurant. — Oh! sois tranquille, continua le duc, je viendrai vous voir... quelquefois... Ce n'est pas un adieu éternel que je vous dis. Mais je ne veux pas troubler votre bonheur par ma présence. Vous m'avez fait passer une journée dont j'emporte le souvenir. Adieu, mes enfants. Pensez à moi de loin en loin. Adieu...

Les arbres agités par un vent délicieux secouaient leurs branches embaumées sur leurs têtes.

Neuf heures sonnaient à l'église de Meudon.

Le duc de Noyal-Treffléan se détacha des bras de Trois-Mai, qui cherchait doucement à le retenir, et l'embrassant au front :

— Adieu! dit-il encore.

Il gagna la campagne; et, pendant cinq minutes, Emile et Trois-Mai purent le suivre des yeux.

Epilogue.

C'était en 1819. — L'Europe commençait à se remettre de ses secousses; Paris et la France, agités si longtemps par les turbulences gigantesques de l'empereur, essayaient de se rendormir du sommeil des Bourbons. On s'amusait paisiblement au jeu de *vive le roi, vive notre père*, et l'on fêtait la Saint-Louis dans les théâtres et dans les promenades publiques.

Par un beau matin de cette année-là, une vingtaine de badauds rassemblés sur la place du Musée paraissaient prendre un intérêt fort grand aux lazzis d'un paillasse. On sait que la place du Musée a de tout temps été le refuge et l'école des saltimbanques. Du cabaret de Besacier, faisant le coin de l'ancienne rue Froidmanteau, se sont élancés les plus célèbres joueurs de gobelets, physiciens, tireurs de cartes, nécromans et vendeurs d'élixirs.

Des paradistes immortels ont commencé et fini sur la place du Musée, tels que M. Charles, le dernier Bobêche de Tivoli, tout le répertoire si amusant des Galimafré se retrouve encore à peu près intact dans cet endroit consacré. Absentez-vous un demi-siècle et revenez : vous êtes certain de retrouver sur pied la même plaisanterie débitée souvent par le même bouffon : J'entrai dans un café, et je vis une belle demoiselle de vingt ans assise à un comptoir d'acajou. »

Le paillasse qui avait ce jour-là le privilége d'exciter le rire des assistants était un de ces jeunes garçons dont une précocité vicieuse a depuis longtemps effacé l'âge sur les traits. Il louchait avec fureur et était plus ravagé de petite vérole qu'une écumoire. Son costume se composait de la veste rouge, de la culotte jaune et des bas chinés.

Voici le dialogue qu'il était en train de débiter avec son maître, un vieux diseur de bonne aventure, magnifique de sérieux et drapé dans un carrick à sept collets :

— Monsieur, je viens vous demander mon congé. — Pourquoi donc cela, mon garçon? Est-ce que tu n'es pas content de moi? — Oh! si fait, notre maître, vous êtes tout ce qu'il y a de plus brave dans les ganaches.—Comment, malhonnête! c'est comme cela que tu me parles? — Ne vous fâchez pas, notre maître, j'ai cru vous faire un compliment. — Il est joli, le compliment. Mais, voyons, est-ce la table que tu ne trouves pas assez somptueuse?— La table? c'est un beau morceau! tout plein cœur de chêne; c'est dommage qu'il n'y ait rien dessus. — Ah! coquin! tu fais l'impertinent, je crois. Je vais te châtier de la bonne manière. — Tant il y a, monsieur, que je vous quitte.— Décidément? — Oui, monsieur. — Et que vas-tu faire? — Monsieur, c'est que je vas me marier en mariage; tout comme je vous le dis. — Ah! comment s'appelle ta future? — Ma friture?—Ta future, celle que tu vas prendre pour femme. — Monsieur, elle s'appelle Margot, sauf votre respect. — Margot, dis-tu; c'est un fort beau nom. Et ta future appartient-elle à une famille honnête? — Certainement, ses parents ne disent de sottises à personne. — Imbécile! ce n'est pas là ce que je te demande. Sont-ce des gens comme il faut? — Il n'y a ni bossus ni tortus dans sa famille. — Tu ne m'entends pas. Sont-ce des gens, là... je ne sais comment t'expliquer cela... des gens en dignité? — Ah! oui, oui. Son père est d'une position extrêmement élevée. — Bon! — Il est couvreur.

Et la foule de rire en se tenant les côtes.

Le maître haussait les épaules et prenait du tabac avec lenteur.

Quand cette petite scène en forme de prologue fut terminée, le maître passa à d'autres exercices et distribua plusieurs cartes à cinq ou six personnes de l'assemblée.

— Valet de trèfle? demanda-t-il.

Le valet de trèfle s'avança d'un air timide. C'était un

jeune militaire, béat et rose. Le vieux diseur de bonne aventure, après l'avoir regardé d'un œil perçant, marmotta à son oreille les paroles suivantes, tout en maniant le jeu de cartes :

— Contrariétés suivies d'un grand bonheur qui vous viendra d'un homme brun qui veille sur vous depuis longtemps... Dix de carreau; c'est une grande route; vous voyagerez... Dame de cœur : une femme blonde que vous aimez et dont vous allez avoir bientôt des nouvelles... Méfiez-vous... voici une assemblée d'hommes... elle aura lieu le soir... quelqu'un prend chaudement vos intérêts... argent... encore argent... Coupez de la main gauche. Bien. Le valet de trèfle a les jambes en l'air; c'est mauvais signe... une affaire qui vous préoccupe est sur le point de mal tourner. Encore une nouvelle... Quel âge avez-vous? — Vingt-trois ans, dit le jeune guerrier tout palpitant d'émotion. — Dans trois jours votre sort changera... As de pique et neuf de trèfle... Coupez encore de la main gauche... Grand bonheur. Vous vous marierez plus tôt que vous ne pensez... Quel est le quantième aujourd'hui? le 6 novembre. Souvenez-vous que c'est un homme de quatre-vingt-onze ans qui vous parle... Voilà... Remettez votre schako maintenant. C'est deux sous. — Encore? murmura le militaire; je vous en ai donné deux avant de commencer. — Donnez toujours, enfant de Mars.

L'enfant de Mars s'exécuta et tira de sa poche, avec des efforts inouïs, une seconde pièce de deux sous enveloppée dans du papier.

Le vieux bonhomme examina de nouveau son jeu et appela le roi de carreau, puis la dame de pique. Plusieurs innocents se succédèrent de la sorte, et au bout d'une demi-heure la recette s'était élevée à vingt-quatre sous. Alors il ferma sa table pliante, la mit sous son bras et entra chez le marchand de vin.

Ce tireur de cartes était le duc de Noyal-Trefléau.

Peut-être existe-t-il encore.

FIN.

Nouvelles Publications

MÉRY. — Les Confessions de Marion Delorme.
BAZANCOURT. — Le Montagnard, ou les deux républiques.
TH. GAUTIER. — Jean et Jeannette, 1 vol.
A. DUMAS. — La Tulipe noire, 2 vol.
E. GONZALÈS. — Le Vengeur du Mari, 2 vol.
G. FERRY. — Le Coureur des bois.
DE LAMARTINE. — Geneviève, 2 vol.
A. E VAICN. — Le Châle noir, 1 vol.
MÉRY. — André Chénier, 3 vol.
GONDRECOURT. — Le Légataire, 1 vol.
JULES JANIN. — La Religieuse de Toulouse, 3 vol.
BAZANCOURT. — Ange et Démon, 1 vol.
LEDRU-ROLLIN. — La Décadence de l'Angleterre, 4 vol.
Mme DASH. — Les Amours de Bussy-Rabutin, 4 vol.
» — La Marquise sanglante, 2 vol.
L. REYBAUD. — Marie Brontin, 2 vol.
EUGÈNE SUE. — Les Enfants de l'Amour, 3 vol.
» — Les Mystères du Peuple.
A. ACHARD. — Belle-Rose, 4 vol.
DE MONTÉPIN. — Les Confessions d'un Bohème, 4 vol.
D'ARLINCOURT. — Les Fiancés de la Mort, 1 vol.
» — La Tache de sang, 5 vol.
DE FOUDRAS. — Un Capitaine de Beauvoisis, 4 vol.
…NT-FÉLIX. — Les Soupers du Directoire, 2 vol.
FÉVAL. — Le Jeu de la mort, 8 vol.
» — Les Belles de Nuit, 7 vol.
…COB. — La Dette de Jeu, 2 vol.
…S DE KOCK. — Une Gaillarde, 5 vol.
…S. — Louis Quinze, 5 vol.
— Le Vicomte de Bragelonne, 18 vol.
— Les Mille et un Fantômes, 6 vol.
» — Les Mémoires d'un Médecin, 9 vol.
» — Le Collier de la Reine, 7 vol.
E. GONZALÈS. — Esaü le Lépreux, 7 vol.
DE FOUDRAS. — Jacques de Brancion, 3 vol.
…UGÈNE SUE. — Les sept péchés capitaux (l'Orgueil), 5 vol.
» — » » (l'Envie), 3 vol.
— » » (la Colère), 2 vol.
— » » (la Luxure), 2 vol.
— » » (la Paresse), 1 vol.
— Le Consulat et l'Empire, 1 à 26.